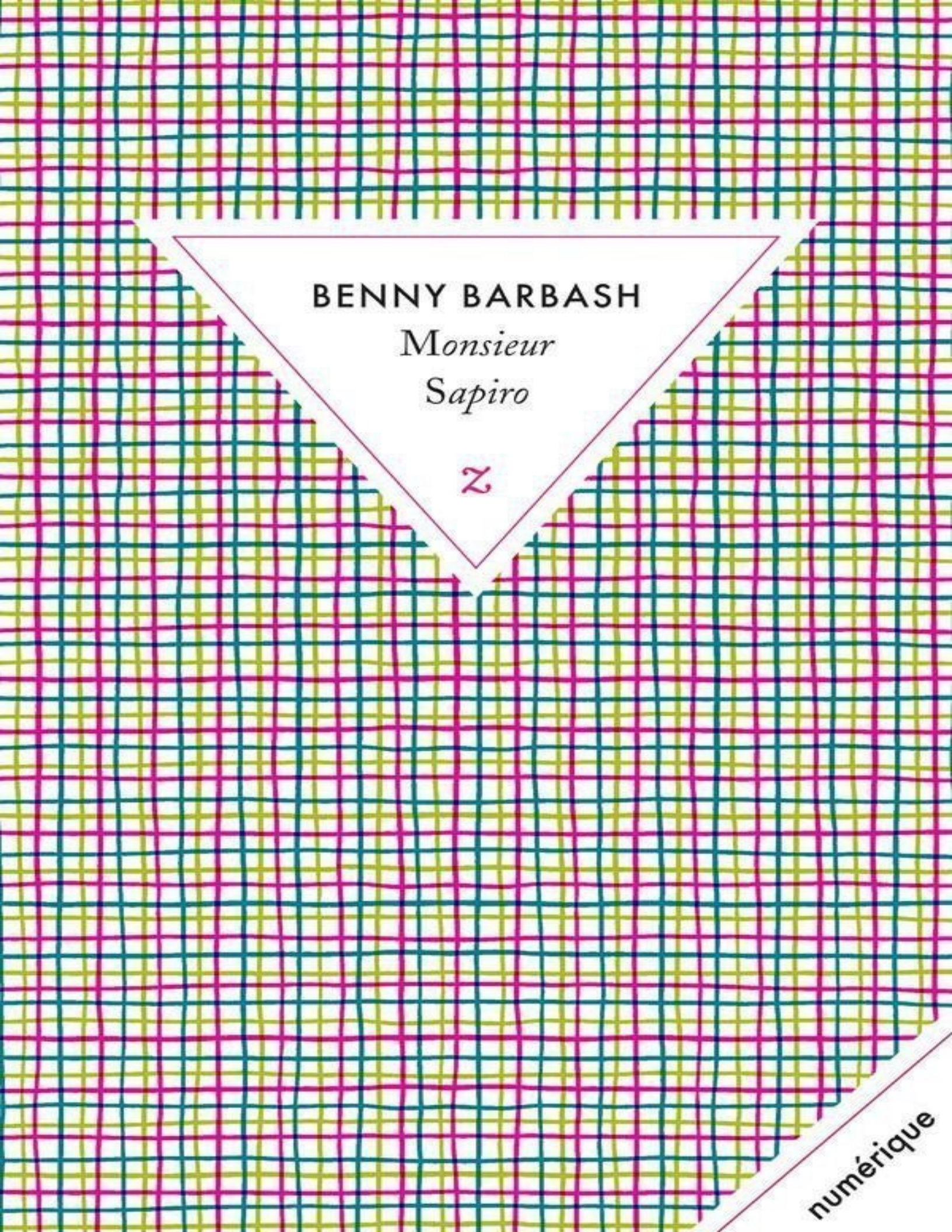




BENNY BARBASH

*Monsieur
Sapiro*

Σ

numérique

PRÉSENTATION DE MONSIEUR SAPIRO

Une jolie serveuse déambule avec un écriteau parmi les tables : « On demande Monsieur Sapiro ! » Comme personne ne répond, tout se passe très vite dans l'esprit dépressif de Miki, quelques dizaines de secondes peut-être, avant de faire le geste d'acquiescement et de changer instantanément de vie...

Après Joyce qui déploya son océanique *Ulysse* sur une seule journée, Benny Barbash réussit l'exploit de restituer dans ce minuscule laps de temps les vies fantasmées de son personnage, au moment même où celui-ci échafaude sa nouvelle existence dans la peau de Monsieur Sapiro, génial faussaire spécialisé dans les tableaux de maître.

Par-delà le miroir des peintres, c'est de double vie qu'il s'agit, de ce dédoublement d'un homme qui se regarde vivre, dévoilant avec une ironie magistrale sa lâche duplicité de machiste ordinaire. Un roman jubilatoire.

Pour en savoir plus sur **Benny Barbash** ou *Monsieur Sapiro*, n'hésitez pas à vous rendre sur notre site **www.zulma.fr**.

OceanofPDF.com

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

Après les très remarqués *Little Big Bang* et *My First Sony*, Benny Barbash s'attaque à la psychologie d'un homme qui rêve d'exploits par « associations d'idées incontrôlées » – lesquelles mènent toujours au sexe et à la séduction –, au fil de pages jouissives dignes d'un Kundera ou d'un Woody Allen...

Rarement aura-t-on à ce point exalté les petits bonheurs du désir, comme cet éloge du baiser ou encore le déshabillage minutieux de la serveuse qui ponctue, en ces quelques secondes fulgurantes où tout le roman se condense, l'histoire d'un faux faussaire qui se prend pour un autre.

Dramaturge, écrivain, scénariste pour la télévision et le cinéma, Benny Barbash est né à Beer-Sheva en 1951. Il est l'un des fondateurs du mouvement La Paix Maintenant. Il vit à Tel-Aviv.

Pour en savoir plus sur **Benny Barbash** ou *Monsieur Sapiro*, n'hésitez pas à vous rendre sur notre site www.zulma.fr.

OceanofPDF.com

COPYRIGHT

La couverture de *Monsieur Sapiro*,
de Benny Barbash,
a été créée par David Pearson.

Titre original : *Rerun*

© Benny Barbash, by Hakibbutz Hameuchad Publishing House Ltd.
Published by arrangement with the Institute of the Translation
of Hebrew Literature.

© Zulma, 2012, pour la traduction française ;
2013 pour la présente édition numérique.

ISBN : 978-2-84304-688-9



Le format ePub a été préparé par Isako www.isako.com à partir de l'édition
papier du même ouvrage.

OceanofPDF.com

BENNY BARBASH

MONSIEUR SAPIRO

roman traduit de l'hébreu
par Dominique Rotermund

ÉDITIONS ZULMA

OceanofPDF.com

Intérieur. Jour. Lobby luxueux.

Il retourne parfois à l'hôtel, dans l'espoir que le destin voudra bien lui accorder une seconde chance, une dernière chance, qu'il ne laissera pas passer cette fois-ci, contrairement à la précédente. Il s'assoit à côté du grand miroir qui prend tout un pan de mur et y jette un œil de temps à autre. Si seulement la serveuse pouvait venir le surprendre de nouveau, exactement comme alors, porteuse d'une nouvelle susceptible de changer le cours de sa vie.

Il se remémore le son de sa voix. « Monsieur Sapiro ? Un appel pour vous... » Un hasard aussi incroyable peut-il se produire à deux reprises dans la vie d'un homme, se demande-t-il, pour se reprendre aussitôt : on ne peut pas vraiment parler de hasard. J'ai à peine commencé et voilà déjà que je m'exprime de façon imprécise. Si tant est que l'on puisse considérer cet instant comme un commencement, se dit-il, émettant une réserve supplémentaire. Et cependant, il ne fait aucun doute que l'instant présent ouvre le récit, même s'il ne correspond pas au début des événements. Il s'agit donc bien d'une sorte de commencement. Et même si ce mot ne traduit pas tout à fait sa pensée, il ne la trahit pas non plus. Il choisit donc de le conserver, tout en se mettant en garde vis-à-vis de lui-même. Si, à ce stade embryonnaire du récit, il s'arrête sur chaque mot pour le scruter de tous côtés, il se retrouvera au bout du compte avec des squelettes de mots, vides de tout sens, incapables de s'unir pour reconstituer l'image qu'il a en tête. Il ne désire rien tant qu'extraire de sa conscience les bribes éparses de cette vision ; peut-être s'assembleront-elles au contact de l'air libre pour former un tout. Et lorsqu'il les contempera de l'extérieur, de façon aussi objective qu'il observe les tableaux accrochés aux

murs de la galerie de sa femme, cette perspective tant désirée se dessinera enfin, qui les fera converger et leur confèrera la clarté qui leur fait cruellement défaut tant qu'elles s'agitent à l'intérieur de lui.

Si le mot « début » passe encore pour désigner l'instant où il se trouve à présent, ou tout du moins où il se trouvait il y a peu, l'emploi du terme « hasard » pour décrire la chaîne d'événements qui en a découlé est inacceptable et exige un éclaircissement.

Ce qui s'était produit à l'hôtel n'avait été ni anodin ni négligeable. Sa vie entière avait été mise sens dessus dessous dès lors que la serveuse lui eut remis une enveloppe cachetée et qu'il eut pris sa téméraire décision. À dire vrai, il ne s'était pas vraiment passé quoi que ce soit à l'époque. Le hasard naît de circonstances que nous ne maîtrisons pas – comme par exemple, un pot de fleurs qui tombe du troisième étage sur la tête d'un passant. Mais dans son cas, la décision qu'il avait prise était venue s'ajouter aux circonstances extérieures. C'est pourquoi il serait inexact de vouloir faire entrer à tout prix cet événement décisif dans l'étroite catégorie du hasard, cela lui ôterait de fait le statut d'événement que l'on attribue aux décisions ou aux prises de position.

Quoi qu'il en soit, au cours des interminables promenades qu'il entreprend dans l'espoir de voir surgir un événement qui viendrait changer de fond en comble le cours de sa vie, ses pas le mènent parfois jusqu'à cet hôtel – ce que même le détective engagé par son épouse frustrée, méfiante et amputée d'un sein, ne sut expliquer. Il s'assoit un moment dans le lobby, dans l'espoir que la jolie serveuse s'approchera à nouveau de lui et bouleversera toute son existence, exactement comme à l'époque, lorsqu'il avait décidé de se lancer à corps perdu dans l'aventure.

En levant les yeux de sa tasse de café, il est stupéfait de voir son reflet dans le miroir boire à la même tasse que lui, avec les mêmes gestes, tandis qu'à l'arrière-plan, dans les profondeurs du miroir, il aperçoit une serveuse, qui

s'avance entre les clients installés dans des fauteuils club, en tenant un tableau aimanté sur lequel des lettres en métal doré forment les mots suivants : MONSIEUR SAPIRO.

Pour être plus précis, il lit **ORPAS RUIZ** sur le tableau qui se reflète dans l'immense miroir. Il n'a pas choisi cette place au hasard : il est en train de lire le chapitre consacré aux miroirs dans l'ouvrage de Martin Gardner, *l'Univers ambidextre : la droite, la gauche et la faillite de la parité*, et tente de comprendre, avec l'auteur, pourquoi le miroir inverse les objets selon un axe vertical et non horizontal. Phénomène qui, soit dit en passant, ne va pas de soi et fait l'objet de nombreuses controverses scientifiques.

Il s'absorbe dans la lecture d'un passage qui explique qu'un reflet est de moitié plus petit que l'objet original et, lorsqu'il humidifie son doigt pour tracer le contour de sa tête telle qu'elle se reflète dans le miroir, il trouve confirmation de cette surprenante révélation. Ainsi que le disent les scientifiques, notre cerveau trie et complète les informations perçues par la rétine, les images qui se présentent à notre conscient diffèrent de celles enregistrées par l'œil. Au IX^e siècle déjà, le savant Elkhasan notait au sujet de ce phénomène : « Rien de ce que nous voyons n'est uniquement perçu par les yeux. » Neuf cents ans plus tard, le même constat poussa Jonathan Richardson à déclarer que « nul ne voit ce que sont les choses qui n'a pas eu connaissance de ce qu'elles doivent être ». Une affirmation bien pessimiste, si l'on songe à tous ceux qui ne voient pas même les choses dont ils savent pourtant ce qu'elles doivent être. Sans parler de ceux qui ignorent tout de ce que les choses doivent être, qu'il s'agisse d'autrui, dont ils ne se privent de critiquer ni l'apparence ni le comportement, ou plus encore lorsqu'il s'agit d'eux-mêmes. Ils sont tellement absorbés par leur propre existence qu'ils ne la perçoivent plus, ce qui leur épargne cette cécité que Richardson attribue aux ignorants. Ils souffrent néanmoins d'une autre forme d'aveuglement, à savoir cette incapacité qu'a l'œil de se percevoir lui-même.

De temps à autre, sur les conseils de Gardner, il lève les yeux de sa lecture et se contemple dans le miroir afin de se livrer aux expériences grâce auxquelles l'auteur illustre son propos : « Clignez de l'œil droit et examinez quel œil cligne dans le miroir. » Le reflet cligne de l'œil gauche, en réalité l'œil droit. « Regardez à droite, puis à gauche : votre reflet bouge-t-il également les yeux ? » À sa grande surprise, son regard demeure centré, comme paralysé, quels que soient ses efforts pour regarder à droite et à gauche. « Examinez attentivement les deux moitiés de votre visage : sont-elles symétriques ? » Il scrute son visage avec la même attention que celle qu'il accorde d'ordinaire aux tableaux qu'il envisage d'acquérir pour sa galerie. Son visage n'est pas symétrique. Une raie rabat ses cheveux clairsemés sur la moitié gauche de son crâne. Son oreille droite est un millimètre plus basse que son oreille gauche. Son sourcil gauche est pris dans une grosse tache de rousseur, rien de plus qu'une tache de vieillesse, pour être honnête, conséquence de l'assaut des radicaux libres sur son corps. Les deux rides de colère qui partent des ailes de son nez sont de longueur et de profondeur inégales. Le coin de l'une de ses incisives est brisé. Une assez vilaine verrue se dissimule, telle une tique, dans les plis de peau qui pendouillent mollement sous son œil gauche. Pour la première fois, il remarque le léger incurvé de son nez, dont la pointe n'est pas tout à fait là où elle devrait être, à savoir au centre du visage. Une physionomie originale certes, mais loin d'être exceptionnelle. Je n'accrocherais pas ce visage dans notre galerie, constate-t-il avec dépit.

Plus tard, lorsqu'il se livrera, nu devant le miroir de la salle de bains, à la seconde partie de l'expérience – ce qu'il ne peut décemment faire dans le lobby de l'hôtel –, il constatera que son corps n'est guère plus symétrique que son visage. L'une de ses épaules est un rien plus haute que l'autre. Le poignet de sa main gauche, chez lui le côté dominant, est définitivement plus large que le droit. Une tache de naissance de couleur sombre orne sa fesse droite. Un affreux poil blanc surgit de l'un de ses tétons, telle une volute de fumée dans un dessin d'enfant. Son dos est légèrement incliné vers la gauche, comme s'il

portait un sac de pommes de terre sur l'épaule. Une cicatrice de sept centimètres de long et deux millimètres de large (environ), mal recousue, remonte de sa hanche jusqu'à son dos, signalant l'endroit où lui fut ôté un rein, lequel avait été greffé à sa mère quelques mois avant son décès. Enfin, comme c'est le cas pour la plupart des hommes, son testicule gauche pend un peu plus que le droit.

Il est assis dos tourné au lobby qui se reflète dans le miroir, ce qui lui permet, entre deux expériences, de jeter des coups d'œil à la dérobée sur ce qui se déroule derrière lui. Alors qu'il est en train de se livrer à l'expérience décrite page 22, il aperçoit la serveuse, le tableau magnétique à la main.

Sur les six lettres qui composent le mot SAPIRO, trois sont symétriques et conservent, même dans le miroir, leur forme d'origine. Les trois autres, asymétriques, alternent avec les lettres symétriques : S – asymétrique, A – symétrique, P – asymétrique, I – symétrique, R – asymétrique, O – symétrique. Il a un faible pour les coïncidences et cette suite de lettres éveille sa curiosité. Levant les yeux de son livre, il observe à la sauvette la serveuse qui passe d'un client à l'autre, attend poliment que l'on s'aperçoive de sa présence pour demander à chacun s'il est la personne recherchée. Lorsque l'interrogé secoue la tête en signe de dénégation, elle poursuit sa quête avec obstination et aborde la table voisine. Tout en suivant des yeux la jolie serveuse, ou pour être plus précis, son reflet, il effectue un rapide calcul mental. L'alphabet latin comporte seize lettres asymétriques, dont trois sont contenues dans ce nom. S'y ajoutent trois lettres symétriques, et le tout se reflète dans le miroir devant lequel il est assis, en train de lire un livre qui traite justement de ce sujet. Pure coïncidence ou message caché ?

À partir d'un certain degré de désespoir, même les personnes éduquées et rationnelles qui font preuve du scepticisme que l'on est en droit d'attendre d'elles sont sujettes à de telles pensées absurdes, évoquant un destin aveugle pour expliquer la conjonction de deux événements sans rapport – si tant est que de tels événements existent –, afin d'insuffler un nouvel espoir à leur

ennuyeuse existence, de reconquérir un compagnon qui les a quittées ou encore de guérir d'une maladie mortelle face à laquelle la médecine est impuissante. Quel autre recours y a-t-il en effet lorsque la raison s'avère inopérante ? Il ne reste plus qu'à tenter de suivre les traces lumineuses de Kairos, le dieu de l'opportunité, et de saisir à bras-le-corps cette dernière et ultime occasion.

Ainsi, à l'instar de tant d'autres malheureux, plonge-t-il lui aussi dans ce piège que l'espérance tend aux imbéciles, interprétant divers hasards comme autant de signes censés le guider et lui indiquer – pour peu qu'il les lise correctement – d'importants changements dans son existence. Comme, par exemple, lorsque le conducteur de la ligne de bus n°12 allume la radio pour écouter les informations de midi, pile au moment où lui-même jette un coup d'œil à sa montre, les trois aiguilles pointées sur le 12. Ou cette réunion prévue au n° 7, appartement 11, un 7 novembre. Ou encore une guerre qui éclate justement le jour de son anniversaire.

De tels événements renforcent son sentiment que quelque chose d'important est sur le point de se produire – exactement comme à présent, tandis que la serveuse se dirige vers lui, avec le nom « Sapiro » sur son tableau magnétique, autour duquel tous les autres détails de la scène viennent s'assembler, telles les perles d'un collier étincelant et coloré. Il interprétera les signes et agira en conséquence. Par exemple en cochant les cases du billet de loto en fonction de ce que lui aura soufflé la déesse Fortuna et en se jurant de n'en rien dire à personne s'il gagne le gros lot. Pas même à sa femme. Surtout pas à sa femme, après réflexion. Il poursuivra sa vie ordinaire, tout en endossant une identité parallèle, sous couvert de laquelle il jouira en toute sécurité des avantages de sa victoire au loto. Un autre nom, un autre appartement, une autre ville, une autre voiture, une autre femme. Peut-être même un autre pays, pourquoi pas ? S'il en avait les moyens, il s'imaginerait bien vivre entre Rome et Tel-Aviv. Un nouveau départ en somme. Une seconde vie. Une *autre* vie. Soigneusement planifiée, contrôlée. Dans laquelle personne

ne viendrait s'immiscer subrepticement. Pour l'heure, il ne sait pas bien quoi faire de cette vie supplémentaire, pas plus que de la première. Si ce n'est en prendre grand soin, c'est-à-dire repousser le jour de sa mort aussi loin que possible. En tous cas, il en est certain, cette vie-là sera entièrement différente, structurée, riche, pleine. Il ne la gâchera pas comme il a gâché la grande opportunité qui s'était présentée à lui quelques années auparavant. Moqueur, son cruel démon intérieur lui demande de quelle façon il compte s'y prendre pour vivre deux vies, alors qu'il ne parvient même pas à vivre la première. Interrogation légitime, un point pour le méchant diabolin. À laquelle on peut toutefois apporter un élément de réponse : deux vies se rempliraient l'une l'autre, d'une certaine façon. Au-delà, il n'est certain de rien. Il s'occupera des détails une fois qu'il aura touché l'argent.

« Monsieur Sapiro ? » La serveuse est tournée vers un client, assis quelques tables plus loin. Il respire, soulagé, en le voyant secouer la tête en souriant. Plus que quatre ou cinq tables et elle s'adressera à lui. Il compte les clients qui le séparent de Monsieur Sapiro, lequel lui adresse un clin d'œil espiègle depuis le tableau magnétique qui se reflète dans le miroir. Il est le seul à être au courant du complot secret qui se trame dans son esprit. Lorsqu'il pose à nouveau les yeux sur son livre, les deux mots inscrits au beau milieu de la page semblent le renforcer dans son projet :

CHOICE QUALITY

Les caractères gras, plus grands et plus larges, ressortent du texte. « Un choix qualitatif » ou « un choix-qualité », traduit-il pour lui-même. Une grille de mots croisés lui apparaît soudain, qui s'emplit d'un entrelacs de lettres, horizontal et vertical, qui le mènera à la solution tant désirée. Il sent une angoisse sourde monter en lui, comme toujours lorsqu'il ne parvient pas à expliquer de façon logique une suite bizarre d'événements. Mais la chance,

désormais à portée de main, se chargera de l'aider à surmonter ses doutes. Bien qu'il soit un rationaliste convaincu, le pur produit d'une culture laïque qui prive l'existence humaine de son mystère, nie la possibilité du miracle et trouve une cause à tout, il n'a jamais cessé d'espérer, en secret, que certaines choses échappent à la raison et se dérobent à la dictature des chaînes de causalité, comme un événement qui se produirait sous l'effet d'un saut quantique, à la manière d'une particule élémentaire qui progresserait de phase en phase sans étape intermédiaire, faisant fi de toute interprétation logique ou explication physique. Il y a des années qu'il attend l'arrivée d'un tel événement dans sa vie. Peut-être se tient-il en ce moment au seuil d'un de ces instants rarissimes, peut-être va-t-il enfin réussir à sortir de lui-même et devenir autre, d'un seul coup, générant ainsi un nouveau commencement ?

Il ne s'agit plus seulement de la conjonction de deux événements, se dit-il pour se donner du courage. Et il se représente tout un enchaînement de preuves, où trop de détails s'assemblent les uns aux autres pour qu'on puisse les considérer comme le fruit du hasard. Une main invisible est à l'œuvre ici. Et pourquoi pas ? Il l'a bien mérité.

« Choice quality. » Il savoure à nouveau le slogan des cigarettes Camel, dont Gardner se sert pour illustrer l'une de ses thèses. Étant lui-même publicitaire, ces mots lui parlent, ils possèdent ce quelque chose de subtil que les professionnels recherchent toujours, cette dualité qui désigne l'objet représenté, tout en suggérant autre chose. Il connaît bien ces réunions explosives de stratégies publicitaires au cours desquelles un trust de jeunes impertinents à l'esprit acéré et au visage dévoré d'acné pond un nouveau slogan pour la campagne de lancement d'une nouvelle moto, de Honda disons, ils l'appellent même « la dernière de Honda ». Des arguments, maintes fois évoqués, sont ressassés encore et encore avec un sérieux absolu, et ne sont pas sans rappeler les discussions de chirurgiens s'interrogeant en pleine opération sur le bien-fondé d'ôter uniquement la tumeur cancéreuse ou bien carrément le sein tout entier, pour plus de sécurité, sans oublier les glandes lymphatiques, la graisse,

les muscles de la poitrine et les glandes des aisselles, où des métastases auraient pu se former. Finalement, à l'issue d'un débat houleux, les publicitaires – pas les médecins – prennent une décision lourde de conséquences. Ils montreront un jeune homme aux commandes de la Honda flambant neuve, à l'arrière, une beauté à couper le souffle, chevelure au vent, ses bras délicats entourant les hanches du conducteur, sa poitrine parfaite pressée contre son dos. Sa position fait remonter sa minijupe presque jusqu'à sa petite culotte et dévoile une cuisse bien galbée. Le tout surmonté d'une phrase choc : « La dernière de Honda : quand vous l'aurez enfourchée, vous ne voudrez plus la quitter, même arrivé à la maison. » Pas mal, de l'avis des participants, à l'exception du non-conformiste de service qui prétend que l'image brouille le message latent du slogan. Il s'explique : le public cible, en l'occurrence les hommes entre vingt-trois et trente-deux ans, doit saisir clairement l'équation suivante : celui qui conduit la dernière Honda = celui qui s'envoie (que les dames présentes à la réunion veuillent bien lui passer cette expression) la bombe sexuelle assise à l'arrière. Entreprise qui risque de se révéler assez complexe si l'homme est assis à l'avant. Il suggère d'intervertir et de mettre la fille devant (ce qui, maintenant qu'il y pense, représente un avantage supplémentaire, puisqu'il n'y a pas plus sexy qu'une femme à moto). Ce serait l'homme qui se presserait contre elle et l'enlancerait, ses mains juste sous la poitrine de la femme. Ce serait faire d'une pierre deux coups, affirme-t-il, dans « son » image, l'homme monterait, en accord avec le slogan, et la femme et la moto, même dans l'esprit du public cible, qui pourtant, c'est bien connu, ne dispose pas de cette imagination et de cette faculté d'association débridée propres aux publicitaires. Cette proposition révolutionnaire est suivie d'un nouveau débat, de violentes critiques fusent. Premièrement : l'allusion subtile et voilée de la première proposition est préférable à un message direct et grossier. Deuxièmement : l'angle formé par le tronc et les jambes du conducteur d'une moto est plus droit que dans le cas du passager. Si donc on place la femme à l'avant, on perd en partie l'effet érotique résultant de ses cuisses remontées enserrant les fesses de l'homme. Et

troisièmement : si, comme l'affirme l'auteur de la contre-proposition, la population cible est stupide à ce point, elle croira que la nouvelle Honda n'est pas destinée aux hommes, mais aux femmes semblables à celle de la publicité. Tandis que les publicitaires se lancent dans une discussion de plus en plus enflammée sans parvenir à s'accorder sur une solution, les médecins réunis dans la salle d'opération silencieuse optent, d'un commun accord, pour une opération radicale – à savoir l'ablation du sein dans son intégralité, glandes, graisse et muscles compris –, sans que la patiente inconsciente et endormie soit prévenue du changement de programme, tel qu'il avait été initialement décidé alors qu'elle était éveillée. Inutile de la déranger pour lui demander son accord au sujet d'une opération qui, dans tous les cas, se révèle indispensable. Que faire ? La patiente est déjà sous anesthésie, elle évolue désormais dans d'autres sphères, peut-être même rêve-t-elle d'une chevauchée sauvage sur la nouvelle Honda 250, sa minijupe dévoile le galbe magnifique de ses cuisses, ses cheveux volent au vent, assis sur le siège arrière, un mâle beau comme un dieu l'enlace, plaquant ses paumes sur ses seins parfaits, ses lèvres sensuelles posées sur sa nuque. Elle ignore que ce rêve n'est plus d'actualité, les publicitaires ayant finalement décidé de revenir à la proposition initiale, bien plus subtile, l'homme à l'avant, la femme à l'arrière. Cette solution, qui fait l'unanimité des professionnels, satisfait également l'acheteur potentiel qui, en feuilletant son journal, tombe sur cette image, en comprend aussitôt le message et s'identifie avec le slogan qui l'accompagne. Et comment qu'il va la monter (elle, la fille), il va la mettre à quatre pattes et la dompter comme une jeune pouliche ! Le bassin soudé à son derrière, il va la défoncer jusqu'à ce qu'elle ne sache plus où donner de la tête, il la montera partout, exactement comme l'affirme le slogan et même s'il n'achète pas la Honda, bien qu'il fasse partie du public visé, le fantasme de la fille le poussera jusqu'aux toilettes, avec à la main le journal exhibant la photo de cette dernière, et sur la même page, juste en dessous, les résultats du loto. S'il gagnait le gros lot, il pourrait peut-être passer du statut de

client potentiel à celui de client effectif, il serait en mesure de s'offrir la moto, voire les deux, la fille et la machine.

À la différence du double sens de la publicité pour « la dernière de Honda », le destin, en publicitaire talentueux, a dissimulé dans le slogan pour les cigarettes Camel qui apparaît à cet instant précis sous ses yeux, outre une double signification, toute une série de messages qui se balancent, telles les ampoules colorées d'une guirlande lumineuse : « Il est temps de faire un choix qualitatif. » Il ne s'agit pas cette fois-ci d'un simple signe adressé à un large public cible, ou à on ne sait quel acheteur potentiel anonyme, non, ce message s'adresse directement à lui. « Un choix qualitatif », marmonne-t-il du bout des lèvres, tandis qu'un violent frisson le parcourt tout entier. Rien qu'en songeant à la tempête qui l'arrachera à sa vie présente et le jettera, pour peu qu'il ne flanche pas et prenne la décision qui s'impose, sur les rives d'une vie nouvelle, il en a l'estomac tout retourné et dans son cas, l'estomac s'est toujours avéré un excellent baromètre. Il n'attend plus qu'un signe supplémentaire avant de prendre cette décision cruciale, il n'est pas si simple après tout d'abandonner une île ennuyeuse, mieux vaut s'assurer qu'à peine mise à la mer, l'embarcation sur laquelle on s'apprête à monter ne coulera pas. Quitte à tout chambouler, autant ne pas échanger un mal pour un pis, qui plus est dépourvu de l'unique avantage de la situation initiale, à savoir le fait de nous être connue.

D'une main tremblante, il chausse ses lunettes de lecture, qu'il évite autant que possible de porter en public, et se met à lire la note explicative composée en caractères plus petits. Il est absolument certain de se trouver à un tournant décisif de sa vie. Suivant les indications de l'auteur, il présente le livre face au miroir, le renverse et, dans l'océan de caractères d'imprimerie confus et déformés qui se reflètent dans la glace, il constate, à sa grande surprise, qu'un seul mot est resté indemne : CHOICE. Ce mot n'a subi aucun changement ! Et bien qu'il ait lu l'explication théorique de ce phénomène au bas de la page – sa symétrie horizontale permet au mot de résister à l'inversion –, il ne se remet

pas de sa surprise et ne peut se débarrasser du sentiment qu'un événement décisif est sur le point de se produire.

Comme ces malheureux rescapés dans le tableau monumental de Géricault, *le Radeau de la Méduse*, agrippés aux planches de leur embarcation sur une mer déchaînée, les lettres inversées de la page du livre s'agitent et se débattent autour du solide mot CHOICE, suspendues à ses parois, elles appellent au secours. Hypnotisé, il ne peut détourner le regard. Pourquoi éprouvons-nous une telle fascination, en dépit des interdits de la société, pour les êtres difformes, les nains, les handicapés, les aveugles qui cherchent à tâtons leur chemin devant nous, les siamois unis par le front et dont l'œil commun envoie des informations simultanément à leurs deux cerveaux, une femme atteinte de la maladie de Parkinson qui essaie de beurrer son pain dans un restaurant, les accidentés de la route dont les membres déchiquetés sont dispersés sur le bitume, une femme à qui l'on a enlevé un sein et qui, face au miroir, contemple la cicatrice, conséquence de l'opération radicale qu'elle a subie. Debout derrière la porte qu'elle a oublié de fermer, il la contemple, fasciné et horrifié tout à la fois, plein de compassion pour elle et pour lui. En pensée, il s'efforce de remettre le sein en place, comme avec ce logiciel de graphisme perfectionné qu'il a acheté pour le bureau, et qui permet de relier la tête d'une femme aux épaules d'une autre, de leur adjoindre la paire de seins sublime d'une troisième, et de parfaire ce corps de rêve avec le postérieur rond et les jambes au galbe incroyable d'une quatrième. Tout cela afin de coller au plus près aux moindres fantasmes d'un public cible d'acheteurs potentiels de bière, de quarante et un à quarante-huit ans, qu'un vaste sondage organisé tout spécialement pour la promotion du logiciel en question a permis de déterminer.

Mais le miracle que Photoshop réalise avec une déconcertante facilité n'est pas à la portée de son imagination pourtant débordante. Le sein disparu refuse de réapparaître pour reprendre sa place sur la poitrine. Il sait qu'il devrait

surmonter son dégoût, s'approcher d'elle et la toucher, bien qu'elle ait cessé depuis longtemps de l'attirer.

La force obscure de l'inconnu, de l'étrange et du mystère est une menace pour quiconque la contemple directement, le privant de toute sérénité. Mais la souffrance de nos proches recèle également une promesse qui redéfinit la situation de l'observateur : Je ne suis pas à sa place. Je suis encore sauf. Cela ne m'arrivera jamais, à moi.

« Pourquoi me regardes-tu ainsi ? » demande-t-elle en se retournant, soudain consciente de son regard dans le miroir et plaquant ses mains sur ses seins, l'un existant et l'autre, absent. Pris de nausée, il répond, confus : « Comment ça ? »

— Avec ton regard, là.

— Quel regard ? »

Perdant patience, elle s'emporte contre lui : « Ne fais pas l'idiot. Ton regard, là. Tu sais très bien de quel regard je parle. Tu connais très bien ce regard ! »

A-t-elle raison d'affirmer que son mari connaît très bien « ce regard » qui l'énerve tant ? Elle lui claque la porte au nez, avant qu'il n'ait eu le temps de réfléchir à une réponse susceptible de convenir à cette délicate situation.

Si elle ne trouve pas ce Sapiro avant de parvenir jusqu'à moi, se dit-il, mûrissant sa décision, je jouerai son rôle et prendrai l'appel téléphonique. Afin de prévenir tout développement fâcheux pouvant résulter de cette décision osée, il jette un coup d'œil rapide par-dessus son épaule en direction du lobby et s'assure qu'il ne s'y trouve personne qui pourrait se révéler être le véritable Monsieur Sapiro. Nous y voici, je suis sur le point d'abandonner ma vie et d'endosser une nouvelle identité, déclare-t-il solennellement, tout en regardant sa montre afin d'évaluer le laps de temps qui lui reste jusqu'au démarrage de sa nouvelle vie. Dix heures moins cinq. Au vu de la progression de la serveuse, il lui reste encore quelque trente ou quarante secondes pour procéder aux derniers préparatifs et répéter le rôle qu'il vient tout juste de décider d'endosser.

Sa résolution est tellement forte qu'il en ignore le doute qui, comme d'habitude, le ronge tel un ver dès qu'il s'apprête à faire quelque chose de plaisant ou d'original et qui le met en garde contre des projets, séduisants de prime abord, mais aux conséquences imprévisibles. Peu lui importe, il écrase le ver sous son talon. Il ne quittera pas ce lobby pour retourner à son ancienne vie, dont la principale caractéristique est sa volonté d'en sortir. Ne vaudrait-il pas mieux peser le pour et le contre, demande le ver écrasé, avant de se jeter à l'eau ? Ma vie est sinistre, rétorque-t-il aussitôt, qu'ai-je donc à perdre ? Et pourtant, ne se nuit-il pas à lui-même en prenant une décision si radicale sur un coup de tête ? Ne fait-il pas preuve de trop d'impulsivité ? Comment est-il possible de faire si vite le bilan de toute une vie ? s'obstine le ver en essayant de rester lucide et de poser des questions de bon sens. Évidemment que c'est possible, répond-il aussitôt, sans plus accorder d'attention à ces questions. Lorsqu'il s'agit de faire le bilan de sa propre vie, et non de celle d'un autre, nul besoin de journaux intimes, correspondances, mémoires ou entretiens pour établir les grandes lignes d'une biographie digne de ce nom. Il n'a même pas besoin de repenser au déroulement de sa vie, il la connaît de façon directe et instantanée. Sa vie et lui-même sont une seule et même chose. Il est elle et elle est lui. C'est exactement comme avec la douleur. On aura beau vous expliquer en long et en large la nature de la douleur, on ne peut la connaître que de façon immédiate puisqu'elle est ancrée dans la sensation. Dans son cas, puisque toute sa vie n'est que souffrance, l'immédiateté s'en trouve redoublée. Inutile d'hésiter, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, avant d'en faire le bilan. Sa vie s'évalue d'elle-même à chaque instant. Pourquoi aller chercher si loin ? Considérons par exemple ce qui s'est passé ce samedi matin même. Avant de se rendre à l'hôtel dans l'espoir de créer une occasion de changement qui, pour autant que les choses dépendent de lui et si aucun des trois clients qui le séparent encore de la serveuse ne lui vole l'appel téléphonique, se concrétisera peut-être aujourd'hui, il a pris part au dernier rituel qui le lie encore à sa femme, cette cérémonie qui symbolise leur vie conjugale : leur petit déjeuner

commun. Qu'elle prépare, tandis qu'il dresse la table. Elle débarrasse, il fait la vaisselle, elle balaie les miettes tombées sur le sol, il descend la poubelle. Son assiette à lui est pleine (même après qu'il l'a vidée), la sienne est vide (même après qu'elle l'a remplie).

Il se remémore la situation : elle est assise face à la fenêtre, dans un rectangle de lumière, les yeux plissés. Il lui fait face, bien abrité à l'ombre. Il y a bien trop de lumière dans ce pays, songe-t-il, en levant un instant les yeux de son assiette pour jeter un œil à sa femme. Elle ne peut le voir de sa place, pense-t-il. Il éprouve un instant de la pitié pour elle. Assise là à plisser les yeux comme une malheureuse taupe. Pourquoi ne met-elle pas ses lunettes de soleil ? Elle a dû oublier où elle les a posées, comme d'habitude. Et si je me levais pour aller les lui chercher ? Il hésite un instant, se souvenant brusquement les avoir aperçues dans le porte-revues. Il reste assis. À quoi bon se lever ? Qu'elle plisse donc les yeux. Il y a beaucoup trop de lumière dans ce pays, songe-t-il à nouveau, en étalant avec lassitude une épaisse couche de beurre sur une nouvelle tartine. Aucune nuance. Aucun reflet. Nul endroit où fuir. Un petit pays à la lumière trop éclatante. Interdiction de filmer entre avril et octobre. Les films ressortent plats, à l'image de ceux qui les réalisent. Rembrandt, Vermeer, Van Gogh auraient été brûlés par cette fournaise lumineuse s'ils étaient nés ici. Il se souvient des paroles prononcées il y a bien longtemps par cette même femme qui se fane au soleil, sous ses yeux, shabbat après shabbat. Impossible d'imaginer que c'est bien elle qui, il y a des années, l'entraînait avec un enthousiasme communicatif dans tous les grands musées d'Europe et qui parlait les yeux brillants de sujets si différents de ceux qu'elle tente d'aborder aujourd'hui. Si tant est qu'elle tente effectivement de parler, c'est dur à dire, il ne l'écoute pas vraiment, absorbé qu'il est par son monologue intérieur. En tous cas, à l'époque, elle évoquait par exemple la différence entre une lumière douce et une lumière crue, ses conséquences dans l'art, la culture, l'histoire, les différences entre le nord et le sud, les relations humaines. Est-il possible qu'il s'agisse réellement de la même femme ?

Si les relations humaines étaient régies par des contrats, il aurait toutes les raisons de lui reprocher la rupture d'une clause fondamentale. Elle ne ressemble plus à celle dont il est tombé amoureux ou dont il pensait être tombé amoureux, il y a des années. Elle était belle alors, souriante, heureuse, pleine de joie de vivre. Elle n'avait pas une ride, n'était pas amère pour un sou et était dotée d'une adorable paire de seins. Il y a erreur sur la marchandise, désolé. J'exige un échange, songe-t-il, à mi-chemin entre la tristesse et l'ironie, mais qu'est-ce que ça peut bien faire désormais ?

La serveuse s'approche de lui avec son billet pour la liberté. Il lève les yeux vers sa femme. Il croit la voir pleurer. Il y a toujours un moment chez elle où les larmes se mêlent aux mots. Mais elle a appris à traverser sans encombre son Sambation personnel. Ses larmes s'évaporent et ses paroles sont de nouveau sèches et froides. Pourquoi pleure-t-elle exactement ? Souffre-t-elle ? Éprouve-t-elle de la mélancolie ? Des regrets ? Espère-t-elle retrouver quelque chose de disparu il y a bien longtemps ? Difficile à dire. Peut-être même impossible pour quiconque considère l'autre de son propre point de vue. Si on lui demandait pourquoi elle pleure, nul doute qu'elle répondrait, mais aurait-elle livré pour autant la véritable cause de ses pleurs ? Et si oui, serais-je à même de l'entendre ? Elle m'expliquerait sa souffrance et je ne ressentirais que la mienne. Elle me décrirait sa douleur, je ne comprendrais que la mienne.

Je sais beaucoup de choses à propos de cette femme qui me fait face au petit déjeuner. Elle se prénomme Liat. Son nom de famille est identique au mien depuis notre mariage. Elle est orpheline (tout comme moi, mais nous ne sommes plus vraiment des enfants), elle enseigne le dessin au lycée et dirige notre galerie de la rue Gordon. Elle a quarante-neuf ans (j'ai quatre ans de moins qu'elle). Elle maîtrise bien l'anglais et est capable de mener une conversation en français. Elle adore Paris et s'y est rendue à de nombreuses reprises, avec ou sans moi (souvent sans moi, ces dernières années), au moins une fois par an, en octobre, pour une semaine ou une dizaine de jours. Elle a subi une ablation du sein (tumeur cancéreuse), il y a de cela neuf ans. Nos amis

proches la décrivent (dans son dos) comme une personne optimiste, forte, droite, dotée d'un grand sens de l'humour, une amie fidèle et une femme généreuse, quel dommage qu'elle n'ait pas eu d'enfants (elle adore les enfants et a essayé de me convaincre pendant des années d'en faire un, tentatives qui se sont soldées par deux fausses couches), quel dommage qu'elle soit avec moi, elle aurait mérité quelqu'un d'un peu plus chaleureux et attentionné. J'ai entendu ces propos à l'insu de nos amis qui me croyaient parti, mais j'étais revenu sans frapper pour récupérer le manteau que j'avais oublié. Je sais bien des choses sur elle. Bien plus que tous les renseignements qu'une agence matrimoniale ou un site de rencontres en ligne communiquent à leurs clients au sujet de partenaires potentiels. Qu'obtient-on en mettant bout à bout tous ces détails ? Front, sourcils, yeux, joues, nez, lèvres, menton, oreilles, cheveux, bouche. L'enveloppe externe. Une surface poreuse qui aspire le monde extérieur. Jusque-là, on peut tout déterminer : forme, couleur, poids, volume, densité et conductivité. Au-delà, impossible de définir quoi que ce soit avec certitude. On ne peut qu'émettre des hypothèses quant à ses rêves, ses espoirs, ses fantasmes et ses désirs.

Un touriste importun vient d'arrêter la serveuse. Elle sourit, il rit, elle lui adresse un large sourire et répond quelque chose. Il espère qu'il ne s'agit pas là du véritable Monsieur Sapiro, pas maintenant qu'il a pris cette décision si difficile et périlleuse. Impossible de voir son plan réduit à néant.

« Quelque chose ne va pas ? » demande-t-elle, inquiète, interrompant le flot hésitant de ses paroles. Machinalement, elle porte une main à sa joue pour essuyer ses larmes. C'est la première phrase que sa femme prononce, au cours du petit déjeuner qui a précédé son départ pour l'hôtel, qu'il entende consciemment. « Tout va très bien », répond-il, en baissant à nouveau les yeux vers son assiette.

Nous avons passé une mauvaise nuit, pense-t-il avec amertume. Une de plus. Presque toute la nuit, il a entendu les grincements du plancher sous les pas de sa femme (la dernière fois qu'ils ont fait des travaux dans l'appartement, c'était

pour poser un parquet). Presque toute la nuit, elle l'a entendu tirer la chasse d'eau. Ils s'écoutent mutuellement à travers le mur mitoyen de leurs chambres (ils ont décidé de faire chambre à part bien avant qu'elle ne tombe malade). De temps à autre, elle rentre tard (de concerts ou de soirées entre amis), et le claquement de la porte le réveille. De temps à autre, il rentre tard (de ses promenades ou de chez sa maîtresse, réplique presque parfaite de sa femme à sein unique, sauf que sa maîtresse, elle, en a deux) et le bruit de la clé dans la serrure la réveille (elle a le sommeil plus léger que lui, mais s'endort plus facilement).

La conscience mauvaise, il passe devant la porte de sa chambre. Il pense qu'elle l'attend. Doit-il entrer ? Il hésite. Et s'il entrait, que lui dirait-il ? Il resterait sur le seuil, sans un mot. Elle lui jetterait un regard malheureux depuis le lit et se tairait également. Peut-être est-ce inutile de dire quoi que ce soit, peut-être qu'il lui suffirait de s'approcher d'elle et de tendre la main pour lui caresser le visage. Ce serait suffisant. C'est bien plus que ce qu'elle attend de lui. Peut-être même que ça lui ferait plaisir.

Il n'entre pas. Parfois, le matin, elle lui parle. De choses de la vie quotidienne : qui paie quelle facture et quand ? Elle lui parle du vernissage de telle ou telle exposition dans leur galerie, d'un film ou d'un spectacle qui les intéresseraient tous deux et leur feraient une sortie (pour être honnête, il renoncerait avec joie aux spectacles), d'un nouveau tableau qu'il pourrait être intéressant d'acquérir – en bref, des discussions entre mari et femme, ou plutôt entre une femme et son mari. Elle préfère définir leur relation ainsi. Pour être plus précis, elle *préférerait* définir leur relation de cette façon, lorsqu'on pouvait encore parler de relation. La plupart du temps, ils se contentent d'échanges laconiques.

« Tu peux mettre une autre tranche de pain dans le toaster ?

— Passe-moi le supplément *Livres*. (Du journal *Haaretz*, édition du mercredi.)

— La confiture, s'il te plaît.

— Tu as fini de lire le supplément ? (Du journal *Haaretz*, édition du jeudi.)
— Il n’y a plus de beurre. Il y en a encore dans le frigo ?
— Est-ce que tu as vu le *Akhbar HaIr* ? (Supplément du journal *Haaretz*, édition du vendredi.) »

Parfois, ils se passent des pages de journal sans se dire un mot. Il se verse du café d’une main et de l’autre, lui passe le supplément *Galeria*, tout en jetant un œil à la page des actualités. Elle étale une fine couche de fromage maigre (0 %) sur un cracker de blé complet, tout en feuilletant son agenda, dans lequel elle a oublié de noter ce dont elle essaie de se souvenir. De l’autre main, elle lui passe les pages économie du journal. Ils se tendent une main prise (lui, par sa tasse, elle, par son agenda) et procèdent à l’échange. Un étranger qui les observerait de l’extérieur pourrait avoir une impression de coordination parfaite, qui se passe de mots, témoignant d’une profonde entente entre eux. Lui n’y croit pas. Coordination et entente ne sont pas nécessairement liées. Deux personnes peuvent tout à fait s’entendre sans pour autant que leurs actions soient coordonnées. Et l’inverse est également vrai.

C’est la fin du printemps. Le dernier samedi de mai. Il fait chaud. Tous deux partagent un petit déjeuner israélien. L’homme prend une grande inspiration, emplissant ses poumons d’air. Existe-t-il un lien entre la lumière et l’air, se demande-t-il en jetant un œil à sa montre. Dix heures moins cinq, invariablement. La serveuse n’est toujours pas arrivée à sa hauteur. Le temps est immobile. Combien de temps une heure peut-elle bien mettre à s’écouler ? Dix-sept ans de mariage avec cette femme qui cligne des yeux comme une taupe aveuglée se sont envolés plus vite que ces dernières secondes. Plus les années passent, moins il a de chances de voir sa vie changer. Il n’a pourtant pas ménagé ses efforts pour créer les conditions idéales à la réalisation de son projet, il va peut-être même en récolter les fruits sous peu. Jusqu’à cette histoire à l’hôtel, que n’a-t-il pas fait ? Il a tenté de toutes ses forces de provoquer une situation dont le caractère décisif le forcerait à prendre son destin en mains et à

s'extirper de cette vie qui traîne en longueur. Une situation critique. Excitante. Mais il ignorait comment infléchir le destin et ne connaissait personne qui eût pu l'y aider. Ou qui aurait même compris de quoi il parlait. Comment faire pour qu'il vous arrive des choses intéressantes et excitantes, s'était-il demandé à diverses occasions, lorsque réveillé en sursaut en pleine nuit, il voyait les aiguilles lumineuses de son réveil progresser lentement sur le fond sombre du cadran, réduisant inexorablement le temps qui lui restait à vivre ; ou lorsque assis devant la télévision, il rembobinait une cassette vidéo et assistait, ahuri, à l'annulation de la seconde loi de thermodynamique (des détritiques qui renaissent de leurs cendres, une maison que l'on a fait exploser et qui s'élève de ses débris en avalant le souffle qui l'a fait s'effondrer, des morceaux de porcelaine qui s'assemblent de nouveau pour former une tasse qui s'élance dans la main qui l'a laissée tomber, le sang qui remonte goutte à goutte, absorbé par la blessure qui se referme et disparaît dans la chair). Ou encore, lorsqu'il se rase le matin et découvre, surpris, son reflet inchangé qui le contemple dans le miroir, étonné lui aussi du regard qu'il lui jette. Ou lors d'un concert, lorsque le son d'un violon ou d'un violoncelle le fait sortir de lui-même pour l'emporter vers des sphères imaginaires, ou encore, lors d'un vol nocturne vers New York, lorsque tous les autres passagers sont endormis, et qu'il feint d'effleurer de sa cuisse, comme par hasard, la cuisse de sa voisine, en priant pour que sa tête d'Américaine vienne se poser sur son épaule et que le contact des boucles blondes sur sa joue conduise à une petite romance transatlantique. Elle se réveillerait en sursaut au moment où l'avion serait pris dans un trou d'air, se rendrait compte, gênée, qu'elle s'était appuyée contre son épaule durant son sommeil et s'excuserait. Il s'empresserait alors de la rassurer. Ce n'est pas grave. Si vous voulez, vous pouvez aussi me tailler une pipe. J'espérais que vous m'y autoriseriez, répondrait-elle, les yeux brillants, en plongeant avec avidité vers sa braguette. Évidemment, ce scénario ne s'était jamais produit, peut-être parce qu'il n'avait jamais pris d'initiative comme celle qu'il s'appropriait à prendre

lorsque la serveuse viendrait à lui. Il avait été bien trop passif. Il lui manquait le courage qu'il revendiquait désormais.

Jusqu'à présent, sur les cinq vols qui l'avaient conduit à New York, il s'était retrouvé aux côtés de : (1) un joueur de basket noir du club Poel Holon, qui n'avait cessé de lui assurer durant tout le vol qu'il ne mettrait plus les pieds en Israël et qui s'était plaint du *fucking space* entre les sièges des appareils d'El Al, (2) un orthodoxe qui, durant tout le trajet, avait joué aux échecs contre lui-même en s'énervant de perdre à chaque fois, (3) deux hommes d'affaires japonais assis de part et d'autre de son siège qui s'échangeaient des petits bouts de papier sans dire un mot, (4) un enfant hyperactif, qu'on envoyait rendre visite à ses grands-parents et qui n'avait pas arrêté de parler, avait renversé deux verres de Coca sur lui ainsi qu'une tasse de thé chaud, (5) une beauté frigide, qui faisait des mots croisés, était restée éveillée durant tout le trajet, avait mastiqué vingt-six chewing-gums et lui avait demandé s'il connaissait un *moshav* dans la région de Sharon, en cinq lettres, qui commence par un *n* et finit par un *g*. Voyant qu'il était incapable de lui fournir la réponse, elle s'était désintéressée de lui.

Comment change-t-on le cours d'une vie bien établie, qui se déroule avec la même régularité que la rotation de la Lune autour de la Terre et que l'on décrit à l'aide d'expressions aussi éculées que « la rotation de la Lune autour de la Terre ». Bien sûr, il y eût ces promenades qui finirent par le mener jusqu'à l'hôtel dans lequel il se trouve à présent et qu'il a élu comme son principal refuge. Promenades qu'il avait entreprises dans l'espoir que quelque chose lui advienne et qui le menaient de la rue Borokhov à la rue King George. Il remontait ensuite en direction de l'avenue Allenby, descendait vers la marina et marchait en direction du sud. En général, il faisait une pause au Sheraton de la rue Hayarkon pour s'asseoir dans le lobby et se reposer en contemplant les touristes vieillissantes. Parfois, il lisait un livre et, après un laps de temps conséquent durant lequel il ne se produisait généralement rien, il entamait le chemin du retour, revigoré mais avec un espoir déclinant, en passant par la rue

Frishman jusqu'à la place Masaryk qui donne dans la rue King George et de là, il bouclait la boucle jusqu'à Borokhov. Un grand tour pour un homme de sa corpulence. Six kilomètres et quatre cent vingt mètres. Il avait calculé le trajet un matin, en voiture.

De temps à autre, il s'autorisait à dévier de son trajet habituel pour suivre un homme ou une femme qui lui semblaient intéressants. Il leur emboîtait le pas jusqu'au moment inéluctable où ils l'abandonnaient pour poursuivre sans lui le cours de leur vie (en regagnant leur appartement, en claquant la porte de leur voiture, en montant dans un bus pour rejoindre des destinations inconnues). Afin de s'épargner de telles déceptions, il restait en général fidèle à son parcours habituel, tout en se répétant silencieusement, à la manière d'un mantra : Quelque chose va m'arriver aujourd'hui. Aujourd'hui, il va m'arriver quelque chose. Aujourd'hui, il va sûrement m'arriver quelque chose. Quelque chose va m'arriver, c'est obligé. Je l'ai bien mérité. Il avait mentalement baptisé ces promenades récurrentes « les marches de l'espoir ». Au cours de chacune d'entre elles, il croisait le chemin de quelque 724 personnes, moyenne établie à partir d'un échantillon de 11 promenades, durant lesquelles il avait compté uniquement les personnes qui venaient à sa rencontre ou qui étaient assises aux terrasses des cafés dans lesquels il s'arrêtait lui-même. 724 personnes différentes. 724 histoires de vie, dont la plupart étaient très certainement bien plus fascinantes que la sienne. Sur ces 724 personnes, 56 % étaient des femmes (soit 405 personnes), dont un tiers, soit 135, âgées entre 14 et 50 ans, provoquaient chez lui un désir plus ou moins intense.

Statistiquement parlant, il ne serait pas exagéré de supposer qu'environ un tiers de ce tiers de femmes éprouvaient, elles aussi, semblable attirance à son égard, ce qui faisait environ 45 femmes par semaine qu'il pourrait théoriquement baiser, bourrer, déchirer, admirer, torturer, frapper, aduler, aimer, oui, même aimer, tout dépend des relations qui se développeraient entre elles et lui, pour peu qu'on leur en laisse le loisir.

Il déplorait que rien ne se produise jamais avec aucune, soit par malchance, soit par impuissance. De même que toutes les autres personnes croisées sur son chemin, ces femmes s'évaporaient et disparaissaient dans leur propre vie à l'instant même où elles quittaient son champ de vision. Lui-même était aspiré – géographiquement et mentalement – par sa vie et son appartement, qu'il avait quittés pour effectuer sa promenade et qu'il réintégrait plus vieux de deux ou trois heures.

Outre les quelques mots échangés avec les serveuses qui prennent sa commande dans les cafés ou le lobby de l'hôtel, il restait presque toujours silencieux au cours de ces promenades. Il y a beaucoup de silence dans sa vie, alors même qu'il vit au milieu du vacarme incessant de toutes sortes de machines électroniques et d'un brouhaha de conversations et d'appels, qu'il dispose de tous les moyens de communication existants – téléphone portable, ordinateurs sophistiqués équipés de modems et de fax (deux fixes, un au bureau et un à la maison, ainsi qu'un ordinateur portable), avec connexion Internet et boîte mail. En été, il achève ces promenades trempé de sueur et en hiver, pour peu qu'il ait pris la pluie, il rentre les vêtements dégoulinants d'eau.

Ce sentiment qu'il a de passer à côté de quelque chose – qui l'accompagne dans presque tous ses états de conscience – perd sa dimension métaphysique par ce calcul, pour prendre une dimension plus pragmatique. 45 femmes à chaque promenade. À raison de 50 promenades par an, il en arrive au chiffre impressionnant de 2 250 femmes. Au bout de neuf années de promenades, qu'il effectue d'ailleurs sur les conseils de son médecin – lequel avait constaté qu'il souffrait du stress et d'une légère déficience cardiaque –, il avait donc croisé le chemin de quelque 20 250 femmes. Selon toute vraisemblance, il aurait déjà dû lui arriver quelque chose avec bon nombre d'entre elles : un échange informel, une discussion portant sur un sujet de la vie quotidienne, une sortie au cinéma, un court séjour à Eilat, une conversation intéressante sur le problème du déconstructivisme dans l'art et l'architecture, une histoire d'amour passionnée, un coup rapide dans les toilettes d'un restaurant. Et

même en admettant que certaines données lui aient échappé et qu'il lui faille compter sur une marge d'erreur d'environ 50 %, il n'en reste pas moins 10 125 femmes, ce qui fait beaucoup. Si seulement j'avais fait preuve d'un tout petit peu plus de courage, j'aurais pu changer de vie il y a belle lurette, devenir quelqu'un d'autre. Il jette un coup d'œil à sa montre, pour vérifier combien de temps s'est écoulé sur le temps habituellement dévolu à leur petit déjeuner shabbatique commun.

Une femme est assise face à lui. Elle essaie de lui dire quelque chose. Parle-t-elle à nouveau de ses problèmes personnels ? De ses problèmes à lui ? De leurs problèmes à tous deux ? De sa tristesse ? De l'enfant qu'ils auraient dû faire avant qu'il ne soit trop tard ? De ses maladies à elle ? De ses maladies à lui ? De leurs maladies à tous deux ? De la facture de téléphone ? De la nostalgie qu'elle éprouve en pensant à son père ? De ce qu'elle aurait pu être si elle n'était pas devenue ce qu'elle est ? Il n'a pas la force de lui prêter une oreille plus attentive pour vérifier ses suppositions. Peut-être évoque-t-elle l'un de ces sujets, peut-être pas. Il y a bien longtemps que cela ne l'intéresse plus, pense-t-il avec lassitude. Peut-être depuis son opération. Non, l'opération n'est pour rien dans cette affaire. Il avait cessé de l'écouter bien avant. Avant même que sa maladie ne se déclare. Le cancer n'a pas détruit leur relation. Son malheureux sein n'est pour rien dans le fait qu'il l'aime ou ne l'aime plus. Quoi qu'il en soit, puisqu'il ne prête plus attention à ce qu'elle dit, il ne peut savoir de quoi elle parle. Il ne peut que supposer qu'il s'agit des mêmes sujets qu'à l'époque où il l'écoutait encore. D'un autre côté, ce sont peut-être de nouveaux sujets dont il ignore tout, puisqu'elle aurait commencé à en parler après qu'il eut cessé de l'écouter. Il ne la connaît plus. En réalité, il ne l'a jamais vraiment connue. Quand on y réfléchit, on se rend compte qu'il est impossible de connaître son conjoint. Ni soi-même, conclut-il, avant de jeter un coup d'œil à sa montre et de s'étonner de ce que la serveuse ne soit pas encore parvenue jusqu'à lui pour le délivrer de ses souvenirs. Dix heures moins cinq. Il est en permanence dix heures moins

cinq. Le temps s'arrête précisément lorsqu'on voudrait qu'il avance. Mais il est interdit de se laisser aller au désespoir. Cela finira bien par arriver. Si seulement il fait preuve du courage nécessaire pour mettre son plan à exécution.

À l'époque où ils s'aimaient – si tant est qu'ils se soient jamais aimés –, il l'appelait simplement Li (mienne). Pour elle, il était Mikush. À l'échelle d'une vie humaine, c'était il y a bien longtemps. Elle a vieilli plus rapidement que lui. Leur différence d'âge doit l'effrayer, parfois. Elle était déjà malheureuse, même avant son ablation du sein. Sa vie a pris un mauvais tournant, impossible de savoir où ni comment. Le temps est plus cruel pour les femmes que pour les hommes et avance, staccato. La naissance des seins, les premières règles, le développement des seins, les secondes puis les troisièmes pertes menstruelles, la première grossesse, le dernier accouchement, les dernières règles, la ménopause. Tic tac, tic tac, les femmes se font baiser par le temps qui passe. Et qu'a fait sa femme durant tout ce temps ? Elle a réglé des affaires. C'est tout. Toute sa vie durant, elle a réglé des affaires. Rien de concret n'en est ressorti, rien du tout à la vérité, mais c'est plus ou moins cela qui l'a maintenue occupée durant toutes ces années. Il jette un autre coup d'œil à sa montre. Lui a tout son temps, alors que son temps à elle est déjà presque écoulé.

Il y a des années, alors qu'elle pensait encore l'aimer, elle l'avait soupçonné de la tromper. Dans un accès de jalousie et de peur, elle avait engagé un détective privé qui avait suivi son mari toute une semaine pour vérifier si ses soupçons étaient justifiés.

Quelque temps plus tard, prise de remords, elle lui avait tout avoué, dans un moment de faiblesse.

« Combien as-tu payé pour ça ?

— C'est tout ce qui t'intéresse ? Combien je l'ai payé ?!

— Quelle question veux-tu que je te pose ?

— Je veux que tu me rassures, Miki. Voilà ce que je veux !

— Il a trouvé quelque chose ? demanda-t-il, curieux.

— Il était censé trouver quelque chose ?

— Je ne sais pas. Que lui as-tu demandé de chercher ?

— Peu importe. Réponds-moi. Était-il censé découvrir quelque chose ?

— Je ne sais pas ce qu'il cherchait.

— Il cherchait quelque chose dont j'espérais qu'il ne le découvrirait pas.

— J'aurais aimé, moi, qu'il trouve quelque chose.

— Qu'aurais-tu voulu qu'il trouve ?

— Quelque chose d'intéressant à mon sujet. Il m'a observé sous un angle sous lequel je ne me suis jamais vu. Il a pris des photos de moi ? demanda-t-il, soudain animé.

— Cela aurait coûté plus cher, lui répondit-elle sèchement.

— Que lui as-tu demandé de chercher ?

— Tu me trompes ?

— Tout dépend de ce que tu appelles tromper.

— Espèce de sadique. Pourquoi ne peux-tu pas me répondre simplement, qu'on en finisse. »

Il se retrancha dans son silence. Pourquoi revenir encore et encore sur ces discussions ?

Il prit une grande inspiration et poussa un soupir.

« Tu souffres ? » demanda-t-elle d'un ton méprisant.

Il ne lui répondit pas. Il n'en avait pas la force. Elle pense être la seule à savoir ce que cela signifie de souffrir, tout ça parce qu'on lui a enlevé un sein ! Mais bien sûr, il ne pouvait le lui dire. Cela irait à l'encontre des règles élémentaires de politesse et de bon goût. Il décida de penser à quelque chose d'agréable et de lointain. Ou de rêver peut-être. Il prit à nouveau une grande inspiration et laissa échapper un soupir étouffé. Qu'elle le laisse en paix. Cela ne lui suffit-il donc pas qu'il soit resté avec elle après l'opération ?

À l'époque où il prêtait encore attention à ses paroles, elle lui avait un jour reproché que la souffrance, chez lui, était un réflexe conditionné. Une façon de se protéger du monde extérieur. La souffrance et la misère. Si Dieu, le destin

ou les gens, proches ou éloignés, savaient ce qu'il endure, peut-être qu'ils ne lui demanderaient rien et le laisseraient en paix. Peut-être qu'ils l'oublieraient.

Elle était restée silencieuse quelques instants, puis avait soudain ajouté qu'il était l'homme le plus prudent du monde.

« Que veux-tu dire par là ? demanda-t-il d'un ton soupçonneux.

— Que crois-tu que j'ai voulu dire ? rétorqua-t-elle.

— Je n'en sais rien. C'est toi qui as utilisé cette expression. À toi d'expliquer ce que tu as voulu dire. Où tu veux en venir.

— Je ne veux en venir nulle part. Je te décris, tout simplement.

— L'homme le plus prudent du monde ? lui demanda-t-il, répétant ses paroles, méfiant.

— C'est ce que j'ai dit.

— Et c'est bien ou mal ?

— À ton avis ?

— De la façon dont tu l'as dit, ça ne ressemble pas à un compliment. Mais d'un autre côté, tu reconnaîtras toi-même que la prudence n'est pas un motif de réprimande.

— Ce que j'ai voulu dire, c'est que tu ne prends pas de risques.

— En d'autres termes, je suis quelqu'un de posé et de réfléchi.

— Pas réfléchi. Peureux.

— Alors comme ça, je suis peureux tout d'un coup ?! protesta-t-il. Il y a une seconde, tu disais que j'étais prudent.

— Tous les peureux sont prudents.

— Mais tous les prudents ne sont pas peureux.

— Tu fais partie des prudents peureux.

— Comment se fait-il que je sois tout d'un coup devenu peureux ? rétorqua-t-il avec colère. Il n'y a pas un instant, j'étais prudent. Explique-moi comment je suis soudain devenu peureux ?

— Tu es toujours en train de soupirer.

— Quel rapport avec le fait d'être peureux ?

— Tu soupîres tout le temps. Lorsque tu as l'impression qu'on est sur le point de te demander quelque chose, tu prends les devants avec ta souffrance, tu te plains de terribles douleurs, du coup, personne n'ose plus te demander quoi que ce soit.

— Cela ne signifie pas que je sois peureux.

— Tu as peur des relations avec les gens. Tu as peur des sentiments, dit-elle, répétant les clichés qu'elle a entendus dans Dieu sait quel atelier de psychologie.

— Et pourtant, tu vis avec moi, malgré tout, répondit-il après un temps d'arrêt pendant lequel il réfléchit à ses paroles.

— Et alors ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— À toi de me le dire.

— C'est toi qui dis cela d'un ton équivoque. Pas moi.

— Mais c'est bien toi qui vis avec moi.

— Mais je n'en fais pas toute une histoire. Je vis avec toi, et alors ? Je vis avec toi ! Tu voudrais que je remonte le temps vingt ans en arrière et que je recommence tout ? Ça s'est fait comme ça ! Je vis avec toi ! Point. Qu'est-ce que je peux y faire ?

— Me laisser tranquille. »

Elle se tut.

« Tu ne trouves rien à répondre à ça, hein ? »

Silence.

« Pourquoi vis-tu avec moi ? C'est toute la question ! Parce que je suis un peureux ?

— Il y a des choses que je ne peux expliquer.

— Je ne suis pas si terrible que ça, alors.

— Je n'ai jamais dit que tu étais terrible, je n'ai pas dit non plus que tu ne l'étais pas. J'ai dit que tu étais prudent et que je ne peux expliquer pourquoi je vis avec toi, en dépit de ce que je pense de toi.

— Alors comme ça, je ne suis plus peureux tout d'un coup ?

— Mais de quoi parles-tu ?

— Tu as fait disparaître le terme peureux de ton discours interminable. Ce qui signifie que tu ne me crois pas tout à fait peureux.

— Cela signifie juste que j'ai omis ce terme. Je ne contrôle pas le moindre mot qui sort de ma bouche, mais puisque tu remets ça sur le tapis, alors oui, tu es peureux.

— Et malgré tout tu vis avec moi ? répéta-t-il avec entêtement.

— Où veux-tu en venir ?

— C'est assez parlant, non ? Tu vis avec moi.

— Si c'est si parlant que ça, pourquoi est-ce si important que je fasse un commentaire à ce sujet ? Puisque c'est si parlant !

— Très juste ! C'est effectivement parlant. Le fait que tu vives avec moi est révélateur de ce que tu penses et ce que tu ressens, bien plus que ces phrases que tu me jettes à la figure sans réfléchir.

— Je ne sais pas ce que cela peut bien vouloir dire, mais cela ne signifie sûrement pas que tu n'es pas un peureux.

— Mais ça doit pourtant bien vouloir dire quelque chose ! s'écria-t-il, en colère, comment se fait-il que je sois un peureux et que tu vives avec moi ? C'est si compliqué de répondre à cette question ?

— Ne me crie pas dessus ! répondit-elle en se mettant à crier à son tour. Je refuse que tu me cries dessus !

— Tu trouves toujours une bonne raison pour éviter de répondre, dit-il en prenant sur lui.

— Je refuse simplement que tu me cries dessus. C'est tout. Puisque tu as tellement envie de savoir, je vais te répondre, mais à condition que tu ne cries pas. Je refuse qu'on me crie dessus, toi en particulier.

— Alors réponds à ma question, lui demanda-t-il à voix basse, comment se fait-il que tu vives avec moi ?

— Peut-être que je suis une peureuse moi aussi.

— Alors de quoi te plains-tu ? Nous nous sommes bien trouvés.

— Nous nous sommes bien trouvés, répéta-t-elle d'un ton méprisant. Elle resta un instant plongée dans ses pensées, avant d'ajouter : Mais moi au moins je ne passe pas mon temps à soupirer. Je ne dis pas tout le temps à tout le monde à quel point je souffre.

— Mais peut-être que je souffre vraiment ? Tu es la seule à souffrir peut-être ? Comment peux-tu savoir ce que je ressens ?

— Je sais ce que cela signifie de souffrir et je sais que tu ne souffres pas. Tu crois simplement que tu souffres, voilà tout !

— Mais tu ne peux pas savoir si je souffre ou non, rétorqua-t-il, s'énervant de nouveau. Personne ne peut savoir si je souffre. Même deux jumeaux siamois qui souffriraient d'une blessure à l'endroit même où ils sont reliés ne ressentiraient pas la même chose ! La souffrance, ça se passe ici ! hurle-t-il de toutes ses forces en désignant sa tête. Ne parle pas de ma souffrance. Ne la méprise pas !

— Tu cries de nouveau, lança-t-elle à voix basse.

— Nous étions en train de parler de ma souffrance, ne recommence pas avec ton histoire de cris, répondit-il d'une voix enrouée.

— Si tu souffres tant que ça, va voir un médecin.

— Je n'en ai pas envie.

— Parce que tu as peur. Tu as peur de ce qu'il pourrait découvrir.

— Que pourrait-il bien découvrir, puisque tu affirmes que je ne fais qu'imaginer ma souffrance ?

— Par exemple que tu ne fais qu'imaginer ta souffrance. C'est exactement cela qui fait de toi un peureux. Tu as peur de la vérité, tu as peur même lorsque tu n'as aucune raison d'avoir peur. »

Cette dispute était survenue au cours d'une de leurs mauvaises périodes. Ils n'avaient presque plus que des mauvaises périodes. Dans ces moments-là, comme la plupart des couples qui traversent aussi des mauvaises passes, ils se détestaient eux-mêmes et réciproquement, et se traitaient l'un l'autre avec cruauté et méchanceté. Chacune de ses disputes avec elle, ou avec d'autres, le

ramenait à lui-même, et, en homme consciencieux, il examinait les différents genres de souffrance (violente, aiguë, perçante, brûlante, lancinante, battante, oppressante, sourde) et leur intensité (classée en dix niveaux depuis le supportable jusqu'à l'insupportable). Il se livrait même à des expériences physiques, plaçant la paume de sa main durant un laps de temps plus ou moins long et à des distances variables au-dessus de la flamme d'une bougie, ou alors il attachait un lacet autour de son doigt. Se piquait la cuisse à l'aide d'une aiguille en augmentant progressivement la pression. Se mordait la langue. Grattait une plaie. Toutes ces douleurs, bien entendu, n'étaient en rien comparables à la douleur physique que l'on ressent dans certaines situations de détresse psychologique : une amoureuse qui vous quitte, la mort de ses parents, la séparation d'avec son enfant enrôlé dans l'armée, un échec cuisant à un examen. Aucune de ces douleurs ne peut être simulée. Vous voulez savoir à quel point on souffre lorsque l'on perd un être cher ? Tuez-le.

À force d'expériences sur la douleur, il avait fini par perdre la faculté de distinguer entre douleur et impression de douleur. Si tant est qu'il existe une différence entre les deux, ce qui reste à prouver. En disant « j'ai mal » ou « je sens que j'ai mal », décrit-on deux réalités empiriques différentes ? Impossible de répondre à cette question, pas plus qu'à la plupart de celles qu'on se pose à soi-même.

Ai-je mal en ce moment ? se demande-t-il en se mettant à l'écoute de lui-même. Il plisse les yeux sous l'effet de la concentration. Lorsque ses pensées ne le perturbent pas, il prend conscience de tous les petits signaux que lui envoient les fidèles récepteurs disséminés partout dans son corps : une irritation à l'aîne, une douleur sourde au-dessus de la hanche gauche et sous la dernière côte, la pression de la ceinture sur le bas-ventre, un tressautement dans la paupière, une démangeaison énervante entre les orteils du pied droit, une légère irritation dans la gorge, un bouton embêtant à l'intérieur de la narine (il faut arrêter de se curer le nez). Avant de se focaliser sur ces douleurs, il ignorait jusqu'à leur existence. Est-il possible que cette prise de conscience soit à

l'origine de douleurs qui disparaîtraient dès lors que l'on aurait cessé d'y penser ? Sottises. Ce serait là une sorte de solipsisme. Ernst Mach déclara un jour avec mépris que le solipsiste ne regarde jamais en arrière de peur d'y découvrir ce qu'il voit devant lui. Comment ses pensées avaient-elles pu le mener de sa souffrance à Mach ?

OceanofPDF.com

Intérieur. Jour. Lobby.

« Monsieur Sapiro ? » demande la serveuse qui se reflète dans le miroir. Le son de sa voix transperce la bulle de souffrance dans laquelle il s'était retranché et l'arrache à son appartement déprimant pour le ramener dans le lobby d'hôtel étincelant.

Ce n'est pas trop tôt, pense-t-il avec une certaine amertume. Tu en as mis du temps. Toute ma vie a défilé devant mes yeux. Mais il n'en est pas pour autant préparé à rencontrer cette messagère du destin, qui le découvre assis dans un fauteuil dans une posture étrange, les yeux rivés sur son livre.

« Monsieur Sapiro ? » La serveuse fait une autre tentative. Sa question renforce encore la décision qu'il a prise : À partir de cet instant, je me transforme définitivement en Monsieur Sapiro, déclare-t-il solennellement pour lui-même, coupant le ruban coloré qui le sépare de sa nouvelle vie.

« Monsieur Sapiro ? » demande-t-elle une troisième fois, comme pour s'assurer que l'infime mouvement de la tête qu'elle a perçu n'est pas dû au hasard mais correspond bien à un signe d'assentiment.

Sa prise de décision refuse de se traduire concrètement, il ne parvient ni à ouvrir la bouche ni à actionner ses cordes vocales pour formuler une réponse : « Oui, je suis Monsieur Sapiro. De quoi s'agit-il ? » Sa langue, cette créature souple, musculeuse, rapide, séductrice et lisse, ce poisson agile doté d'une dentition aiguisée, capable de déchiqueter les adversaires plus faibles que lui et de s'élancer, à l'instar du coucou, hors de l'abri de la bouche pour se précipiter sauvagement vers d'autres nids, qui fait preuve la plupart du temps d'impulsivité, sans s'embarrasser d'un minimum de précautions, sa langue

donc, est soudain prise de terreur et reste paralysée dans sa bouche, aussi rigide qu'une vieille semelle de chaussure. Bien entendu, nous disposons d'autres moyens d'expression, non verbaux, grâce auxquels il nous est possible de communiquer avec notre prochain, ou tout du moins de lui transmettre des messages de base, lesquels, depuis le hochement de tête rapide, le regard d'approbation ou le signe d'assentiment de la main, disparaissent de son répertoire lorsqu'il est confronté à des situations de stress. Seul son cœur bat la chamade dans sa poitrine, menaçant de tirer tout le lobby de la torpeur dans laquelle il est plongé. Tous ses membres sont figés, jusqu'à ses poumons bloqués par l'émotion. Il manque de s'étouffer.

« Monsieur Sapiro ? » Un soupçon d'inquiétude transparait désormais dans la voix de la serveuse, qui s'aperçoit des efforts extraordinaires déployés par l'homme muet avachi devant elle dans son fauteuil.

« Hum... » marmonne-t-il, sans parvenir vraiment à reprendre contrôle sur son corps qui refuse de participer à la machination qu'il a échafaudée. Il bouge la tête avec difficulté mais ne lève pas encore les yeux vers la serveuse. Ils seraient les premiers à trahir ses mauvaises intentions.

« Veuillez m'excuser Monsieur... Êtes-vous Monsieur Sapiro ? »

Il hoche de nouveau la tête sans la regarder, feignant d'être absorbé par son livre.

« Un appel pour vous, Monsieur... » annonce-t-elle d'un ton formel.

D'un mouvement presque imperceptible, il se tourne vers le bas du miroir. Une paire de tennis s'y reflète. Des tennis blanches. Des chaussettes de couleur claire ornées d'une collerette de dentelle aérienne, pétales enserrant de jolies jambes. Sa cheville droite, ou plus précisément la cheville droite du reflet, se rappelle-t-il. Il ne faudrait pas qu'il commette la même erreur que Rembrandt qui dans un autoportrait s'est représenté en gaucher. La cheville gauche, donc, est ornée d'une fine chaîne dorée à laquelle sont suspendus des petits cœurs argentés. Penché en avant, il lui jette un regard en biais. Son champ de vision

ne va pas plus loin que les cuisses de la serveuse. Mais qu'est-ce que je fabrique dans ce miroir avec ces cuisses inconnues ? s'étonne-t-il.

« Monsieur... » Elle fait une nouvelle tentative polie, tout en élevant un peu la voix. « Un appel pour vous. »

Il n'ose pas se relever davantage. Si son regard rencontre le sien, elle s'apercevra de sa confusion, il pourra dire adieu à sa nouvelle identité. Sa femme a raison, il est bel et bien peureux. Son cou reste incliné dans un angle étrange, plus ou moins face au tiers inférieur du corps de la serveuse. Ses mollets fermes et bronzés sont recouverts d'un duvet doré presque invisible. Ses genoux ovales ont une couleur un peu plus foncée. Comparés à ses mollets féminins, ils sont osseux et ont quelque chose d'enfantin qui le touche. J'aime bien ses genoux, se dit-il. Je les embrasserai. Et il lui semble déjà sentir du bout de la langue la dureté fraîche de l'os sous la peau lisse et tendue qui le recouvre. Il jette encore un coup d'œil et découvre, sur l'un des genoux, une cicatrice pâle en forme d'éclair. Il se sent aussitôt envahi par un sentiment de compassion. Peut-être est-elle tombée de son premier vélo alors qu'elle commençait tout juste à apprendre à en faire ou peut-être est-elle tombée au cours d'une excursion annuelle à Nahal Amoud et a été transportée en ambulance à l'hôpital de Tsfat, où il fut lui-même soigné pendant son service militaire. Je baiserais bien la propriétaire de ces superbes genoux, se dit-il, tandis que surgit en lui cette pulsion animale dont on ne sait pas très bien quand ni pourquoi elle vient s'immiscer en lui. Je la déchirerais bien, lui bourrerais le mou, la déchiquetterais en morceaux ! Qu'est-ce que tu as à t'attarder sur les genoux ? Remonte directement à sa chatte ! Les muscles de son cou sont comme pétrifiés et sa tête refuse de bouger. Il chasse à la hâte ces pensées obscènes, irrévérencieuses, et les relègue à leur prison, tandis que par association, son attention redescend vers les genoux. De la pornographie à l'érotisme, pense-t-il, se méprisant lui-même et remarquant avec un certain étonnement l'absence de jupe, du moins sur la portion qu'il parvient à embrasser du regard (c'est-à-dire un petit peu au-dessus du genou), ce qui laisse

supposer que ses jambes se rejoignent plus haut, quelque part à l'infini. La pornographie se serait-elle faufilée par la porte de derrière ? Mais il se rassure aussitôt ; tant que le fantasme sexuel, aussi cru et pervers soit-il, reste dans les limites de l'imaginaire, il échappe aux paramètres définissant la pornographie, même selon l'acception rigoureuse de Diana Russell, qui, dans son ouvrage *Against Pornography*, la définit comme une représentation « blessante ou déshonorante du sexe ou de son dévoilement, autorisant, excusant, voire encourageant une telle présentation ». Définition qui ne saurait s'appliquer à ses pensées à lui, puisque (1) il ne les dévoile aucunement, à moins que la définition du terme dévoilement n'inclue aussi, selon cette érudite sociologue, ces films que l'on se projette à soi-même, en imagination, (2) il n'excuse bien évidemment pas ses fantasmes, et (3) même s'il les encourage parfois, le mécanisme sophistiqué dont il est doté, à l'origine du sentiment de culpabilité, se charge aussitôt de les réduire à néant. Pour plus de sûreté, il détourne les yeux du péché potentiel et laisse glisser son regard le long de la cuisse jusqu'au pied, « véritable chef-d'œuvre d'ingénierie », selon les propres termes de Leonardo, qui y dénombrerait 26 os, 114 tendons et 20 muscles recouverts de cartilage et de graisse, protégeant le fragile dispositif et amortissant les chocs dus à la marche.

Mais attention, voici que je me perds de nouveau dans les détails qui composent le tableau au risque d'en obscurcir le sens, s'avertit-il lui-même. Il lui est plus aisé de penser à 26 os minuscules, s'imbriquant les uns dans les autres tel un système complexe de leviers qui nous permettent d'élever notre corps (par exemple en se tenant sur la pointe des pieds pour embrasser notre amant ou atteindre une étagère interdite), d'amortir les chocs (dans le cas de chutes ou de sauts), de prendre rapidement de la vitesse (comme au départ d'une course), de piétiner (des raisins dans un pressoir ou des hommes en rut dans un salon de massage à Bangkok), plutôt que de songer à un petit pied érotique, dont un fétichiste adorerait sucer le gros orteil et lécher le talon, tandis qu'un masochiste prierait pour s'en faire piétiner.

Ces petits détails, qui lui trottent dans la tête comme autant de badauds devant une caméra de télévision qui filmerait quelqu'un d'autre, brouillent l'image et font obstacle entre lui et la réalité, ce qui est étrange en soi puisque la réalité est constituée de ces mêmes minuscules détails qui font d'elle ce qu'elle est. La réalité réside dans ses éléments. Sans eux, pas de réalité, l'absence de quelques-uns la modifierait également. Si la réalité et ses éléments sont identiques, pourquoi ne puis-je contempler le tableau dans sa globalité alors que j'en identifie les différents éléments, se demande-t-il avec tristesse. Comme des éclairs lointains qui luiraient à l'horizon, des fragments de pensées tourbillonnent dans son esprit, faisant apparaître encore et encore d'autres détails qui l'empêchent de les appréhender tous ensemble. Existe-t-il un lien entre une chose et sa représentation ? se demande-t-il soudain, sans savoir très bien d'où lui vient cette question.

Prends bien soin de tes petits pieds charmants, se dit-il. Le reflet de ces derniers dans le miroir trahit les premiers signes d'impatience (léger pianotement des orteils) et il recentre son attention sur leur propriétaire. Pour l'heure, ils sont encore doux et élastiques, mais le temps passe à une vitesse incroyable, le temps, dont la mission principale, outre de nous rapprocher de la mort, est d'anéantir la beauté des femmes. Rides, taches de vieillesse, ostéoporose, relâchement des tissus, peau flasque et fanée, articulations sclérosées, baisse du taux d'œstrogène, affaissement des seins, si tant est qu'il en subsiste deux, car c'est un fait avéré qu'une femme sur neuf souffre de cette maladie maligne, et plus le temps passe, plus ce chiffre effrayant va en augmentant. Et les pieds, qui sont faits pour gambader, sauter, courir, ne seront pas assez rapides pour échapper au sort réservé au corps tout entier. Ils perdront leur douceur, le talon prendra une couleur terne et malade et se recouvrira de corne, les orteils se tordront, les ongles se fendront et se décoloreront. Voilà pourquoi il te faut prendre grand soin de tes pieds (et si je pouvais voir ta poitrine dans le miroir, crois-moi, je te dirai d'en prendre également soin, car le même sort cruel l'attend, elle aussi).

Tes pieds, auxquels tu n'accordes pas la moindre pensée, en voient de toutes les couleurs. Tout au long de sa vie, un homme foule le sol plus de dix millions de fois en moyenne. Les gens comme toi, les serveurs, exigent de leurs pieds encore davantage, puisqu'ils travaillent même lorsque tu ne fais que te tenir derrière la vitrine réfrigérée des gâteaux, les yeux rivés sur le lobby, dans l'attente qu'un touriste importun te fasse signe ou qu'un appel téléphonique t'envoie à la recherche de Monsieur Sapiro, dont le double potentiel est assis à présent devant toi, tout ratatiné et comme pris d'une paralysie soudaine. Au lieu de te regarder dans les yeux, plein d'assurance, comme l'eut certainement fait Monsieur Sapiro – « C'est moi, de quoi s'agit-il ? » –, au lieu de jouer dignement le rôle qu'il s'est attribué, il ne fait que se renfermer davantage dans sa coquille de peureux, évitant de croiser ton regard, fuyant l'aventure pour se réfugier vers tes pieds et le fardeau qu'ils supportent.

Ils doivent fournir un effort conséquent pour coordonner les diverses parties qui les constituent, afin de te permettre de garder l'équilibre, et tout cela alors même que tu te tiens parfaitement immobile. Porter la main à une mèche de cheveux pour la lisser, tourner la tête pour observer une autre partie du lobby, sortir le téléphone portable de son sac pour parler à un ami, le moindre de ces gestes perturbe le fragile équilibre entre les différentes parties du pied et les contraint à s'adapter à une nouvelle répartition du poids, sans quoi ton corps s'écroulerait aussitôt. Comme nous sommes grands comparés à nos pieds, qui constituent pourtant la base de notre stabilité ! Quelle injustice de la part du Créateur, ou quel manque de sagesse de la part de l'évolution, dont l'efficacité est, de l'avis de tous, jugée miraculeuse ! Imaginez un corps en trois dimensions, dont le rapport entre la base, la taille et le volume supérieur et inférieur serait semblable au rapport entre nos pieds et le reste de notre corps. Ajoutons à cela que le centre de gravité se trouve situé relativement en hauteur, pour qui n'est pas affublé d'un énorme derrière comme la Vénus de Willendorf, auquel cas il se trouve localisé plus bas. Le tien en revanche, que je n'ai encore jamais vu et ne verrai sans doute jamais – je m'appuie simplement

sur les proportions des parties de ton corps que j'ai sous les yeux pour en déduire celles de ton derrière –, le tien donc, est petit, ce qui fait remonter encore davantage ton centre de gravité vers le haut, juste un petit peu si ta poitrine est menue, bien plus si la Nature t'a dotée d'une forte poitrine, augmentant ainsi la charge imposée à tes petits pieds charmants. Et je ne parle même pas des excursions scolaires, marches militaires, sauts à l'élastique, combats de coqs, karaté, trampoline, massages thaïlandais, sauts d'obstacles, jeux de ballons, danses folkloriques ou soirées en discothèque – toutes occasions où ton corps se tord, comme pris de folie, où le rythme effréné de la musique fait monter et descendre les danseurs, comme ces pistons qui actionnent les roues d'une voiture de course, où les pieds viennent frapper le sol et sont pressurés jusqu'à la moelle. Et toi, dont la peau des mollets, tendue comme un bas de soie de deux tailles trop petit, trahit le jeune âge, tu vas certainement en discothèque te trémousser devant des garçons transpirants, aux lèvres humides et à l'esprit mal tourné qui, tels des espions en mission, concentrent toute leur énergie pour obtenir de toi l'information suivante : comment t'attaquer en vue de te soumettre. Bien que dans le cas des boucs qui frétille en face de toi, c'est plutôt l'inverse : comment se soumettre pour réussir ensuite une percée. Et ne va pas te laisser berner par leurs sourires enjôleurs, leurs gestes attirants, leurs langues habiles et éloquentes qui ne désirent qu'une seule chose : se précipiter dans la bouche entrouverte d'admiration de la fille qui leur fait face. Une seule question occupe leur esprit : quand seras-tu enfin prête à coucher avec eux ? C'est l'unique pensée dont ils sont capables tandis qu'ils dansent sur ces rythmes abêtissants. Tels des agriculteurs consciencieux entièrement voués à leurs plantations – taillant, fertilisant, arrosant, cultivant, jusqu'à ce que leurs fruits arrivent à maturité –, ces jeunes garçons s'attèlent eux aussi avec diligence à obtenir ton consentement. Mais au contraire des amoureux de la terre, qui attendent patiemment que vienne la saison des récoltes, le type des discothèques, lui, est impatient, et cherche aussi à fertiliser les vergers des autres. Sans même

attendre la maturation. Il est prêt à croquer dans un fruit vert, et se demande s'il parviendra à t'entraîner aux toilettes dès la première danse pour te baiser entre le lavabo et la cuvette des toilettes, ou s'il lui faudra s'armer de patience jusqu'à la fin de la seconde danse pour que tu sois plus détendue. Peut-être es-tu de celles qui ne se décoincident qu'après un verre et le voilà qui court au bar t'en rapporter un, c'est un investissement. Coincée entre le volant et la boîte de vitesses qui te rentre dans le dos, ses mains brûlantes te tripoteront dans la voiture, sur le chemin du retour, ignorant tes petits rires gênés et tes murmures effrayés, pas ici, pas maintenant, je ne suis pas de celles qui couchent dès le premier soir, tu m'as arraché un bouton, tu es con ou quoi ? Tu ne sais pas à quoi sert une boutonnière ? Doucement, tu déchires mes bas, ne tire pas comme ça sur ma culotte ! Tu crois qu'on enlève une culotte comme un soutien-gorge, en la passant par-dessus la tête ? Arrête de tirer dessus ! Enlève tes mains, enlève tes mains, je te dis, je ne vais pas m'enfuir, laisse-moi faire, voilà, tu vois ? C'est si compliqué que ça ? On ne peut enlever une culotte que par les pieds (et nous y revoilà, aux pieds, ces capitaines du corps, les premiers à s'engager dans la culotte et les derniers à abandonner le navire en perdition), doucement maintenant, je ne suis pas encore tout à fait prête, comme ça, ça fait mal, doucement je te dis, tu ne comprends pas ce que je te dis ? Doucement ! Et si ça ne se fait pas dans la voiture, parce que tu n'es vraiment pas de ces filles-là, tu es une romantique et le sexe pour toi, comme pour la plupart des femmes, procède de quelque chose de plus profond, sentimental, intime, amoureux, alors ces jeunes comédiens te la joueront romantique, ils t'emmèneront au bord de la mer, vous vous assiérez sur la plage, ils te jetteront des regards de chien battu tout en contemplant les rayons d'argent de la lune sur l'eau. Ils te conteront une complainte d'amour déçu et de cœur brisé, te diront comme la nuit est belle, comme la lune est enchantresse et comme elle met en valeur ta beauté et souffleront dans un soupir : tu ne crois pas qu'elle ne brille que pour nous ce soir ? Et grâce à cette manipulation sémantique élémentaire, ce « nous » qui crée un lien entre vous, ils concluront une alliance

intime avec toi. Tu lèveras alors des yeux languissants vers le ciel, en souriant doucement, parce que tu te sentiras en sécurité et protégée, et ils porteront une main timide et hésitante à ta joue, leurs doigts glisseront comme par inadvertance sur ta nuque, la caresseront avec douceur, délicatesse, exactement comme tu aimes, là, dans le creux du cou, là, oui là. Un agréable frisson se répandra dans tout ton corps jusqu'à tes pieds. Tu fermeras les yeux en t'abandonnant. C'est cet instant qu'ils guettent, et même s'il ne dure qu'un clin d'œil, il n'aura pas échappé à leur vigilance qui enregistre le moindre mouvement. Autant que tu le saches : en baissant les paupières, tu leur offres la brèche tant attendue pour passer du sexe virtuel au sexe tout court et ils s'y engouffreront sans attendre, car elle aura disparu dès que tu auras ouvert les yeux.

Non pas que je nourrisse, moi aussi, de telles pensées. Ou tout du moins, je les ai chassées de mon esprit pour contempler tes pieds, tes Reebok aux lacets roses, taille 37. Mais je pense à d'autres choses, songe-t-il avec amertume, comme par exemple à tous ces sports dans lesquels tes pieds jouent un rôle essentiel dans la chorégraphie du mouvement. Si tu aimes le ski, je t'emmène sur-le-champ à l'aéroport, nous irons à Saint-Moritz ou toute autre station de ski de ton choix, pour glisser la journée entière, ou une partie de la journée, comme tu voudras, sur les pistes couvertes de neige étincelante, le soir nous nous allongerons paresseusement dans notre cabane chaleureuse, un feu joyeux crépite dans l'âtre, réchauffant nos membres frigorifiés (notamment le nez et les pieds), des édredons légers nous enveloppent de leur douceur et ton corps nu serré contre le mien fera fondre et mon cœur et mes doutes et je t'aimerai comme aucun homme ne t'a jamais aimée jusqu'alors et note bien que je ne parle plus de sexe, mais d'amour. D'amour et de ski. D'amour et de pieds. D'amour et de neige étincelante. D'amour et de cheminée brûlante. D'amour et d'édredon. D'amour et de doutes qui s'envolent.

« Vous avez perdu quelque chose, Monsieur ? » Son rêve éveillé éclate comme une bulle de savon. Lorsque la serveuse se penche vers lui pour l'aider,

la cicatrice en forme d'éclair se tend sur ses genoux, avant de redevenir une ligne pâle dont les bords roses se fondent dans la peau bronzée (toujours aucune trace d'une quelconque jupe) lorsqu'elle se redresse. Puisque tu me le demandes, alors oui, j'ai perdu quelque chose. J'ai perdu ma vie.

« Monsieur...

— Non, je... » croasse-t-il, la bouche sèche, sans remuer les lèvres. Sa langue repose, immobile et lourde dans sa bouche, comme une baleine échouée sur la plage. Un mouvement superflu, un mot de travers et cette nouvelle vie qu'il s'efforce d'obtenir sera anéantie.

« Je... »

À quelle distance de son reflet suis-je désormais ? Il est soudain pris du désir irrépressible de toucher du doigt le reflet de la cicatrice dans le miroir, qu'il est le seul au monde à voir à l'instant présent. Il se rappelle qu'une même distance sépare et l'objet et son reflet de la surface du miroir, si tant est que l'on soit capable de mesurer la profondeur de champ d'une surface bidimensionnelle. Dans ce cas précis, la serveuse se tient à peu de choses près à un mètre du miroir. Son reflet est donc éloigné d'elle d'environ deux mètres. Assis bien plus près du miroir, il n'a qu'à se pencher en avant pour parcourir les quelques trente centimètres qui le séparent de la surface argentée, transpercer de la main le revêtement d'argent et pénétrer dans cet autre monde, de l'autre côté du miroir. Il doit parcourir un mètre pour parvenir au genou argenté. Le voilà qui tend déjà un doigt hésitant, désignant la direction que sa main toute entière est sur le point de prendre.

Mais bien entendu il sait que le mouvement absurde de sa main se heurtera à la froide surface de verre. Il est bien plus simple de toucher le véritable genou. Sa main ouverte, prête à se mettre en chemin, se referme en un poing sceptique.

« Monsieur... » dit la serveuse sur un ton inquiet. Peut-être a-t-elle aperçu son poing fermé. Il lui est déjà arrivé de se méprendre sur l'intention d'un

client qui lui faisait signe comme pour demander l'addition, alors qu'il était pris d'un accès d'épilepsie.

Il ferme les yeux et inspire de l'air à pleins poumons pour éviter de s'évanouir par manque d'oxygène. Pourquoi me suis-je fourré dans ce pétrin...? Je suis incapable de sortir un mot sous ma nouvelle identité. Et il songe déjà à la possibilité de replonger dans l'ennui bien connu de son ancienne vie.

Elle baisse un peu la tête vers le miroir, cherchant des yeux l'endroit où s'est fixé son regard à lui et ce faisant, elle réduit la distance qui les sépare l'un de l'autre. « Un appel pour vous, Monsieur », répète-t-elle de nouveau sur un ton formel.

Son odeur, ou plus précisément le parfum léger de la crème hydratante qui chatouille ses narines, lui rappelle un autre matin, une autre femme... Un hôtel. Une chambre d'hôtel. Ou peut-être n'était-ce pas un hôtel. Peut-être que le fait de se trouver en ce moment dans un hôtel induit ce souvenir. Daniel Schechter écrit que les souvenirs sont influencés par les circonstances extérieures qui les font naître en premier lieu, les altérant bien souvent. Pas un hôtel donc. Il ne tombera pas dans ce piège. Il inspire une nouvelle fois cet air odorant qui le sépare de la serveuse et le brouillard qui pèse sur ses souvenirs se dissipe. Une odeur de pieds légèrement aigre se mêle au parfum de la crème hydratante. Comment pourrait-il en être autrement, penché qu'il est dans une position étrange, touchant presque du nez les tennnis de la serveuse ? Mais il lui est désormais possible de trancher avec certitude. Ce n'était pas un hôtel. Peut-être une maison. Pas en Israël. Certainement pas en Israël. Mais c'était bien la même crème hydratante. Peut-être était-ce en Italie. Ou en Grèce, en Yougoslavie, avant que la guerre civile ne la détruise ? La mémoire va lui revenir. Cette odeur si familière, et pourtant si rare, l'amènera certainement au bon endroit. Et soudain, comme si quelqu'un avait brusquement soulevé un voile, il voit avec clarté le tableau dans son entier. Elle y avait travaillé avec assiduité durant tout leur séjour. Si son mari – son juge le plus exigeant – avait

pu le voir avant sa mort, il lui aurait certainement jeté un coup d'œil critique, tout en fredonnant un *Lied* de Schubert, comme à son habitude lorsqu'il se concentrait pour rendre son cruel jugement. Ce tableau était trop direct à son goût. Trop immédiat. On ne devinait pas assez le travail de l'artiste. L'appareil photo a été inventé précisément pour éviter de tels tableaux. Puis, afin d'adoucir un peu la dureté de ses paroles, il aurait ajouté, grand prince, sur un ton qui l'aurait froissée encore davantage que sa critique, « il est si aisé de parler d'art, comme je le fais, et si difficile d'être une artiste, comme tu t'y évertues ». Et dans sa grande bonté, pour rendre hommage à son travail, il aurait jeté un second coup d'œil à cette toile, accrochée encore aujourd'hui dans leur galerie commune. Des collines bleutées tombent doucement dans la mer Adriatique, un petit village, un balcon suspendu au-dessus de la baie, des murs blancs. Une agréable brise fait bouger le store vert, laissant apercevoir un instant la baie, avant que le store ne revienne frapper légèrement contre le cadre en bois de la fenêtre. Une eau d'un turquoise profond se mêle à une eau d'une teinte plus sombre. Et toujours cette même odeur. Exactement la même. La femme est allongée sur le ventre, les jambes écartées, le visage enfoui dans l'oreiller. Il promène sa langue sur son pied, le long de son mollet, jusqu'au creux de son genou et l'intérieur de sa cuisse. Les lèvres pressées, la femme laisse échapper de petits soupirs contenus, car le malade qui dort dans la pièce voisine n'est autre que son mari qu'elle trompe, son ami à lui, dont il bafoue la confiance. À quoi ressemble-t-elle, se demande-t-il, en essayant de se représenter son visage, tandis qu'il écarte des doigts ses lèvres pubiennes pour que sa langue puisse en fouiller l'intérieur. Le goût envahit sa bouche, il a le sang en ébullition, et relève d'un coup les cuisses de la femme, qui se retrouve à quatre pattes. « Prends-moi », gémit-elle, et elle passe une main entre ses jambes, afin de saisir son membre vibrant. Elle se redresse, tend le dos et presse son derrière contre son bassin, afin qu'il puisse la pénétrer plus profondément. « C'est qu'elle remue de la queue », se dit-il en colère, avec un sentiment de haine qu'il regrette toujours après coup. Il enfonce encore davantage ses doigts dans les

rondeurs généreuses de la femme, soudant de force son corps au sien. « Tu me fais mal », murmure-t-elle. « Tu aimes qu'on te fasse mal », répond-il à voix basse, saisissant plus fermement encore sa chair tendre et battant avec violence contre ses cuisses. Les rayons de soleil font apparaître des reflets métalliques sur la chevelure noire de la femme dont la tête dodeline en rythme. « Tu me fais mal avec tes ongles », se plaint-elle de nouveau, avec davantage d'insistance. Il relâche un peu la pression, effrayé de voir des gouttes de sang se former à l'endroit où ses ongles se sont enfoncés. Il plonge un doigt en elle qu'il fait glisser le long de sa colonne vertébrale, comme s'il ouvrait une fermeture éclair depuis la nuque jusqu'à la fente sombre qui divise en deux son postérieur. Elle frissonne de plaisir, son ongle gratte légèrement la peau lisse, tandis que la fente semble sur le point de s'ouvrir pour laisser sortir une autre femme. Ou un essaim de chauves-souris effrayées.

« *El sueño de la razón produce monstruos.* » Il pense à une esquisse de Goya dans laquelle des chauves-souris s'échappent de la Raison endormie. Il avait vu ce tableau au Prado, avec sa femme, quelques jours après ce terrible avortement... Se souvient-il de ce tableau maintenant, en se remémorant cette scène ou s'en était-il souvenu alors, au moment où il la vivait ?

Dehors, le vent qui s'est levé fait battre le store avec plus de force. « Il faut que je ferme le store, ces claquements vont finir par le réveiller », dit la femme dans un gémissement. Plus tard, lorsqu'il repensera à cette scène, il sera pris de remords, mais pour l'heure, de l'entendre lui répéter de la laisser un instant ne fait qu'augmenter le rythme de ses coups. Il ne la laissera pas se lever. « Je dois descendre le store », dit-elle à nouveau, effrayée par le fracas. Elle tente de se libérer de son étreinte, mais il est possédé par le démon sauvage du désir qui s'est emparé de lui depuis qu'il a rejeté sa véritable identité pour endosser la nouvelle. « Laisse-moi me lever une minute pour descendre le store », le supplie-t-elle, sanglotant presque, mais sa faiblesse ne fait qu'attiser une cruauté enfouie au plus profond de lui dont il n'avait jamais eu conscience jusqu'alors. Les doigts écartés, il se saisit de la chevelure de la femme et referme

le poing. Agrippant violemment ses cheveux, il relève de force la tête de la femme, dont il peut désormais voir le profil. Les muscles de son cou sont tendus comme les pans d'un éventail, ses yeux sont fermés sous l'effet de la concentration, ses paupières tremblent de plaisir et de douleur, tandis qu'elle serre les mâchoires pour étouffer un cri de plaisir.

Depuis la pièce voisine, on entend une voix inquiète : « Liora », mais elle est toute entière emplie par le cri qui explose dans sa tête. « Liora », dit à nouveau la voix sur un ton désespéré : « Liora, tu es là ? »

Elle ouvre des yeux fixes, comme si elle se réveillait d'une hallucination et le regarde sans le reconnaître. D'un mouvement abrupt, elle se détache de lui, sans prêter attention à sa virilité relâchée, oisillon tombé du nid qui se réfugie dans son duvet tendre avec un pépiement étouffé. D'un geste rapide, elle le découvre, passe le drap entre ses jambes, se lève du lit, et dans un élan de pudeur, revêt son peignoir, le dos tourné. Puis elle sort de la pièce sans lui adresser un mot ni lui jeter le moindre regard. Seul son parfum subsiste. On entend leur conversation dans la pièce voisine à travers la cloison :

« Tu es réveillé ?

— Tu me croyais donc déjà endormi pour l'éternité ?

— Je déteste ton sens de l'humour.

— Je t'ai appelée trois fois. Où étais-tu ?

— Je dessinais dehors. Désolée.

— Aah... Tu dessinais.

— Il y a quelque chose ?

— Je me suis réveillé. C'est déjà quelque chose dans mon état.

— C'est pour ça que tu m'as appelée ?

— Je voulais m'assurer que je m'étais bien réveillé au bon endroit.

— Je n'aime pas ce genre d'humour, Adam.

— Ça avance, le tableau ?

— Le mien ou le sien ?

— Je n'ai aucune inquiétude au sujet du sien. Il ne s'agit que d'une copie.

— Ce n'est pas si simple.

— Il touche suffisamment d'argent, même si c'est difficile. Non, je parle de ton tableau.

— Je te le montrerai lorsque je l'aurai achevé.

— J'espère que tu n'auras pas peur de me le montrer.

— Tu sais que ton avis m'importe. Tu seras le premier à qui je le montrerai, lorsque je l'aurais terminé.

— Pourquoi, on fait déjà la queue pour le voir ?

— Je ne suis pas obligée d'écouter ce genre de discours. »

On entend un bruit de chaises, puis des pas qui se dirigent vers la porte.

« Je suis désolé, ne pars pas, s'il te plaît... Tu me connais... Tu pourrais me le montrer maintenant, même si tu y travailles encore, ajoute-t-il prudemment, je pourrais peut-être te... tu sais bien. Te donner un conseil.

— Je sens bien ce tableau cette fois. Je te le montrerai une fois terminé.

— N'oublie pas que je risque d'être terminé moi-même avant lui.

— Je déteste ce genre d'humour.

— Tu l'as déjà dit.

— Je le répéterai encore et encore jusqu'à ce que tu perdes cette habitude.

— Peut-être qu'au lieu de changer mon caractère, tu pourrais essayer de t'y faire, le peu de temps qu'il te reste à en souffrir.

— Je déteste t'entendre parler ainsi, proteste-t-elle, des larmes dans la voix.

— Ne pars pas, Liora. Je suis désolé. Je suis vraiment désolé.

— Alors arrête de dire ce genre de choses. Je déteste cela.

— Je suis vraiment désolé. Je vais faire des efforts... Tu sais... Ce n'est pas facile avec...

— Ce n'est pas grave, lui dit-elle, conciliante.

— C'est facile pour toi de dire que ce n'est pas grave, répond-il en colère, ce n'est pas toi qui vas mourir.

— Toi non plus.

— Comment pouvez-vous croire que m’entourer de cet optimisme infantile me soit d’un quelconque secours ?

— Que veux-tu que je te dise ?

— Tu pourrais dire, par exemple, que tu es heureuse de me voir encore respirer... Ou tu pourrais me dire que c’est bien que je tienne encore le coup, malgré les pronostics des médecins... »

Elle se tait.

« Je t’aime, murmure-t-elle.

— Je ne te crois pas. Je ne crois pas que quiconque puisse aimer quelqu’un dans mon état.

— Je suis incapable de continuer cette conversation...

— Ne pars pas. Je suis désolé... vraiment.

— Alors arrête avec ça.

— Je suis désolé pour tout.

— Tu veux un thé ?

— Je viens de dire que j’étais désolé pour tout, répète-t-il, irrité, comme si elle n’avait pas saisi on ne sait quelle allusion cachée.

— Tu n’as pas à être désolé tant que ça, répond-elle, avant d’ajouter, pragmatique : je vais te faire un thé. »

Pendant ce temps, de l’autre côté du mur, Miki examine la petite culotte de la femme, la porte à son nez, la hume. Aucun doute. C’est bien la même odeur. La composition chimique de la transpiration des pieds correspond aux mêmes acides gras que ceux des parties génitales. Cela expliquerait pourquoi il est érotique d’embrasser les pieds de son amante. Ce n’est pas étonnant que la serveuse l’attire tant et que son odeur ait éveillé en lui ce souvenir. D’autres, plus fins que lui, ont également expérimenté ce phénomène, à ceci près que dans leur cas, il s’agissait de pâtisseries.

« Tu veux du thé alors ? demande-t-elle à nouveau.

— De l’eau. De l’eau chaude avec beaucoup de citron. Ce goût dans la bouche m’insupporte.

— Et la piqûre, on la fait maintenant ?

— On va attendre encore un peu pour la piqûre. Elle m'étourdit plusieurs heures durant. Je veux m'asseoir un petit moment sur le balcon et profiter de la vue. Me sentir encore vivant.

— Tu es encore vivant et tu vas continuer à vivre, si tu ne fais pas de bêtises.

— Soi-disant.

— Non, pas soi-disant. C'est ce qui va se passer.

— Soi-disant.

— On ne va pas repousser davantage le moment de la piqûre, autrement les douleurs vont revenir.

— Je préfère encore avoir des douleurs plutôt que sombrer dans ce sommeil de mort. »

Dans un moment, lorsque Adam aura exposé son corps délabré et agonisant aux généreux rayons du soleil, il se joindra à lui et ils poursuivront leur partie d'échecs entamée il y a presque trois semaines de cela. Entre deux coups, ils parleront de la galerie de peinture, le bébé d'Adam, de nourriture et de cancer, de femmes, de la ligue de la NBA, de l'éternité, des mécanismes de la douleur humaine, de l'ADE, *After Death Experience*. « C'est le genre d'information utile pour quelqu'un dans mon état », déclare Adam en souriant, avant de lui lire, plein de mépris, un extrait du livre *Survival*, qu'un proche, lourdaud mais plein de bonnes intentions, lui a apporté. Seul le tableau auquel il est en train de travailler – une copie de l'œuvre disparue de Johannes Gump – reste absent de leurs discussions. Adam s'en remet entièrement au jugement de Sapiro – qui lui a été recommandé par les meilleurs experts – en particulier après que Miki, qu'Adam prend pour Sapiro, eut démontré son savoir-faire avec Modigliani. Il n'a rien à ajouter à ce qu'ils avaient évoqué lors de leurs premières rencontres, avant le voyage, une fois définis les aspects techniques du travail. Il respecte la demande de Sapiro, qui ne souhaite lui montrer le tableau qu'une fois achevé.

Leur première rencontre s'était déroulée dans la maison d'Adam et Liora, à Kfar Shmaryahu. Liora l'y avait préparé au cours de plusieurs rendez-vous dans

ce même hôtel, où il avait accepté, à la place de Sapiro, le coup de téléphone du destin. Elle l'avait averti que son mari était un homme soupçonneux et pédant et qu'il lui faudrait gagner son entière confiance. Aux craintes qu'éprouvait son mari avant de s'engager dans cette aventure criminelle s'ajoutait l'amertume due au cancer qui le rongait inexorablement. Déjà à l'époque, il ressemblait au personnage de la Mort dans les tableaux de Baldung. Il nourrissait en outre quelques soupçons quant au sauvetage miraculeux de Sapiro, seul survivant d'un crash aérien dans les marécages de Baton Rouge au cours duquel tous les autres passagers avaient trouvé la mort. Soupçons que Liora avait partagés avec lui, du moins au début. La froideur méfiante d'Adam était perceptible, même lorsqu'il montrait ses tableaux à Sapiro. Adam ne s'en remettait pas entièrement aux recherches de sa femme (lesquelles à cette époque étaient déjà de nature très intime), quand bien même Liora ne cessait d'assurer à son mari qu'il n'y avait aucun doute quant à l'identité de Sapiro.

Des œuvres d'artistes célèbres étaient accrochées aux murs. Les Israéliens étaient entre autres représentés par Zaritsky, Reuven, Shneor, Caravan, avec, à leurs côtés, quelques étrangers de grande valeur : Soutine, le bon ami de Modigliani, des dessins de Dix, un tableau de Beckmann, un tableau et deux dessins de Lucian Freud, un Hopper des débuts, quatre esquisses préparatoires de Sisley. Un mur était dédié à des impressionnistes oubliés par la postérité qu'Adam affectionnait visiblement. Le point d'orgue de leur visite les attendait dans la grande pièce de travail d'Adam, dans laquelle ils s'étaient retirés pour se mettre à leur « projet » – comme ils appelaient l'entreprise de faussaire dans laquelle ils s'étaient lancés ensemble.

Un nu représentant une femme nonchalamment étendue était accroché face à l'immense bureau. Son visage longiligne légèrement tourné de côté reposait, comme sur un coussin, sur l'un de ses bras remonté sous la nuque. Elle jetait un regard mélancolique vers Adam, qui, plein de fierté, la désigna du doigt en l'appelant, à l'intention de Sapiro, « son Modigliani » – précision superflue pour quiconque est familier du style incomparable du « peintre libertin » et de

sa célèbre série de « femmes nues allongées » –, dont certains critiques affirment qu'elle s'apparente à de la pornographie.

« Voici mon bébé », ajouta Adam, le visage rayonnant, sans qu'il fut possible de savoir s'il parlait du tableau ou de la femme qui y était représentée. Sapiro jeta un coup d'œil à la toile, comme quelqu'un qui chercherait à réprimer un sourire sceptique. Il avait déjà en tête une petite ruse, qui validerait de façon définitive sa nouvelle identité.

Adam se mit à extraire de tubes de carton des agrandissements photographiques de l'autoportrait de Johannes Gump, pris sous différents angles, ce qui ne manqua pas de surprendre Sapiro, qui était tombé sur ce tableau inquiétant il y a de cela plusieurs années, dans d'autres circonstances et dans son autre vie.

« Qu'en dites-vous ? demanda Adam, tout en étalant les reproductions sur la table, vous sentez-vous en mesure de faire ce travail ?

— Ce n'est pas une tâche facile, répondit Sapiro, en examinant un agrandissement placé au centre du bureau.

— C'est pour cette raison que nous nous sommes adressés à vous, répliqua Adam en lui jetant un regard scrutateur, nous avons cru comprendre que vous étiez le meilleur. »

La difficulté dans l'art du portrait ne tient pas à la reproduction exacte de la topographie du visage – parties proéminentes (nez, oreilles), creuses (bouche, narines), surfaces planes présentant des zones d'ombre et de lumière (front et joues) – même si leur rendu exige talent et grand savoir-faire artistique et technique. Le problème se situe à un niveau bien plus profond, expliqua Sapiro, répétant le peu de choses que Miki avait apprises au sujet des portraits et des autoportraits lorsqu'il était étudiant à Betsalel. S'il y a quelque chose qui est complexe et difficile à rendre en peinture, c'est bien l'expression du visage.

Dans son premier ouvrage sur la peinture, Alberti raconte combien il est délicat pour un portraitiste de différencier un visage souriant d'un visage en pleurs, tous deux affichant des rictus similaires. Kupfer, de son côté, ajoute

qu'il convient de distinguer les traits fixes du visage, qui témoignent du caractère et de la nature du modèle, des expressions occasionnelles fonction d'émotions passagères. Seuls les grands portraitistes parviennent à saisir, puis à reporter sur la toile, ce que les psychologues appellent « les indices minimum d'expression ».

S'il est difficile de réaliser un portrait, ce n'est rien en comparaison de la complexité de l'autoportrait. Le peintre véritable qui fait son autoportrait doit rester assis face au miroir des heures durant, ce qui n'est pas une mince affaire, même pour une femme cherchant à masquer l'apparition d'un bouton sur son front ou pour un homme s'efforçant d'extraire de sa narine un poil rebelle. Même l'être le plus narcissique devient irritable et commence à se trouver des défauts s'il reste trop longtemps à se contempler dans un miroir. Le reflet contraint son propriétaire à se concentrer sur lui-même, éveillant toutes sortes de questions, certaines assez simples (suis-je vraiment belle ? peut-être devrais-je me faire rapetisser le nez ?), d'autres plus existentielles (qui suis-je et que suis-je en train de faire face à mon reflet dans le miroir ?). Enfermé dans son cercueil transparent, le reflet parvient même à éveiller chez celui qui le regarde un sentiment de malaise, de crainte, voire de terreur.

Lorsqu'un peintre se tient devant le miroir heure après heure, jour après jour, parfois pendant plusieurs semaines et plusieurs mois, il lui arrive de se perdre dans son reflet, de se noyer dans une foule d'expressions diverses et étranges, qui lui dissimulent – même si le miroir est limpide comme du cristal – sa véritable apparence, laquelle s'efface toujours lorsqu'on la cherche dans un miroir. Car dès l'instant que vous vous regardez pour faire votre autoportrait, vous ne vous voyez plus vous-même. Vous commencez à vous observer, ce qui demande d'emblée un certain effort et annule la première impression. C'est la raison pour laquelle bon nombre d'autoportraits pèchent par un excès d'efforts, exagérant les traits en bien ou en mal, ou les surestimant.

Lorsqu'un peintre s'apprête à faire son autoportrait, il doit décider qui il est sur le point de représenter. Veut-il rendre une expression mélancolique pour montrer sa déception d'avoir été abandonné par son amante, sa tristesse existentielle, sa grandeur ou sa joie, sa sérénité ou la confusion de ses sentiments ? Que verra-t-il de tout cela, lorsqu'il sera assis face au miroir et à la toile ? Vraisemblablement très peu. Et même s'il a la chance de découvrir un jour l'expression exacte qu'il recherchait, entre le moment où il regarde dans le miroir avant de tourner la tête pour reporter sur la toile l'image qui s'est inscrite dans son souvenir et le moment où il porte à nouveau les yeux sur son reflet pour se rafraîchir la mémoire, cette expression très précise, qu'il a recherchée des semaines durant, a déjà disparu de son visage. En fin de compte, dans sa volonté d'atteindre au plus près le but qu'il s'est fixé en entreprenant cet arrogant projet, il se retrouve en train d'accomplir un travail de faussaire de haute volée. Il ne se représentera pas lui-même tel qu'il est, mais tel qu'il est censé être. Ce qui a tout de même l'avantage de ne tromper que lui-même et personne d'autre.

Se pose également un problème de perspective : où se place celui qui se représente lui-même ? Dans la plupart des tableaux de ce genre, le peintre regarde son sujet, sans que l'on puisse en déduire qu'il s'agit d'un autoportrait. Parfois, le peintre représente également ses instruments (pinceaux, palette), afin que l'on comprenne que le personnage du tableau est bien celui qui l'a réalisé.

Dans d'autres cas, il double sa présence et se représente lui-même face à son reflet dans le miroir ou face à sa toile, sur laquelle on voit son portrait plus ou moins achevé. Prenant le contre-pied de cette tradition établie, Gump se représenta lui-même trois fois dans son autoportrait. Le premier « véritable » Gump se trouve au centre du tableau et nous tourne le dos. Dans sa main droite, il tient un pinceau fin et met la dernière touche à son tableau, posé sur un chevalet, légèrement à sa droite. Face à lui sur la gauche, se trouve le miroir dans lequel il se reflète, dans un angle quelque peu étrange par rapport à sa tête, tournée vers le miroir. Mais la tension ne résulte pas de cette distorsion

optique. La question est plutôt de savoir qui a réalisé le tableau dans son entier : est-ce Gumpff lui-même qui s'est représenté de dos, en train de peindre la toile ? Dans ce cas, quelqu'un d'autre a dû se tenir derrière lui afin de l'observer en train de nous tourner le dos, pour réaliser l'autoportrait. Ou le véritable Gumpff s'est-il rajouté lui-même, de dos, après avoir achevé son autoportrait ? Cette hypothèse n'efface cependant pas l'impression de malaise que l'on éprouve à la vue du tableau.

La solution de l'énigme se trouve dans un document dont l'authenticité est sujette à débat et qui a été rédigé après le décès prématuré de Gumpff, en 1646 – l'année où il peignit cette toile, alors qu'il n'était âgé que de vingt ans. Le document mentionne vaguement un jeu d'optique complexe auquel Gumpff aurait eu recours, afin de se voir lui-même de dos, alors qu'il était en train de se représenter de face. Le document évoque encore une autre toile, sur laquelle on peut voir Gumpff de dos, alors qu'il est justement en train de peindre le tableau qui nous occupe. Ce second tableau, disparu, soulève toujours la même question : si Gumpff est représenté de dos en train de peindre une toile qui le montre en train de réaliser son autoportrait, qui se tient derrière cet autre Gumpff ? Le document suggère que le second tableau, bien plus complexe que le premier, comporte des indices permettant de conclure à un jeu d'optique, grâce auquel le peintre aurait eu la possibilité de se voir à la fois de face et de dos.

Et c'est ce tableau disparu – pour lequel un homme aux penchants criminels, qu'il vaut mieux ne pas compter au nombre de ses ennemis, a déjà trouvé des acquéreurs prêts à payer une somme astronomique – que Miki doit copier, en se faisant passer pour Sapiro le faussaire. Nulle trace de l'œuvre originale, si tant est qu'elle eût jamais existé. Même le parchemin en lambeaux qu'Adam avait extrait de son enveloppe avec d'excessives précautions n'était apparemment pas un original, mais une copie réalisée une dizaine d'années plus tard. L'original, si tant est qu'il eût jamais existé, avait disparu sans laisser de traces.

Copier un tableau vieux de plusieurs siècles s'accompagne de divers problèmes techniques. Mais si l'on y ajoute la difficulté d'inventer un nouveau tableau et la nécessité de trouver une astuce optique adaptée au niveau de connaissance d'un jeune homme du XVII^e siècle, on se trouve face à une tâche quasi insurmontable.

« Pas vraiment une situation agréable », conclut Miki, un peu effrayé, tout en gardant à l'esprit qu'il se doit d'agir comme le véritable Sapiro et faire preuve d'assurance. Au moment décisif, son identité usurpée l'aiderait à surmonter les problèmes liés à la copie d'un tableau. Il suit des yeux les gestes d'Adam, qui repousse les documents sur le bord de la table et les déroule un à un, avant de les enrouler à nouveau sur eux-mêmes pour les ranger. Sans lever les yeux, Adam lui demande soudain :

« À quoi reconnaissez-vous une copie parfaite ? »

Sapiro contemple de nouveau le nu mélancolique de Modigliani et réfléchit quelques instants à cette question fatale, qui touche à deux savoir-faire qu'il est censé avoir assimilés : copier un tableau et endosser l'identité de Sapiro le faussaire.

« Vous n'avez pas de réponse claire à cette question ? » le presse Adam, tandis que Sapiro se creuse la tête pour avancer un argument aussi convaincant que possible. Il finit par déclarer que si la copie est véritablement parfaite, il est impossible de deviner qu'il s'agit d'une copie.

« Impossible ? insiste Adam. Même pour le peintre dont l'œuvre a été copiée ?

— Peut-être le peintre le devinera-t-il. Aussi est-il plus sage d'attendre qu'il soit mort avant de révéler la copie. Vous savez, les musées les plus célèbres regorgent d'œuvres de faussaires comme Eric Hebborn, Giovanni Bastianini et..., il s'interrompt un instant, moi-même bien entendu.

— Comment reconnaître une copie dans ce cas-là ?

— On peut commettre une erreur à chaque étape : le choix des matériaux, du motif, le style personnel trop marqué du faussaire, l'utilisation erronée de

l'iconologie... par exemple, si vous regardez ici..., dit-il en désignant une reproduction du tableau de Gump, on reconnaît, en bas à droite, malgré l'obscurité, la tête d'un chien qui lève les yeux vers son maître et de l'autre côté, un chat. Ils n'ont pas été intégrés par hasard au tableau. Ils ont une signification iconologique. Selon Cesare Ripa, ils symbolisent l'antagonisme. Gump connaissait l'ouvrage de Ripa, *Iconologia*. Si on veut copier l'un de ses tableaux ou ajouter une toile à son œuvre, on peut y intégrer des éléments de Ripa. Mais si vous intégrez des motifs qui n'apparaissent dans l'histoire de l'art que trente ans après sa mort, vous éveillerez les soupçons du plus novice des experts... »

Adam contemple le tableau et découvre avec surprise les animaux qu'il n'avait jamais vus jusqu'alors. Il avait beau être amateur d'art, il était clair qu'il n'entendait rien aux copies. Il ne savait même pas regarder correctement un tableau, ce qui faciliterait certainement la tâche de Sapiro.

« Tout cela est bien beau, déclare Adam, en détachant son regard du chat quasi invisible, mais comment reconnaître une copie réalisée de main de maître ?

— Je vais vous révéler un petit truc, lui répond Sapiro, mais avant cela, je voudrais vous poser une question un peu personnelle... prenez-la comme une allégorie.

— Je vous écoute », dit Adam, en jetant un œil à sa montre en homme pressé.

Miki commence à se sentir à l'aise dans la peau de Sapiro. Il a adopté son accent, son style, son langage corporel. Son arrogance aussi. Et maintenant, ce petit piège qu'il s'apprête à tendre à cet homme érudit, prétentieux, parvenu, si sûr de lui et qui couche avec une femme de vingt ans sa cadette. Au moins vingt ans. N'avait-il pas accepté la conversation téléphonique à l'hôtel uniquement pour la femme d'Adam, prenant le risque d'abandonner sa vie confortable et sécurisante pour se perdre à ce jeu dangereux ?

« Alors ? le presse Adam, impatient.

— Vous vivez avec une femme que vous aimez depuis des années..., se lance Sapiro, et vous avez un fils qui est toute votre fierté... » Il remarque qu'Adam prête attention à ces mots, peut-être même a-t-il pâli. Que cache-t-il ? se demande Sapiro, tout en poursuivant lentement afin de découvrir la brèche dans le mur que cet homme soupçonneux a érigé tout autour de lui. « Il s'agit naturellement d'une simple hypothèse...

— Naturellement, grommelle Adam.

— Supposons maintenant..., continue Sapiro en feignant de réfléchir tout en parlant, alors qu'il avait élaboré la chute banale dès le début, pour les besoins de...

— Quel rapport avec les faux ? l'interrompt Adam, presque avec colère.

— Vous allez tout de suite comprendre », le rassure Sapiro, en réprimant le sourire satisfait de celui qui détient une information qui échappe à son interlocuteur. À quoi s'ajoute, dans son cas, la satisfaction de voir qu'il joue son rôle à la perfection. Sous sa véritable identité, il se serait probablement laissé intimider par la colère d'Adam à son égard et se serait résolu au silence. « Où en étais-je...? demande-t-il, candide.

— À "supposons maintenant".

— Ah oui, supposons donc que votre femme ait eu une aventure avant sa grossesse, dont vous ignorez tout jusqu'à ce jour. Et que cet enfant, qui vous est si cher, parce que vous ne soupçonnez pas un instant qu'il puisse ne pas être cet enfant que vous adorez...

— Bref ! l'interrompt Adam. J'ai bien compris votre hypothèse, où voulez-vous en venir ?

— Cet enfant dont, permettez-moi d'insister, vous ignorez qu'il n'est pas de vous...

— Qu'est-ce que j'en ai à faire ? le coupe Adam.

— La question que je vais vous poser est purement hypothétique, ne le prenez donc pas pour vous : ne voudriez-vous pas savoir si cet enfant est de vous ou non ?

— En quoi est-ce censé m'intéresser, puisque j'en ignore tout ? rétorque Adam, en essayant de contenir son impatience. Je l'ai élevé, je l'aime, il m'aime et aucune information génétique n'y changera rien. Il est mon fils ! finit-il, visiblement irrité. Que m'importe son capital génétique, s'il est mon fils ? répète-t-il de nouveau.

— Vous ne voudriez pas savoir qui est le père biologique du garçon ?

— Non, répond Adam avec fermeté.

— Dans ce cas, inutile de poursuivre. Mon histoire n'a plus de chute », conclut Sapiro en feignant l'indifférence.

Ils restent silencieux quelques instants. Adam se remet à ordonner les papiers éparpillés sur le bureau, mais quelque chose continue visiblement à le travailler.

« Quel rapport avec les faux ? demande-t-il comme en passant, s'appliquant exagérément à lisser les clichés qui s'obstinaient à s'enrouler sur eux-mêmes encore et encore, afin de dissimuler sa curiosité.

— Cela ne vous intéressera pas, répond Sapiro sur un ton qui ne fait qu'attiser la curiosité d'Adam.

— Je voudrais pourtant bien connaître le rapport, déclare ce dernier en posant un cendrier sur l'un des documents.

— Laissez cela, s'entête Sapiro en s'approchant du bureau. Mettons-nous au travail.

— Vous ne parviendrez pas à me surprendre, pas en ce qui concerne mon fils, en tous cas..., ajoute Adam, moqueur.

— Vous avez un fils ? demande Sapiro, étonné, tout en s'asseyant.

— J'ai un fils, réplique l'autre avec insistance. D'un premier mariage. Il ne rentre pas vraiment dans votre exemple, parce que je le connais à peine. En fait, même pas du tout. Il vit avec sa mère, qui m'a trompée avec un minus, un publicitaire ou quelque chose du genre... Le divorce fut terrible et ses demandes tellement excessives que j'ai exigé une analyse génétique de l'enfant...

— Et ? demande Sapiro, avec le sentiment de marcher sur une corde raide.

— Je suis son père, répond Adam, sans qu'il soit possible de savoir si la tristesse et la déception qu'il affichait étaient dues à la séparation d'avec son fils ou au montant de la pension que son lien de sang avec l'enfant le forçait à payer.

— Ce fils est donc bien le vôtre, mais ce tableau n'est pas un Modigliani », déclare Sapiro, lâchant sa bombe avec un calme olympien qui le surprend lui-même. Il jette un œil sur la femme nue accrochée au mur, qui continue, elle aussi, à faire preuve d'une grande sérénité, comme si la conversation masculine qui se tenait dans la pièce ne la concernait pas le moins du monde.

« Vous vous moquez de moi », dit Adam, inquiet. Mais il n'a aucune envie de rire et lance un regard mauvais à Sapiro. « C'est impossible.

— C'est une copie que j'ai réalisée moi-même », répond l'autre, s'appropriant tout à la fois l'identité et le talent de Sapiro, le faussaire.

Adam se laisse lentement tomber sur une chaise et remet en place le cendrier qu'il s'appropriait à poser sur le coin d'un document qui s'enroule derechef sur lui-même. « C'est impossible, répète-t-il, en lançant un œil à son Modigliani chéri. Vous vous moquez de moi.

— Je peux vous fournir quelques preuves irréfutables, si vous insistez... » répond Sapiro, en se levant de son siège et en s'approchant du tableau, priant pour qu'un miracle le délivre de l'insolent mensonge qu'il venait d'échafauder. Adam se lève d'un bond, tout excité, l'arrête et le conduit vers un coffre à l'autre bout de la pièce. Tout en faisant le code, il lui explique avec enthousiasme : « Je possède le certificat d'authenticité de l'expert, une chronologie presque complète de toutes les versions du tableau...

— Presque complète », l'interrompt Sapiro en poussant si loin l'audace que la chute ne pourrait que signifier sa perte. Mais il est sûr de lui et de sa bonne fortune, et poursuit : « Et je dis presque complète, parce que je suis entré en scène l'année où fut achevé le tableau. » Il sourit en voyant la mine surprise d'Adam et comprend qu'il avait visé dans le mille. « C'est l'année qui vous manque dans la chronologie du tableau, n'est-ce pas ? 1916 ou quelque chose

comme cela ? » insiste-t-il, pour forcer Adam à un aveu explicite. Ce dernier hoche tristement de la tête.

« De toute façon, autant que vous le sachiez, en matière de copies, lorsque la chronologie d'un tableau est trop détaillée – ce qui est loin d'être le cas de votre Modigliani », il fait le geste de mettre le mot Modigliani entre guillemets, geste qu'il répète à chaque nouvelle évocation du tableau, qui semble s'enfoncer de plus en plus dans le mur sous le regard dévasté d'Adam, en dépit de la femme qui continue d'y afficher sa lascivité candide – « cela jette souvent un doute sur l'authenticité d'une œuvre. Et croyez-le ou non, il arrive même parfois qu'un excès d'informations jette un doute sur l'original. Plus les détails sont nombreux et plus on ouvre la porte aux erreurs, qui à leur tour engendrent d'âpres controverses. Finalement, des experts sont convoqués pour se prononcer au sujet du tableau et le brouillard, loin de se disperser, s'épaissit davantage encore, car les experts, par leur nature et selon un penchant humain avéré, sont en compétition les uns avec les autres, ce qui en général ne conduit pas à la résolution du problème pour lequel ils ont été appelés, bien au contraire, cela ne fait qu'attiser davantage encore les débats. Il en ressort des expertises érudites et documentées, censées mettre un terme aux débats, mais qui ajoutent à la confusion et multiplient les points d'interrogation, dont la grande force est d'ébranler les certitudes. Inutile de vous décrire les ravages engendrés par les doutes que l'on sèmerait, par exemple, dans le cœur d'une femme en l'amenant à soupçonner son mari d'infidélité sans qu'elle n'en ait aucune preuve, et peut-être même tout à fait injustement. Terribles ravages. Dès lors, elle interprétera et considérera chacun des gestes et des paroles de son époux à travers le prisme de ses soupçons. Tout ce que son mari fera ou dira viendra s'assembler au puzzle qu'elle compose et dans lequel, petit à petit, vient s'intégrer sa vie toute entière. Il marmonne quelque chose pendant son sommeil ? C'est qu'il rêve de l'autre femme. Il cligne des yeux pendant qu'il lui parle et détourne le regard ? Il veut lui cacher quelque chose. Il bâille et est fatigué avant l'heure, le soir ? Aucun argument logique ne tient la route (il a eu

une dure journée de travail, il souffre d'un dysfonctionnement de la glande thyroïde) comparé à ce qu'elle soupçonne, elle expliquera la fatigue de son mari par d'excessives coucherries avec sa maîtresse, le matin même. Je dirais que le soupçon qui s'appuie sur la réalité et l'interprète a plus d'efficacité que n'importe quelle théorie scientifique. Les conservateurs de musée ou les directeurs de galeries en sont également victimes lorsque l'authenticité d'un de leurs tableaux est remise en question, même en l'absence de toute preuve. Ils ne le décrocheront pas du mur tant que la supercherie n'est pas démontrée de façon absolue et qu'on peut donc encore lui accorder le bénéfice du doute. Mais ce même doute qui profite pour le moment au tableau, ronge son propriétaire, quand bien même ce dernier continuerait à défendre avec ferveur – en apparence – l'authenticité de l'œuvre. En son for intérieur, le ver de la suspicion a commencé à ronger sa conviction. Il se met à examiner la toile à la loupe et finit par trouver, ou par inventer, des indices qui justifient ses soupçons... Vous me suivez ? » dit-il en essayant d'attirer l'attention d'Adam dont le visage est tourné vers son tableau adoré. Sapiro ne poursuit qu'après avoir essuyé un regard noir de son interlocuteur : « On s'épargne toutes ces complications si au lieu d'attribuer une histoire à un tableau, on se contente de l'avoir trouvé – sur le marché aux puces, dans un vieux magasin d'antiquités, dans un grenier abandonné ou dans la maison des parents de votre amie en Italie, comme ces Vermeer que Van Meegeren y a soi-disant trouvé... Mais son cas ne peut pas servir d'exemple en l'occurrence, parce que ses copies étaient très mauvaises. Comment des directeurs de musée ont-ils pu tomber dans un tel piège ? » Il prend une grande inspiration et poursuit : « Comme tous les êtres humains, les spécialistes espèrent eux aussi un miracle. Découvrir un Rembrandt, un Vermeer ou un Dürer. Ou notre Gump. Je sais tout cela dorénavant. Depuis que j'ai travaillé à votre "Modigliani"... Quand l'avez-vous acheté ?

— Il y a vingt et un an.

— Cela correspond bien, je l'ai achevé deux années auparavant, nous l'avons mis sur le marché un an plus tard, avec tous les documents le concernant... C'était aux alentours de 1974, non ?

— Août 1974 », répond Adam dans un murmure, de plus en plus convaincu de se trouver face au faussaire qui avait peint son Modigliani.

« Vous savez... aujourd'hui je ne retrace plus l'histoire de mes tableaux, mais à l'époque, cela me procurait un vif plaisir. En particulier dans le cas de tableaux anciens, pour lesquels il faut tenir compte du contexte historique, des luttes de pouvoir entre lignées aristocratiques, des répartitions d'héritage, des conflits entre les peintres et leurs mécènes. Toute une aventure. Mais dans le cas de notre Gump, dit-il – et le voilà qui entretient déjà une relation intime avec Johannes Gump –, qui, de toute façon, n'est pas un peintre célèbre, on peut s'épargner toute cette encombrante biographie. Nous l'aurons découvert je ne sais où... Où avez-vous dit qu'il avait peint ce tableau ?

— Je ne crois pas que mon Modigliani soit un faux », déclare Adam songeur, se refusant à accepter le jugement. Le regard mélancolique de la femme étendue, et dorénavant doublement mise à nu, semble devenir encore plus triste. Mais pas autant que le regard d'Adam, qui entend à peine les paroles de Sapiro.

« J'ai payé un demi million de dollars pour ce tableau, à l'époque, murmure-t-il, abattu, s'accrochant au prix payé comme preuve d'authenticité.

— Je n'ai touché moi-même que très peu d'argent, lui répond Sapiro en souriant, en guise de consolation. La chaîne des intermédiaires est infinie, vous le savez bien. Les marchands s'enrichissent et les artistes meurent de faim... »

Adam se lève pour s'approcher du tableau et se penche sur la signature apposée solennellement au bas de la toile. Accroché à ce fétu de paille salvateur, il jette un regard menaçant à Sapiro :

« Je ne vous crois pas.

— Lorsque vous savez copier une composition, les jeux de lumière et d'ombre, un trait de pinceau, le geste et l'énergie d'un peintre, copier une

signature est un jeu d'enfant... Mais en quoi cela vous importe-t-il ? Nous sommes les seuls à être au courant. Aux yeux de tous les experts, de tous vos amis suffisants et pour le reste du monde, ce tableau est un Modigliani... Je ne comprends pas. On ne vous avait pas prévenu que j'avais également copié des Modigliani ?

— Je ne vous crois pas, répond Adam, désespéré, je peux vous montrer les papiers.

— Épargnez-moi cela. Ce sont des faux, je les ai réalisés moi-même.

— Vous avez une idée du montant de la prime d'assurance que j'ai versée ?

— Preuve que les assureurs eux-mêmes étaient persuadés de l'authenticité du tableau... Qu'est-ce qui vous gêne, Adam ? Ce tableau paraît être un Modigliani, vous l'aimez comme un Modigliani, vous l'avez payé le prix d'un Modigliani, vous l'avez assuré comme un Modigliani, c'est donc un Modigliani. Pensez donc à l'exemple de votre fils.

— Arrêtez avec cette histoire.

— Nous venons d'apprendre la première règle du faussaire, l'interrompt Sapiro, il faut se méfier d'un tableau à l'histoire trop parfaite. À l'instar du proverbe qui affirme que "le diable est dans les détails", je dirais que dès lors que l'on se trouve confronté à une exagération, on est toujours en présence d'un mensonge. La vérité se passe d'alibi... » finit-il, savourant le flot de ses paroles et observant l'effet produit sur Adam. Quel dommage que ce dernier ne lui ait prêté l'oreille qu'à moitié et qu'une partie de son discours lui ait échappé. Son dernier trait d'esprit n'était pas mal du tout. « La vérité se passe d'alibi. » Comme c'est vrai, et pas uniquement en matière de peinture, pense-t-il avec tristesse. « Voulez-vous connaître les autres règles ? » Adam se contente de le fixer des yeux sans rien dire et il se hâte de poursuivre, presque avec allégresse : « Règle numéro deux : une copie doit paraître plus vivante qu'une œuvre authentique, plus attirante également, dégager davantage d'énergie, en bref paraître plus originale que l'original. Règle numéro trois : l'œuvre ne doit sembler authentique qu'en apparence, la plupart des expertises scientifiques

menant quoi qu'il en soit à des conclusions divergentes, qui mettent en doute l'authenticité du tableau. Prenez par exemple le violent débat actuel autour de l'authenticité de la "carte du Vinland"... »

Adam le regarde d'un air surpris et Sapiro s'empresse de lui fournir une explication : « Il s'agit de ce parchemin, brusquement apparu en 1965, et qui contenait une carte prouvant que les Vikings auraient découvert le continent américain avant Colomb. Non qu'il s'agisse là d'une information capitale pour qui que ce soit, mais Jacqueline Olin, chercheuse à l'institut Smithsonian, a découvert grâce à des examens au carbone que la carte en question était authentique. Katherine Brown, du University College de Londres, arrive, elle, à la conclusion inverse, en se fondant sur d'autres analyses chimiques... » Il s'interrompt un instant pour reprendre sa respiration et avaler une gorgée d'eau. « La règle numéro quatre, poursuit-il, est la suivante : si un nombre suffisamment important de copies circulent sur le marché, il y a une grande chance pour que les faussaires se mettent à copier la copie, réduisant ainsi les risques que cette dernière soit découverte. Il est donc préférable de mettre en circulation à la fois la copie et les copies de cette dernière, afin d'altérer le jugement des experts, qui déclareront la copie authentique en comparaison de ses propres copies.

— Je ne vous crois pas, répète Adam en murmurant, comme si l'ensemble de son vocabulaire s'était soudain réduit à ces quelques mots.

— Si l'on rassemblait tous les Modigliani du monde, ceux qui sont conservés dans d'obscurs musées isolés ou dans des collections privées, vous verriez que même le Louvre ne dispose pas d'assez d'espace pour les exposer tous, déclare Sapiro pour remonter le moral de son interlocuteur.

— Cela ne me console pas.

— Je peux vous faire un autre Modigliani, si vous le souhaitez, qui aura l'air tout aussi authentique et qui vous coûtera dix fois moins que ce que vous avez payé pour celui-ci. Ou un Renoir. J'ai vu que vous aviez un faible pour les Impressionnistes, vous n'avez pas de Renoir... Je peux vous en faire un très

rapidement... La rapidité d'exécution est déterminante dans la réalisation d'un faux. Le rythme de travail. La plupart du temps, les faussaires travaillent plus lentement que le peintre original, s'efforçant à la précision, et perdant par là même le mouvement et le rythme. Ah, le rythme... celui qui sait observer correctement un tableau décèlera immédiatement une perturbation dans le rythme. »

Tout en l'écoutant parler, Adam fixait Sapiro d'un œil noir, presque meurtrier. Comme un homme trompé regarderait un ami qui a engrossé sa femme, juste avant de les tuer tous deux, se dit Sapiro avec effroi, en se demandant si le crédit reçu jusque-là de Kairos venait de s'achever à l'instant et s'il était désormais temps de rendre des comptes. Il jugea préférable de se taire.

« Vous avez copié mon Modigliani ? » siffle Adam, attisant les craintes de Sapiro. Aucune des deux réponses qu'il pouvait lui apporter – « Oui, je l'ai copié » ou « Non, je ne l'ai pas copié, je me suis moqué de vous » – ne paraissaient appropriées à cette délicate situation. Il préféra garder le silence et s'en remettre au proverbe qui dit qu'un bon faussaire ne doit jamais laisser son propre style influencer sur le tableau qu'il est en train de copier. Le véritable Sapiro, tel qu'il l'imaginait, ne se serait pas laissé impressionner et aurait fourni une réponse à même de dissiper les nuages sombres qui obscurcissaient le regard d'Adam.

Il eut un haussement d'épaules involontaire. Un faussaire expérimenté se serait aussitôt rendu compte de la contradiction entre ce geste et le personnage qu'il avait campé jusqu'à présent, mais Adam, lui, ne s'était apparemment aperçu de rien. Il se leva, et le dos tourné à Sapiro, lui intima, sur son ton impérieux habituel : « Cette information ne sortira pas de cette pièce. Même après que je me serai débarrassé de ce foutu Modigliani. » Et il se leva à la hâte, le visage sombre, laissant Sapiro tout à sa victoire.

Et c'est ainsi qu'en attribuant un défaut impardonnable à un authentique Modigliani, censé être copié par ses soins, Sapiro avait gagné la confiance d'Adam, victoire conséquente pour tout faussaire et d'autant plus pour un

homme qui se trouve au début de sa carrière. Mais la véritable épreuve, la réalisation d'un tableau censé être postérieur à l'étrange autoportrait de Gumpp, restait encore à venir. S'il manquait à la tâche, les véritables soucis commenceraient. Le pot aux roses serait découvert, les hommes de la Mafia, impliquée dans la commande du faux, exigeraient le remboursement de la juteuse avance dont il aurait déjà dépensé une partie, Adam lui réclamerait l'argent qu'il aurait perdu du fait de la vente hâtive de son Modigliani et Liora, pour laquelle il s'était lancé dans toute cette aventure envoûtante, resterait de glace devant son désir brûlant. Il se trouvait dans une situation encore plus complexe que ce qu'il avait prévu. Le grand Sapiro lui-même ne serait pas de taille à l'affronter.

Ce n'est qu'une fois Adam parti que Sapiro s'autorisa à laisser libre cours à son angoisse, cherchant des yeux quelque chose pour éponger les gouttes de sueur qui perlaient à son front.

Lobby. Intérieur. Jour.

« Vous voulez une serviette ? » demande la serveuse. Il ne quitte pas des yeux la main qui s'approche de lui comme une créature indépendante, saisit la serviette pour s'en éponger le front, en évitant à tout prix de croiser le regard de la jeune femme.

« Un verre d'eau peut-être...? » Malgré la raideur de son cou, il parvient tant bien que mal à hocher la tête. La serveuse s'éloigne, ce qui lui permet d'évaluer la profondeur du piège dans lequel il vient de tomber. Mais qu'est-ce que c'est que ce bazar ! se reproche-t-il à lui-même. Je suis incapable de diriger ma propre vie, comment prétendre mener celle d'un autre, de surcroît, un faussaire de renommée internationale, de mèche avec des criminels qui revendent ses toiles ? Comment se sortir de cette mauvaise passe ? La serveuse, qui lui prodigue tant d'attention, qui vient de tendre une serviette à Monsieur Sapiro et se propose de lui apporter un verre d'eau, s'inquiète de l'interlocuteur qui patiente au téléphone. En bref, voilà déjà quelqu'un qui est convaincu de se trouver face au véritable Monsieur Sapiro et qui espère – en dépit de toute sa mauvaise volonté manifeste –, que ce dernier finira bien par soulever son gros derrière du fauteuil club auquel son angoisse le maintient rivé comme un condamné à la chaise électrique, et répondra à ce fichu appel qui encombre la ligne de l'hôtel depuis bien trop longtemps. Plus il tarde, plus un autre danger menace de s'ajouter à tous les autres : que le véritable Monsieur Sapiro déboule dans le lobby. Développement très peu souhaitable. Dans le meilleur des cas, toutes les personnes concernées se retrouveraient dans une situation très embarrassante et dans le pire des cas... Mieux vaut ne pas y penser. D'un autre

côté, pour être tout à fait honnête, sa tactique d'évitement présente un avantage certain : ceux qui cherchent à le joindre au téléphone finiront bien, tôt ou tard, par être à bout de patience, même s'ils sont prêts à quelques concessions envers le grand Sapiro en personne. Ils raccrocheront, le libérant ainsi de toute obligation à prendre cet appel et il n'aura plus qu'à s'éclipser de ce dangereux lobby pour regagner enfin le rivage rassurant et ennuyeux de son ancienne vie.

« Monsieur... »

De peur de rencontrer le regard de la serveuse, il contemple sa main qui lui tend un verre d'eau. Pour la première fois depuis le début de leur relation, il voit la partie médiane de son corps, des cuisses jusqu'aux clavicules qui délimitent la partie supérieure de son champ de vision. Son torse, donc, se dit-il en résumé, si l'on omet la partie inférieure de son corps avec laquelle il a déjà fait connaissance. Je suis passé des pieds au torse. Un sacré bout de chemin, se félicite-t-il avec ironie. Il s'avère alors que la main bienveillante qui lui a tendu une serviette avant de lui proposer un verre d'eau n'est pas envoyée par la Providence. Elle ne flotte pas, détachée, en l'air, mais est bel et bien reliée à une épaule, le long de laquelle on peut s'élancer, comme lors des épreuves olympiques de saut à ski, jusqu'à ce que le terrain s'infléchisse et que l'on poursuive en pente douce vers le mamelon, d'où l'on s'envole vers le ciel.

On s'aperçoit au premier coup d'œil qu'elle n'a pas besoin de l'un de ces soutiens-gorge push-up que son agence de publicité a mis sur le marché avec une campagne promotionnelle légèrement coquine, non plus que d'aucun des autres attirails inventés au cours des sept cents dernières années durant lesquelles les dessous féminins passèrent du corset, en vogue au XVI^e siècle, au Phelps Jacob – inventé en 1914 par une jeune New-Yorkaise, en guise de protestation contre le corset et qui, avec l'aide de sa femme de chambre française, comprima ses seins dans deux mouchoirs de soie, noués dans le dos par un ruban de tissu rose –, jusqu'au Wonderbra, devenu dans les agences publicitaires le symbole par excellence de l'introduction sur le marché d'un

produit passablement superflu (comme la plupart des produits). Les seins de la serveuse flottent librement et en toute légèreté, leurs deux bouts rosés pointent à travers le tissu blanc de son chemisier comme deux sous-marins traçant un sillon à la surface transparente de l'océan qui se referme aussitôt.

Il approche le verre d'eau de ses lèvres desséchées et prend une gorgée prudente, humidifiant tout d'abord sa langue, qui, telle le Léviathan, agonise dans sa bouche aride et manifeste quelques premiers signes de vie au contact du liquide. Sa gorge est tellement sèche que l'eau refuse d'y glisser et coule dans la trachée. Il s'étouffe, ce qui provoque une réaction en chaîne : quinte de toux, rejet du liquide vers l'extérieur – le corps entier secoué, il arrose tout autour de lui – et tremblement incontrôlé de la main, laquelle, tout au bout de la chaîne, laisse échapper le verre d'eau. Une petite flaque s'est formée entre lui et la serveuse, dans laquelle flottent des débris de verre, minuscules gondoles translucides.

« Je suis désolé... » s'excuse-t-il d'une voix enrouée, tout en esquissant le geste de se pencher pour ramasser les morceaux. Plus rapide que lui, la serveuse s'accroupit et commence à rassembler promptement les débris, tout en épongeant l'eau à l'aide d'un chiffon qu'elle a sorti de son tablier. Il essaie de se contrôler et de détourner le regard de la fente sombre qui disparaît dans son décolleté, mais il ne peut s'empêcher d'espérer que la rapidité de ses gestes fera s'écarter le tissu lâche, permettant à la lumière d'éclairer l'obscurité qui règne entre ses deux seins. Si seulement elle se penchait vers les débris les plus éloignés, pense-t-il. Ses mains essuient le plancher en mouvements circulaires de plus en plus amples. Si tu te décalais un peu vers la droite et que tu t'accroupissais davantage, j'aurais une vue complète. Les mouvements de ses bras font bouger son dos, son corps chaud s'agite sous le tissu léger. Un essaim de papillons prend son envol d'un battement d'ailes. La terre tremble, des collines se déplacent, leurs sommets se balancent et s'entrechoquent comme les cloches d'une église. Ding dong, ding dong, le battant à l'intérieur de la cloche résonne avec allégresse, appelant à la sainte union. Dévoré d'envie, il pétrit des

yeux la jeune chair, en arrache des morceaux palpitants. Le flot de ses cheveux se libère soudain de l'attache qui les retenait et tombe en cascade sur sa nuque, se scinde en deux, dévoilant la peau juvénile qui recouvre le doux arrondi de ses cervicales. Si seulement il pouvait approcher ses lèvres de sa première lombaire et faire courir sa langue sur la peau ambrée et veloutée qui recouvre les vallées et les pics de sa colonne vertébrale, jusqu'au creux qui se cache à la naissance de la nuque. Respirer le parfum de sa jeunesse, exactement à l'endroit où sa chevelure se divise en deux. Là où selon la tradition juive débute la résurrection des morts.

« Vos cheveux... » murmure-t-il en s'excusant encore, tandis que, sans lever les yeux, elle lui répond d'un ton apaisant que ce n'est rien. Tout va bien. Elle va ramasser les morceaux et lui apporter un autre verre d'eau. Comme elle est aimable, songe-t-il, comme elle est adorable et sexy. Qu'est-ce que j'ai à courir après un trésor lointain, alors qu'il s'en trouve un si près, juste sous mon nez, le genou fléchi.

« Croyez-vous en la vie après la mort ? » lui avait demandé Adam, peu de temps après leur rencontre. La voix de Fischer-Dieskau, interprétant *le Roi des aulnes* de Schubert, l'un des compositeurs préférés d'Adam, emplissait la pièce. Sapiro avança sa tour de deux cases et répondit qu'il croyait à peine à la vie avant la mort.

« Pas mal », répondit Adam en souriant, avant d'ajouter, après une courte réflexion : « Vous ne savez vraiment pas vivre, vous ne faites rien de votre vie, à part travailler.

— Je mets votre reine en échec », répliqua Sapiro (et je baise ta femme quand tu dors dans la pièce d'à côté, ajouta-t-il pour lui-même). Adam examina la mauvaise passe dans laquelle il se retrouvait et déclara : « J'ai l'impression de jouer ma dernière partie. »

Depuis, ils plaisantaient au sujet de sa sombre prophétie et poursuivaient la partie avec lenteur, se mettant mutuellement en garde contre d'éventuelles

erreurs. Au bout de trois semaines, leurs pertes s'élevaient à deux reines, un fou noir, un cavalier blanc et deux pions chacun. Sapiro cherchait à gagner du temps. Excepté quelques malheureux croquis préparatoires, il n'avait pas avancé le tableau de Gump et n'avait pas non plus décidé comment il se mettrait à l'œuvre.

« Si nous continuons à jouer ainsi, je vivrai éternellement », lança Adam avec une gaieté feinte. Sapiro rétorqua qu'il était inutile de gaspiller toute l'éternité à jouer aux échecs. « C'est vrai, répondit Adam, redevenu sérieux, la question est de savoir ce qui peut bien valoir la peine que l'on perde du temps ?

— Je ne sais pas, vous avez une idée ? lui demanda Sapiro.

— Les choses vraiment intéressantes... ou émouvantes, répondit Adam, perdant un instant son arrogance cynique et jetant un regard triste vers la baie.

— Émouvantes comme quoi ? insista Sapiro.

Et tous deux se plongèrent dans leurs pensées, cherchant une réponse adéquate.

— Vous connaissez certainement Murillo, demanda Adam, rompant le premier leur réflexion silencieuse.

— Je le connais, certes, mais je ne l'apprécie pas outre mesure.

— L'avez-vous copié ?

— N'importe quel peintre débutant peut le copier, rétorqua Sapiro, avec tout le mépris qui sied à un faussaire de son rang.

— Bartolomé Esteban Murillo », poursuivit Adam, énonçant le nom complet du peintre en fanfaronnant avec son accent espagnol. « Je ne suis pas d'accord avec vous. Il faut tenir compte de son époque. » Il s'interrompit, se souvenant brusquement de quelque chose. « Après ma rencontre avec Liora, qui est également une histoire en soi... Je vous ai déjà raconté comment je l'avais rencontrée ?

— Non.

— Cela n'a pas d'importance, cela n'a rien à voir avec Murillo, ou peut-être juste un peu, car si je ne l'avais pas rencontrée elle, je ne le connaîtrais pas lui

non plus, mais en l'occurrence, cela n'est pas important... » Il se laissa cependant aller au souvenir. « Liora était étudiante à Betsalel. Je m'étais rendu par hasard à l'une de ces soirées, vous voyez certainement de quoi je veux parler... Ce genre d'endroit, à leur âge... La sensualité, la liberté... Jérusalem connaissait un hiver rigoureux... Le vent faisait tomber en biais une pluie mêlée de neige. Lorsque je quittai la soirée, à moitié ivre, ma voiture refusa de démarrer. Liora sortait justement de la soirée, elle aussi, et me proposa de me ramener, ce qui nous conduisit directement à son lit... Elle était magnifique à l'époque.

— C'est encore le cas aujourd'hui.

— Oui, oui... C'est vrai, dit-il, avec réticence. Où en étais-je avant cette digression ?

— À Murillo, lui rappela Sapiro.

— Ah oui, Murillo, mais de quoi parlions-nous exactement ? »

Sapiro haussa les épaules, tandis qu'Adam tentait de rassembler ses pensées, en prenant une grande inspiration, comme pour retrouver le fil de son récit. Cet homme mnémonique, noyé dans ses propres souvenirs et ceux des autres, n'avait apparemment pas encore trouvé le moyen de se repérer dans le labyrinthe de son passé. Comment ajuste-t-on des jumelles qui ne sont pas dirigées vers l'avant, vers la vie, mais vers l'arrière, vers le temps passé, ce fossoyeur assidu qui s'efforce d'enfouir tous les événements qui s'agissent dans les tombes de l'oubli et les ensevelit, encore vivants, sous des couches et des couches de sable ? Comment déterre-t-on du cimetière de notre passé cet événement particulier que nous souhaitons retrouver, comment savoir que nous souhaitons nous souvenir justement de celui-là avant de nous en être effectivement souvenu ?

Si l'on vous demandait ce que vous faisiez mardi dernier il y a un an, il est probable que même s'il vous était arrivé quelque chose de bien, vous ne vous en souviendriez plus. D'après Tulving, quatre étapes sont nécessaires pour qu'une chose reste ancrée dans notre mémoire et que nous nous en rappelions

au moment adéquat : (1) une impression frappante imprime le souvenir sous forme d'engramme, (2) l'engramme est codé, (3) un stimulus vient décoder l'engramme, qui enfin, (4) laisse apparaître le souvenir. Aucune de ces phases ne dépend de notre volonté ou de notre intention. Que se passe-t-il si le stimulus ne se produit pas ? Jusqu'à quand le malheureux souvenir se promènera-t-il dans le cimetière de l'oubli, attendant un signe qui lui donnera vie ? Et tant que le souvenir mort est profondément enterré, peut-on affirmer qu'il fait partie intégrante de notre être ? Si oui, dans quelle mesure ? À l'image de ce sein que l'on a ôté et jeté aux déchets médicaux, et qui continue – ou pas – à faire partie du corps de la femme à qui on l'a enlevé. Y a-t-il un instant où le sein ou son souvenir, ou même tout autre souvenir, s'efface entièrement ? Si le bon signal se produit, pourra-t-on retrouver le souvenir là où nous l'avions conservé avant qu'il ne disparaisse ?

La recherche médicale pour le traitement de la douleur a élaboré une méthode – la tomographie par émission de positrons – capable de mettre en évidence les régions du cerveau responsables de la douleur ou de la sensation de douleur, grâce à l'injection d'oxygène radioactif dans le corps. Existe-t-il une substance qui permette de déterminer les régions du cerveau où sont stockés les souvenirs ? Et pour en revenir à ces stimuli auxquels les experts attribuent une si grande importance dans le processus du souvenir, comment nous souvenons-nous d'eux en premier lieu ? Schechter affirme que la connaissance que nous avons de nous-mêmes dépend des éléments de notre passé dont nous nous souvenons. Mais puisque notre faculté de nous souvenir de notre passé dépend de qui nous sommes, nous nous retrouvons confrontés à de nouvelles spirales d'oubli.

Il essaie de suivre un processus de mémorisation. Lorsque par exemple je tenais le livre de Gardner face au miroir et avant que je ne décide d'accepter l'appel téléphonique destiné à un autre, le reflet des lettres inversées m'avait évoqué l'image terrifiante d'une épave. J'avais pensé au tableau de Géricault

qui représente les rescapés désespérés du bateau *La Méduse*, s'agrippant, à bout de forces, aux planches d'un radeau en décomposition.

Et pourtant, ce sont justement les détails qui ne sont pas représentés sur ce tableau qui sont les plus étranges, détails de grande importance pour l'homme qui lui fait face dans le miroir et qui tente de se souvenir de quelque chose. Géricault n'a pas représenté la maigreur des rescapés, leur peau brûlée par un soleil impitoyable, les officiers tirant sur les matelots afin de s'assurer une place au centre du radeau, car les vagues qui lèchent le bord du radeau menacent de les emporter. Nulle trace des cadavres en décomposition, dévorés par les survivants.

Ce tableau était inspiré d'un événement réel, une sombre histoire de trahison et d'un capitaine arrogant, incapable et irresponsable, qui avait laissé son bateau s'échouer en plein jour et par mer calme sur un banc de sable pourtant indiqué sur les cartes. Bien souvent, nous menons, nous aussi, notre vie jusqu'au naufrage, en dépit de conditions favorables. Sans drame, ni guerre, ni maladie mortelle, par un temps tout à fait propice et par grande visibilité, nous nous levons un matin et considérons cette femme qui dort encore à nos côtés, ces enfants qui nous sont soudain étrangers, ce travail qui nous attend, cette nouvelle voiture que nous venons d'acquérir, ce quatrième chien que nous élevons, cette belle voisine sur le balcon d'en face, qui ne nous appartiendra jamais, notre reflet fané dans le miroir, et nous comprenons que notre vie est un naufrage. La mer était calme et la visibilité bonne et pourtant, nous avons heurté l'écueil contre lequel le premier conseiller conjugal venu met en garde ses clients.

La trahison du capitaine envers son équipage et ses passagers dissimule la trahison de Géricault qui abandonna son amante enceinte, lorsque le mari et la famille de cette dernière découvrirent leur romance. Elle fut exilée à l'étranger, l'enfant confié à l'adoption et le peintre terrorisé ne leva pas le petit doigt pour leur venir en aide. La famille étouffa l'affaire, qui ne fut découverte qu'une centaine d'années plus tard. C'est ainsi que des dizaines de milliers, peut-être

même des centaines de milliers de personnes contemplèrent ce tableau sans pouvoir faire le lien entre la trahison du capitaine et celle du peintre, ni se faire une idée sur le rapport entre la vie personnelle du peintre, le choix de son sujet et la manière de le représenter.

Voici donc l'histoire qui se cache derrière ce tableau. Mais que s'est-il passé auparavant ? Ceux qui contemplent le tableau songent-ils à une trahison ? Probablement pas, s'ils ignorent l'événement historique sur lequel le peintre s'est fondé, ce qui est en général le cas du visiteur moyen qui marche d'un pas traînant et le regard vague le long des couloirs de musée, suivant les balises colorées qui lui indiquent son chemin à l'intérieur de ce labyrinthe infini. Il a soif, il est fatigué, il en a assez de la guide qui l'assomme avec ses descriptions ennuyeuses, il a envie de faire pipi, où sont les foutues toilettes dans cet endroit immense ?!

Nul indice qui suggère une trahison dans le tableau. À quoi pense-t-on devant une œuvre aussi monumentale, lui avait demandé sa femme, tandis qu'ils se tenaient devant le Géricault. Tout d'abord, qu'il est immense (491 x 716 cm). C'est peut-être le plus grand dans la salle (il jette un regard hésitant sur les tableaux alentour pour comparer). Le Géricault est très long et très haut. Comment réalise-t-on un tableau de cette taille ? Comment parvient-on à respecter les proportions entre les différentes parties, quand l'œil du peintre, au moment où il travaille à un détail particulier, ne considère guère plus que 400 centimètres carrés, alors que la surface du tableau en représente 351 556 ! Comment le transporte-t-on ? Comment le fait-on entrer dans un salon ? Comment pourrais-je accrocher un tel tableau dans la galerie de mes rêves ? J'ai pourtant toujours voulu être peintre, et non un amateur d'art qui collectionne les œuvres des autres ! Avons-nous bien fait de choisir l'itinéraire vert ? L'itinéraire rose n'aurait-il pas été plus intéressant, pour qui ne souhaite voir que l'essentiel ? Où se trouve la Mona Lisa ? Et les toilettes ? Combien de temps vais-je pouvoir encore tenir ?

Lorsqu'il vit *le Radeau de la Méduse* pour la première fois avec sa femme, l'idée de trahison ne lui traversa même pas l'esprit. Ils venaient tout juste de se rencontrer. Il n'y avait pas encore eu de tromperies. La trahison est-elle en germe dans toute relation ? Et si oui, se concrétise-t-elle forcément ? Ce genre de questions ne le préoccupait guère à l'époque. Ils s'aimaient ou croyaient s'aimer, ce qui revient presque, voire tout à fait, au même. Et tout ce temps – depuis le moment où il avait visité le Louvre avec Liat, passionné par ses explications érudites et fascinantes, jusqu'à l'instant où il s'était installé dans le lobby de l'hôtel, face au décolleté de la serveuse agenouillée à ses pieds pour essuyer les traces de son accès de panique, en se souvenant d'Adam et en tentant de se rappeler une histoire en rapport avec leur conversation, et sa mémoire défaillante qui se jouait de sa perception temporelle –, tout ce temps était à l'époque encore à venir, un avenir dont on ne pouvait rien savoir, et qui s'était transformé en un passé si complexe à appréhender.

« Nous avons visité les musées d'Europe... » La voix d'Adam lui parvint soudain, lointaine, étouffant les pensées qui lui étaient venues à l'esprit tandis qu'ils gardaient le silence, « les grands musées, vous savez, le Prado, le Louvre, l'Ermitage – il y a un moment où l'on n'en peut plus. Ces allées de tableaux accrochés les uns à côté des autres, les labyrinthes de couloirs. Cette profusion vous accable... Moi en tous cas... Tout commence à se ressembler. Et pourtant, je suis un grand amateur d'art, comme vous le savez. Lors de ce périple culturel, nous nous rendîmes également à Munich, c'est là que je tombai sur Murillo et ses toiles consacrées aux enfants des quartiers pauvres de Madrid. Après tout ce que nous venions de voir, ces tableaux représentaient un changement rafraîchissant. Des petits galopins, comme nous l'étions nous-mêmes. Avec une expression candide et espiègle. Liora était justement... » Il s'interrompit et se contraignit à changer de sujet : « Vous connaissez ces tableaux ?

— Comme celui de la gare centrale, *Enfant pleurant* ?

— Non. Il faut remettre le sujet et sa représentation dans le contexte de l'époque. Aujourd'hui n'importe quel graphiste débutant s'y connaît davantage en perspective, lumière et couleur que les grands maîtres de la Renaissance. Murillo peignit ces enfants à une époque où tous les autres représentaient des scènes religieuses ou inspirées par la mythologie grecque. Les peintres de la gare centrale n'existaient pas encore. Ni même la gare centrale. » Il s'interrompit un instant. « Je crois que c'est Wölfflin qui a déclaré que tout n'est pas possible en tout temps. » Adam lui jeta un regard comme pour chercher son assentiment.

« Comme vous le savez, mon domaine n'est pas l'histoire de l'art, mais l'art lui-même. Je ne suis pas certain qu'il existe un lien entre les deux.

— La copie de l'art, lui lança Adam, ne pouvant contenir cette pique.

— Copier un tableau, lorsqu'on le fait dans les règles, relève du domaine de l'art. Je ne voudrais pas vous rappeler le Modigliani et votre tristesse à ne pas distinguer l'original de la copie... »

Adam décida d'ignorer cette dernière remarque et poursuivit son récit. « Tandis que nous contemplions ces toiles, Liora éclata soudain en sanglots... Vous avez des enfants ?

— Non, mentit Sapiro.

— Nous venions juste de perdre un enfant. Presque au terme de la grossesse... La trente-troisième semaine. Cela ne vous dit certainement rien... » Il se tut un instant. « C'était sa seconde fausse couche... Vous n'avez aucune idée de mon soulagement à l'idée que cette grossesse n'aille pas à son terme... » Il s'interrompit de nouveau, comme pour reprendre sa respiration et poursuivit aussitôt, presque sur un ton d'excuse : « Ce cancer me rend un peu sentimental... Je crois qu'elle ne m'a jamais pardonné... d'un autre côté, ajouta-t-il avec un sourire forcé, si j'avais eu des enfants... (il a tendance à oublier cet enfant qu'il a abandonné après son divorce), quitter la vie m'aurait certainement été plus pénible encore. »

Les dernières notes de l'*Ave Maria* de Schubert interprété par Jessye Norman retentirent dans la pièce. Quelques secondes s'écoulèrent avant le début du

morceau suivant. Adam se mit à fredonner la mélodie en même temps que la cantatrice qui chantait en allemand. Il se tut et se tourna de nouveau vers Sapiro : « Vous connaissez ? »

Sapiro prêta l'oreille aux sonorités vaguement menaçantes. Non, il ne connaissait pas.

« *Still ist die Nacht, es ruhen die Gassen / In diesem Hause wohnte mein Schatz.* » Adam récita les paroles. « Vous parlez allemand ? »

— Je me débrouille... On dirait du Heine.

— C'est du Heine, confirma Adam. Quelle sérénité se dégage de ce chant ! » Il s'abandonna encore quelques instants à la musique avant de poursuivre, enchanté et perdu dans ses pensées : « Ce qui est beau dans ce *Lied* c'est que Schubert a choisi d'en composer l'ouverture sur le même mode que sa symphonie inachevée. En si mineur. Un mode qui apporte à celui qui l'écoute la sérénité de l'homme qui a accepté l'idée de sa mort prochaine. » Il lève les yeux vers Sapiro, un sourire ironique aux lèvres. « C'est l'interprétation de Schubert, pas la mienne. Et ce *Lied* est effectivement l'un des derniers qu'il ait composé. Il est mort peu de temps après.

— De quel *Lied* s'agit-il ?

— *Der Doppelgänger*. Vous connaissez ? »

Sapiro hocha la tête en signe de dénégation.

« Un homme comme vous, qui exerce le métier qui est le vôtre, se devrait de connaître le sens de ce mot », répondit Adam, sans dissimuler la satisfaction que lui procure son avantage. « *Doppelgänger* signifie “double” et fait référence à la croyance que chaque être possède un double, un fantôme, qui serait sa copie conforme. Goethe et Hoffmann se sont beaucoup intéressés à la chose. Il peut s'agir d'un reflet ou d'une ombre ou encore d'un fantôme qui vous ressemble en tous points et qui mène une vie parallèle. » Adam scruta du regard un Sapiro tendu, avant de poursuivre : « Il arrive parfois que la frontière entre les deux soit floue et dans ce cas... eh bien... c'est vraiment mauvais signe. On ne sait pas très bien quelles sont les conséquences d'une rencontre

entre le double et son sujet, pour l'homme, en tous cas, cela signifie la plupart du temps que l'heure de sa mort a sonné... »

Ils écoutèrent tous deux le *Lied* avec une certaine tension. Sapiro se demandait avec inquiétude si Adam avait découvert sa véritable identité et se jouait de lui. Plus encore, peut-être même savait-il à son sujet quelque chose dont il ignorait tout.

« Schubert lui-même menait une double vie, poursuivit Adam, d'un côté – je ne sais pas à quel point la biographie de Schubert vous est familière – c'était un homme timide, introverti, extrêmement discipliné dans son travail, pas spécialement érudit, mais très fin. D'un autre côté, lui ou son double menait à Vienne une vie d'hédoniste dissolue. Il faisait partie d'un cercle d'amis qui ne reculaient devant aucune perversion sexuelle. Tous les membres de ce cercle finirent par mourir de maladie vénérienne. Schubert lui-même, déchiré entre ses deux vies, mourut de la syphilis... Mais sachez que nous avons peut-être profité de sa maladie. Il écrivit ce *Lied* à la mémoire de ses camarades. S'il ne l'avait pas lui-même contractée, il ne l'aurait probablement jamais composé. C'est toute la différence entre un artiste et les gens normaux que nous sommes », dit-il, se dépêchant de mettre Sapiro dans le même sac, afin que ce dernier n'aille pas croire qu'il appartienne à une catégorie privilégiée. « Les gens normaux comme nous, qui n'ont pas le talent de créer de telles œuvres ne peuvent s'élever, même en imagination, au-dessus du marécage puant dans lequel nous pataugeons. Même nos fantasmes se nourrissent de la fange qu'est notre vie. »

Ces derniers mots éveillèrent un certain malaise chez Sapiro. Se pouvait-il qu'ils lui soient adressés ?

« Écoutez comme c'est beau... » déclara Adam, en continuant sa démonstration, « pouvez-vous imaginer que ce chant ait pu être écrit par un homme d'une perversité absolue, enfoncé jusqu'au cou dans des affaires de sexe ? Écoutez... On croirait qu'une main divine a composé cette musique. C'est véritablement une musique transcendante. Être enfoncé profondément

dans la fange et avoir le bras suffisamment long pour toucher les étoiles, au contraire de nous, qui troquons une réalité honnie contre des fantasmes qui ne font que la refléter, à quelques détails près... *Du Doppelgänger, Du bleicher Geselle...* » murmura-t-il, récitant les derniers vers du *Lied*. Lorsque les dernières notes de musique se furent tues, il dit comme pour lui-même : « Les hommes mènent une double vie, mais il suffit d'une seule mort pour anéantir d'un coup leurs deux vies. »

Adam était tellement plongé dans ses pensées qu'il ne remarqua pas l'agitation dans laquelle ses paroles avaient plongé Sapiro. Les médicaments qu'Adam prenait le rendaient confus, ses paupières lourdes se fermaient et des larmes s'échappaient de ses yeux. Sapiro fut parcouru de frissons à cette vue. Et pas uniquement parce qu'il est difficile de voir pleurer un vieillard, lequel de surcroît regarde déjà la mort en face. Il avait soudain le sentiment que cet homme, son double personnel, lui renvoyait sa propre image dans quelques années. Ce futur, vers lequel il s'était élancé avec enthousiasme il y a quelques semaines seulement, lui paraissait soudain sombre et menaçant.

Si Adam n'était pas son double, comment pouvait-il connaître cette phrase qu'il avait prononcée juste avant de sombrer dans le sommeil, se demanda Sapiro. C'était la même phrase, au mot près, que Liat avait prononcée il y a des années à Londres, alors qu'ils visitaient la National Gallery, pour reproduire avec ferveur un Seurat sur leurs blocs de croquis : cinq personnages pâles et un chien brun roux sont étendus, dans différentes positions, sur la rive gauche de la Seine. Deux autres personnages se tiennent dans l'eau, tandis qu'au loin, on aperçoit un homme dans un canot et trois autres personnages dans une barque (un homme coiffé d'un haut de forme et une femme avec une ombrelle sont assis dans la barque, dirigée par le troisième personnage, debout). À l'arrière-plan, on aperçoit un pont qui enjambe le fleuve et derrière, les usines de Clichy, dont les cheminées crachent une fumée claire. La pointe de l'île de la Grande Jatte, qui devint le sujet d'un autre tableau célèbre de Seurat, fait face aux baigneurs. Certains pensent que les deux tableaux forment un ensemble et

qu'il convient de les exposer conjointement. Même sujet, même lieu (les deux rives de la Seine dans le même quartier), même style (pointillisme), taille presque identique (207,6 x 308 centimètres et 300 x 200 centimètres), même année (tous deux sont datés de 1884). Mais les deux tableaux jumeaux furent séparés. *Les Baigneurs* est exposé à Londres, tandis qu'on peut admirer son jumeau de l'autre côté de l'Atlantique, à Chicago. En général, on associe des baigneurs sur une plage aux vacances, à un brouhaha agréable, à une certaine joie de vivre insouciant. Mais le tableau de Seurat dégage une impression de distance, de solitude et d'anonymat. Tous les personnages sont représentés de dos ou de profil. Tous sont plongés dans leurs pensées. Ils n'ont aucun contact les uns avec les autres, affectif ou visuel. Aucun d'eux n'a de caractéristique physique marquée, sans expression ni biographie, ils sont enveloppés dans un halo de lumière transparente. Il s'agit en réalité d'un tableau qui dépeint la lumière. Et la solitude. La lumière qui envahit certaines parties du tableau, en particulier le centre, dégage une brillance qui provoque le vertige ou un sentiment de nausée chez le spectateur, une sourde angoisse que même les bleus et les verts ne parviennent pas à dissiper.

« Qui sont ces gens sans visage et néanmoins représentés avec tant de précision et de minutie ? Quel lien ont-ils avec nous ? Qu'as-tu ressenti devant ce tableau ? » Sa femme l'avait assommé de questions, après qu'ils eurent quitté le musée. Elle avait un sourire éclatant et ses yeux brillaient de curiosité et oui, ses deux adorables seins étaient encore à leur place, le droit à droite et le gauche à gauche, même dans l'obscurité la plus complète, ses doigts tâtonnants, ses lèvres et sa langue aveugles savaient trouver leur chemin jusqu'à eux. Il les connaissait en tant que paire, comme Hänsel et Gretel, Tristan et Iseult, Roméo et Juliette. Coupez-en un et tout perd son sens. Elle l'avait embrassé sur les rives de la Tamise ou sur un pont. Ding dong, la cloche de Big Ben sonnait une nouvelle heure. Midi. Ils étaient entrés dans le musée à l'ouverture, il en était certain. Un vent froid avait ramené ses longs cheveux sur son visage.

« C'est difficile de savoir à quoi je pensais, avait-il répondu. Je ne peux pas regarder un tableau tout en me demandant en même temps à quoi je pense lorsque je le regarde. Il faut une tierce personne pour cela.

— C'est un sophisme », avait-elle rétorqué.

C'était justement l'heure de la relève de la garde à Buckingham Palace. Ils s'étaient embrassés ostensiblement devant les soldats en uniforme rouge (elle avait fourré sa langue dans son oreille et il lui avait pétri les seins à travers son pull), examinant le degré de contrôle de soi de la sentinelle qui se trouvait devant eux. Elle avait ensuite déroulé le poster de Seurat acheté au musée et avait demandé au soldat si le tableau lui plaisait. L'homme n'avait rien répondu et elle avait alors désigné le halo lumineux entourant les personnages. « Il y a un lien entre la lumière et la solitude », avait-elle expliqué au soldat dans un anglais parfait. « La lumière éloigne les gens les uns des autres. L'obscurité les rapproche », avait-elle ajouté dans un murmure en lui décochant un clin d'œil. « Elle les pousse les uns vers les autres. » Et écartant les bras, elle s'était approchée de lui comme pour l'étreindre. Le soldat avait cligné des yeux, ils l'avaient applaudi et s'étaient embrassés, ivres de leur victoire, comme s'ils étaient parvenus à soumettre ce fer de lance de l'empire britannique. Ensuite, ils étaient allés manger un plat aigre-doux dans un restaurant chinois. Elle avait ôté le gant de sa main gauche et lui le gant de sa main droite et ils avaient marché ainsi, main dans la main, tandis que la neige commençait à tomber. Il voyait ces images avec une grande clarté. Londres, la Tamise, les premiers flocons de neige emportés par le vent, la sentinelle mal à l'aise, leurs doigts entremêlés, le parfum de ses cheveux, leurs épais pulls multicolores, les écharpes criardes aux couleurs du Manchester United enroulées à leur cou qui s'agitaient joyeusement dans la tempête naissante, sa respiration qui manquait de geler au contact de l'air glacial, leurs bonnets de laine achetés à Liverpool, avec des pompons qui rebondissaient au sommet de leurs crânes. Liat et lui, de dos, s'éloignant du pont pour disparaître à un coin de rue. Une parfaite scène d'amour. Comment cette scène s'était-elle imprimée dans son souvenir de

façon si réaliste ? Je n'ai pas vu cette scène puisque j'en faisais partie, se dit-il avec étonnement. Sur le chemin du restaurant, ils étaient heureux comme seuls les amoureux peuvent l'être, insouciants, se promenant dans les rues de Londres enneigées, juste avant le changement politique de 1977 en Israël. Elle lui avait déclaré que tous les événements de l'histoire humaine n'avaient eu d'autre but que de permettre leur rencontre.

« Tous sans exception ? avait-il demandé, avec un scepticisme amusé.

— Tous sans exception.

— Y compris la sortie d'Égypte ?

— Y compris la sortie d'Égypte, avait-elle répondu le plus sérieusement du monde.

— L'expulsion d'Espagne ?

— Oui, également.

— La Révolution française ?

— Je ne plaisante pas. Je pense ce que je dis, l'avait-elle réprimandé, toute sérieuse.

— Que veux-tu dire exactement ? avait-il demandé avec une certaine angoisse, sentant déjà le nœud coulant de l'Histoire lui enserrer le cou.

— Que tout ce qui se produit aujourd'hui résulte de tout ce qui s'est produit par le passé. Tous les événements sont irrémédiablement liés. Notre rencontre, elle aussi, était inévitable.

— Le hasard n'existe donc pas ?

— Non, avait-elle affirmé de façon catégorique.

— Et qu'en est-il de la liberté ? Du libre arbitre ?

— J'espère que ton libre arbitre ne relève pas du hasard. Quel sens pourrait bien revêtir un choix qui serait guidé par le hasard ? »

Il s'était arrêté en plein passage piéton et l'avait attirée à lui. Les voitures klaxonnaient, tandis qu'il pressait sa bouche contre la sienne, l'étouffant presque avec un long baiser, jusqu'à ce qu'un policier charmant vienne leur demander de poursuivre leurs affaires intimes dans un endroit plus discret

qu'un passage piéton de Charing Cross Road. Le souffle court, ils avaient regagné le trottoir.

« J'ai choisi de m'arrêter ici, sur ce passage piéton et de t'embrasser. Cette décision n'a rien à voir avec la sortie d'Égypte ou la Révolution française. Elle est née ici, lui avait-il dit en désignant sa poitrine, dans mon cœur, selon ma libre volonté. »

Quatre ou cinq ans de vie commune avaient suffi pour intervertir les rôles. Il s'était découvert une tendance à croire au caractère irrémédiable des événements, tandis qu'elle commençait à parler de choix et de responsabilité. En particulier lorsqu'il s'agissait de leur mariage malheureux qu'elle voulait sauver à tout prix, sans négliger aucun effort ni minimiser la nécessité pour chacun d'assumer ses responsabilités dans leur relation. « Nous nous sommes choisis, commençait-elle avec flamme, personne ne nous y a obligés. Nous ne sommes pas des cobayes. Nous sommes tenus par notre choix. »

Qui a choisi de vivre avec toi ? se demandait-il avec colère. Nous nous sommes rencontrés à une soirée où nous nous étions tous deux rendus par hasard. Je m'en souviens parfaitement, parce qu'il fut un temps où nous considérions ce hasard comme un signe du destin. Et si nous étions tous les deux libres – et ivres – au cours de cette soirée à laquelle nous n'étions pas censés nous rendre, c'est encore une fois le hasard. Hasard encore que nous ayons décidé de partir en même temps, chacun de son côté. Par hasard, il pleuvait et par hasard tu avais une voiture, la mienne était au garage. Et c'est vraiment par hasard que le taxi que j'avais commandé n'est pas arrivé et que tu m'as proposé de me ramener. Tu l'as toi-même admis, quelques jours plus tard, alors que tous les autres nous considéraient déjà comme un couple et que nous nous prenions pour les êtres les plus chanceux du monde. Et moi qui désespérais de voir le taxi arriver, c'est volontairement que j'acceptais ta proposition, car cette nuit-là, par hasard ou non, une tempête d'une rare violence faisait rage (vingt-trois millimètres de pluie étaient tombés en l'espace de dix heures), les routes furent changées en fleuves, des lacs se formèrent en

contrebas des routes. Nous abandonnâmes la Volvo de ton père, qui refusait de redémarrer, avant que les eaux ne s'engouffrent dans l'habitacle. Ta maison était la plus proche, nous pataugeâmes donc jusqu'à chez toi, nous aspergeant l'un l'autre avec espièglerie et nous pénétrâmes dans ton entrée venteuse, trempés des pieds à la tête et un peu perdus. Nous avions froid dans nos vêtements mouillés, tu allumas donc le radiateur et nous nous sommes assis juste devant, en claquant des dents. Au bout de quelques minutes, j'ai déclaré que nos vêtements mettraient plusieurs heures à sécher ainsi. Tu as acquiescé et proposé que nous les enlevions pour les faire sécher. C'est ce que nous avons fait.

Mon manteau – ton pull.

Ma chemise – ton chemisier.

Mon pantalon – ta jupe.

Mon maillot – ton hésitation.

Mes chaussettes – tes bas.

Mon slip – ton soutien-gorge.

Tu vas t'enrhumer avec cette culotte mouillée.

Nous avons ôté nos chaussures et les avons posées juste devant le radiateur. Une basket, une botte, une basket, une botte. Lorsque tu t'es penchée au-dessus du radiateur allumé, tes seins se sont embrasés à la lueur rouge de ce dernier, m'évoquant un double coucher de soleil. L'expression « entre chien et loup » m'a traversé l'esprit et j'ai souri. Tu m'as demandé en souriant à ton tour ce qui me faisait sourire. Rien, ai-je répondu, gêné.

Tu n'as pas froid avec ta culotte mouillée ? Après tu m'as sucé et j'ai joui dans ta bouche et tu as fini par enlever ta culotte pour la faire sécher et je t'ai baisée dans les trois positions principales. Toi dessus et moi dessous. Toi allongée et moi dessus. Toi à quatre pattes et moi par derrière. Nous avons soupiré tous deux. Toi beaucoup et moi un peu. J'ai eu du plaisir et tu m'as dit que toi aussi. Tu as posé ta tête sur ma poitrine et tu t'es endormie en un clin d'œil. Tes cheveux chatouillaient mon menton, m'empêchant de m'endormir,

mais je n'ai pas bougé et me suis endormi bien après toi. Je me suis toujours endormi après toi, même après que tu eus cessé de poser ta tête sur ma poitrine. Parce que je suis moins bon que toi. Plus pervers. Je le reconnais.

Le matin, à mon réveil, tu m'as apporté le café au lit, un verre de jus d'orange frais, un petit pain et un œuf à la coque. Nous avons à nouveau fait l'amour et tu as répété à plusieurs reprises à quel point il était agréable de rester dans son « dodo douillet » lorsqu'il fait froid et pluvieux dehors. J'ai acquiescé et t'ai même pardonné cette expression qui, aujourd'hui, dans ta bouche, ferait monter en moi une bouffée de haine. À l'époque, je te trouvais adorable. C'est pourtant une expression idiote que les gens de plus de quarante ans ne devraient plus employer. En particulier les femmes. Si chez les jeunes filles à la chair élastique et à la peau tendue, elle passe encore pour un doux babillage d'enfant, elle tord la bouche des femmes de quarante ans de manière pitoyable. La première syllabe « dou » peut encore passer. La lèvre supérieure se recourbe un peu, la lèvre inférieure se creuse et la bouche paraît former une cerise. La seconde en revanche s'empresse d'effacer cette première impression. Les lèvres sont retroussées en arrière dans une expression crétine qui fait remonter les pommettes et se plisser les yeux. Tout un réseau de rides se forme sur le visage, faisant bouffer les poches sous les yeux. Dodo douillet. C'est fou l'effet du temps sur une expression.

À l'époque, nous étions persuadés de vivre quelque chose d'infiniment romantique, d'être unis par un lien que les limites du langage, l'air du temps et notre culture nous poussaient à appeler amour. À partir de là, la vie suivit son cours, comme mue d'elle-même et poussée par des événements extérieurs, fruits du hasard. Le décès de ton père, malade, le suicide de ta mère. Nous nous sentions tous deux seuls. Tu avais ton appartement, j'habitais en location, la Volvo trempée de ton père dut être conduite au garage, ma Fiat en ressortit. J'étais étudiant et j'avais besoin d'argent. Tu travaillais au musée et tu avais la possibilité de m'aider. Je te trouvais très belle (tes seins, ah, tes seins). Tu me trouvais attirant. J'aimais parler. Tu savais écouter. Nous étions destinés à nous

rencontrer, nous étions faits l'un pour l'autre, de quoi parles-tu lorsque tu me bassines avec le libre arbitre ? Montre-moi donc, sur tout le chemin parcouru ensemble, qui nous mène droit vers un but inexorable et inconnu en direction duquel nous nous traînons sans envie depuis des années, un seul moment où j'aurais pu exercer mon libre arbitre. Un carrefour où j'aurais pu prendre un autre tournant. Je reconnais qu'on peut raconter toute l'histoire de notre rencontre d'une autre façon. On peut modifier le ton, les accents et le style de ce compte-rendu si prosaïque. On pourrait remplacer le mot « baiser », vulgaire, par d'autres plus délicats qui confèreraient une certaine douceur à notre intense activité sexuelle, la nuit de notre rencontre. On pourrait aussi omettre de mentionner la fellation, qui vient altérer le caractère romantique de notre rencontre, pour évoquer, au contraire, ces choses que j'ai préféré ne pas mentionner : le poème que j'avais écrit sur le carreau de la fenêtre, recouverte de la vapeur qui s'échappait de nos bouches, tandis que nous regardions la pluie tomber au-dehors, enveloppés dans une même couverture, sereins et ivres de bonheur, écoutant le clapotis de l'eau dans la gouttière. J'avais sorti une main de la tente qui enveloppait nos corps nus et enlacés, pour écrire sur la vitre – Liat tu es à moi, tu es mienne Liat, doucement lentement tu es mienne, Liat. Tu t'étais levée toutes les deux minutes pour aller souffler sur la vitre, t'efforçant de prêter vie à mon poème éphémère. (La vitre, bien entendu, subsiste toujours. Le poème, lui, s'est évaporé, tandis qu'épuisés de nous être tant aimés, nous avons sombré dans le doux sommeil des amoureux.) Bien sûr, il y eut un temps où nous avons raconté toute cette histoire différemment. D'autres que nous la racontèrent encore autrement. À chaque fois, nous ajoutions un détail pour en enlever un autre. Parfois, le souvenir nous induisait en erreur, d'autres fois c'est nous qui le trahissions, en fonction des circonstances.

Quoi qu'il en soit, le choix n'a pas sa place dans notre histoire, pourquoi donc vouloir sans cesse l'analyser ? Qu'y a-t-il donc à tant analyser ? Deux personnes qui se retrouvent ensemble, sans avoir la force de se séparer.

Pourquoi doit-on sans cesse chercher un sens à leur relation ? Vivre avec Liat revient à analyser en permanence la vie avec elle. Toutes ces analyses, ces thérapies communes et ces discussions sans fin, censées éclairer notre relation et lui donner un contenu ont fini par devenir notre relation elle-même. Il n'a tout simplement plus la force de l'écouter.

Seurat était un homme triste et renfermé sur lui-même, lui avait-elle raconté après lui avoir appris à se servir de baguettes dans le restaurant chinois, qui avait continué à dîner avec sa mère, même à l'âge adulte. Sa famille croyait qu'il menait une existence respectable, mais lorsqu'il tomba malade et fut sur le point de mourir, on découvrit qu'il menait une double vie. Il surprit tout le monde en se présentant à la maison de sa mère, accompagné de Madeleine, sa maîtresse, et de leur petit garçon dont il avait caché l'existence jusqu'alors. Peu de temps après sa mort, son fils mourut de la même maladie que son père. « De quelle maladie s'agissait-il ? » lui avait-il demandé. Les maladies provoquaient toujours chez lui curiosité et crainte, mais elle ignora sa question. Elle parlait et il l'écoutait, attentif, amoureux. À cette époque, il l'aurait écoutée avec la même attention, eut-elle dit des bêtises. Peut-être l'avait-il aimée malgré tout. En tous cas, son amour pour elle avait disparu bien avant son opération. Qu'on ne vienne pas l'accuser d'avoir cessé de l'aimer, juste parce qu'on lui avait enlevé un sein. Ce serait faux. C'était arrivé bien avant. Difficile de dire quand exactement. En tous cas longtemps avant la mammographie, avant qu'ils ne découvrent par hasard la boule dans son sein, l'une des dernières fois qu'ils avaient fait l'amour, alors qu'elle ne l'intéressait plus vraiment et qu'il arrivait à peine à bander, mais que la nature de leur relation – le mariage – exigeait que l'on en passe par ce rituel de temps à autre.

Elle avait achevé son discours sur Seurat avec les mêmes termes qu'Adam avait employés pour clore sa discussion sur Schubert. Ses mots étaient restés gravés dans son esprit : « L'homme mène une existence double, mais il suffit d'une seule mort pour anéantir d'un coup ses deux vies. »

Hôtel. Intérieur. Jour.

« Monsieur Sapiro ? »

Il commençait déjà à s'habituer à ce nom. En particulier lorsque la serveuse le prononçait de sa douce voix. Il lui semblait presque familier.

« Je vous ai apporté un autre verre d'eau, Monsieur...

— Merci », articula-t-il avec difficulté, mais de manière audible. Sans râle, ni bégaiement. Je commence à me ressaisir, pensa-t-il, en prenant le second verre d'eau. « J'espère que je ne le casserai pas celui-là... » murmura-t-il. Voyant qu'il était à même de prononcer une phrase entière sans s'étouffer à chaque syllabe, il reprit confiance.

« Si vous le cassez de nouveau, je vous en apporterai un autre... Je suis encore de service pour quelques heures et nous avons assez de verres à l'hôtel. »

Sans même lever les yeux vers elle, il savait qu'elle était en train de sourire. « Croyez-vous que la durée de votre service sera suffisante pour que nous les cassions tous ? » demanda-t-il, tissant un lien entre eux. Toi et moi, c'est-à-dire nous deux, sommes de connivence pour casser tous les verres. Nous partageons déjà un petit secret, tous les deux. Nous nous envoyons des clins d'œil polissons. Une complicité limitée certes, mais vous n'imaginez pas quelles relations peuvent naître sur un tel terreau.

« Tout dépend de notre rapidité », répondit-elle, en pouffant de rire, poursuivant la plaisanterie tout en continuant à se pencher vers lui pour sa plus grande joie.

La voilà qui souriait. Elle était vraiment adorable. Dans peu de temps, lorsque je me serai habitué à ma nouvelle identité et que je maîtriserai les

expressions de Sapiro, je pourrai la regarder en face. Mais dès à présent, si je me fonde sur les données qui me sont connues – pieds, mollets, genoux, cuisses, hanches, seins, cheveux, cou, vertèbres supérieures, clavicules, seins, voix, gentillesse, dévouement, humour et seins – je suis prêt à l’emmener directement au rabbinat, se dit-il, en buvant la dernière gorgée d’eau et en reposant de façon démonstrative, et avec moult précautions, le verre sur la table.

« Que faisons-nous de votre appel téléphonique ? » lui demanda-t-elle, coupant net à ses digressions pour le ramener à la réalité.

Ah, ce foutu appel téléphonique, se dit-il, et sa mauvaise humeur revint aussitôt. Son petit flirt charmant avec la serveuse ne le dispensait pas de cette épreuve. Bien sûr, il se sentait encouragé par sa question, témoignant de leur complicité fraîchement acquise : « Que faisons-*nous* de votre appel téléphonique ? » Cet appel est également devenu le tien, toi qui t’efforces depuis un moment déjà de me convaincre de le prendre. Mais que dois-je en faire ? – de cette communication téléphonique, pas de la serveuse. Je ne le sais pas vraiment. Il n’était pas certain d’être suffisamment courageux pour accepter l’appel. Il savait si peu de choses, rien en réalité, sur Sapiro ou sur son interlocuteur, qui l’attend avec impatience, comme on peut le supposer, à l’autre bout du fil.

« Je devrais peut-être me remettre un peu, avant... Je ne sais pas vraiment ce qui m’est arrivé... Peut-être que...

— Je vais leur demander de laisser un message, dit-elle, achevant sa phrase, tandis qu’il admire son efficacité.

— Excellente idée... ainsi que leur numéro de téléphone pour que je puisse rappeler. Dites que je rappelle dans une demi-heure.

— Je vais prévenir l’opératrice... Vous désirez autre chose en attendant ?

— Non, merci. »

Si ce n’est achever ce foutu tableau, mais ça, c’est une autre affaire. Qui ne concerne pas ses relations avec la charmante serveuse, mais avec Johannes

Gumpp, avec Adam le moribond, avec l'homme de main du commanditaire qui s'est rendu au village pour examiner l'avancée du projet. Adam avait réussi à grand-peine à l'empêcher de pénétrer dans le studio, bien que ce type douteux eût répété à plusieurs reprises qu'Antonio avait déjà payé une belle somme d'argent pour ce travail et déclaré d'un air menaçant qu'il espérait qu'Adam respecterait ses engagements. Ça valait mieux pour lui.

L'après-midi, le versant ouest de la montagne plongeait la terrasse dans l'ombre, et le vent y apportait la fraîcheur de la mer. Les douleurs d'Adam allaient augmentant et le malade, qui ne parvenait qu'à grand-peine à quitter son fauteuil, pénétra dans sa chambre, en maudissant le Destin, pour recevoir la piqûre qui anesthésiait d'un coup sa douleur et sa conscience. Il avait baptisé « mort temporaire » le sommeil dans lequel cette piqûre le plongeait. « Je m'entraîne pour ce qui m'attend au bout du chemin », disait-il avec un sourire forcé, avant de disparaître dans sa chambre, accompagné des protestations de son épouse qui le soutenait pour marcher. Une fois qu'elle lui aurait administré le buprénorphine, elle mettrait un nouveau disque dans le lecteur, peut-être ce poème de Goethe *À Cronos*, dont Schubert fit un *Lied*. Elle s'assiérait au bord du lit, coucherait la tête osseuse de son époux sur ses cuisses, lui tiendrait une main et de l'autre caresserait son visage marqué par la douleur et ses joues creuses, comme aspirées vers l'intérieur du crâne.

« La mort vient à nous par l'intérieur, non par l'extérieur. Elle grandit en nous dès notre naissance », lui avait dit Adam dans un accès de sincérité. Parfois, lorsque Adam et Liora le laissaient seul sur le balcon pour regagner leur chambre, Miki les contemplait depuis la fenêtre et ce qu'il voyait le mettait en ébullition. Cette pute était assise sur le lit comme une sorte de Madone, tenant son mari agonisant sur son giron, comme s'il s'agissait de son fils descendu de la croix. Une véritable Pietà, pensait-il avec mépris, à ceci près que la Madone de Saint-Pierre, comme l'avait expliqué Michel-Ange à Condivi, du fait de sa pureté – son corps n'ayant jamais été dévoré par la passion –, possédait une

beauté virginale, sereine et pleine de compassion. Tandis que sur le lit en face de lui se tenait une femme en rut, qui le trompait, lui, avec son mari et qui trompait son mari avec lui. Même les larmes qu'elle s'autorisait, une fois Adam endormi, et qui coulaient sans parvenir à le réveiller – même lorsqu'elles tombaient sur son front – ne sauraient purifier le péché de passer d'un homme à l'autre. Elle le paiera, concluait-il pour lui-même, avec colère. Pas maintenant, plus tard. Lorsque je retournerai dans le studio et qu'elle aura fini de jouer son rôle de sainte femme, tout entière dévouée à soulager la souffrance de son époux. Pour l'heure, puisque Johannes Gumpff exige sa présence dans le studio, elle bénéficie d'un sursis. Mais je la ferai payer.

Il ne parvenait qu'à grand-peine à détacher son regard du couple, qui, chaque soir, au coucher du soleil, renouvelait son alliance, uni dans une aura de grâce à laquelle il était étranger. Il finissait par s'éloigner, mais continuait à porter en son sein une jalousie brûlante. Son travail n'était pas exactement en mesure d'éteindre l'incendie. Les mauvais esprits qui hantaient l'atelier ne faisaient qu'attiser les flammes.

Le studio se trouvait non loin de la maison. En fait une vaste grange qu'Adam, à l'époque où il songeait encore à quitter le cabinet familial et la galerie pour s'adonner à la peinture, avait transformée en atelier de travail idéal. En vue de leur projet frauduleux, ils avaient équipé l'atelier – outre les instruments de base nécessaires à tout peintre et à qui s'apprête à copier un tableau du XVII^e siècle – avec une dizaine de miroirs, de toutes tailles et de toutes sortes, plats, concaves, convexes, ronds, cylindriques, polis et mats, des miroirs à une face et des miroirs à double face, des miroirs de cristal et de métal, le tout afin de fournir à Sapiro les outils nécessaires pour reproduire l'astuce optique qui avait permis à Johannes Gumpff de réaliser son propre autoportrait, tout en observant la scène comme s'il se tenait derrière sa propre personne.

Quelques espiègles rayons du soleil couchant venaient se perdre dans le studio et se reflétaient dans les miroirs qui les décomposaient en un spectre de

lumière rouge, orange, jaune, verte, bleue et violette. Des rais de lumière étaient projetés d'un miroir à l'autre et ce feu d'artifice de couleurs allait augmentant au fur et à mesure que les miroirs, l'un après l'autre, reflétaient les couleurs et les divisaient, les rendant tantôt mates, tantôt plus éclatantes encore, les projetant à travers la pièce telles des comètes lumineuses qui faisaient virevolter la poussière d'étoiles de leurs longues queues.

La débauche de couleurs dans l'atelier ne parvenait cependant pas à dissiper les ténèbres qui oppressaient Sapiro, de plus en plus désespéré. Voilà déjà plusieurs semaines qu'il s'y rendait jour après jour et ses progrès, si tant est que l'on puisse parler de progrès, étaient infimes. L'inspiration qui lui avait donné la première impulsion refusait de se manifester.

Chaque jour, il craignait davantage de ne pas être à même de remplir la mission qu'il s'était imposée et de se voir confronté à une situation plus complexe encore que celle dans laquelle il se trouvait déjà. Comment expliquer tout cela à Adam, après que celui-ci lui avait versé une somme à cinq chiffres en guise d'avance (grâce à laquelle il pensait s'acheter une maison en Toscane et s'y retirer, une fois débarrassé de la vie de Sapiro, bien trop grande pour lui ; c'était la conclusion à laquelle il était parvenu, à force de se retrouver coincé face à un tableau qui refusait de prendre chair). Et que dirait Adam aux commanditaires du tableau, qui lui avaient certainement déjà versé une avance à six chiffres. Ils n'étaient pas du genre à se montrer patients avec un peintre qui attendait l'arrivée de sa muse, et même s'ils l'étaient, ils ne pourraient faire preuve de magnanimité, n'étant pas, eux non plus, les derniers maillons de la chaîne dont l'extrémité semblait se perdre dans les cieux. Eux aussi devaient rendre des comptes à l'acheteur du tableau, qui, persuadé de l'existence de ce dernier, leur avait certainement versé une somme à sept chiffres. Peut-être se trouvait-il même quelqu'un d'encore plus haut placé, le véritable acquéreur, qui avait investi une somme à huit chiffres dans le projet. En bref, toute une chaîne grouillante, qui nageait en eau trouble, du requin effrayant au menu fretin, le

simple travailleur, le prolétaire, à qui échoit le sale boulot sans qu'il ait la possibilité de s'y soustraire.

« Inutile même d'imaginer ce qui se passerait... » l'avait prévenu Adam avant qu'ils ne signent le contrat, « si le travail ne satisfaisait pas toutes les parties, qui engageront les meilleurs experts pour vérifier la qualité du produit. Si l'on venait à découvrir je ne sais quel défaut permettant de conclure que le tableau n'est qu'un faux, le fournisseur du produit se retrouverait bien mal en point. Et le sort réservé au peintre serait bien pire encore ! »

Cet avertissement, destiné à lui faire toucher du doigt l'étendue de sa responsabilité, tout en lui offrant une dernière occasion de se désengager de leur entreprise frauduleuse, n'avait pas entamé son assurance et sa confiance en lui. Puisqu'il usurpait l'identité d'un célèbre faussaire, il en acquerrait du même coup tous les talents, pensait-il, mais après avoir visité les Offices, pour étudier de près l'original de Gumpp, il avait commencé à être pris d'une angoisse qui n'avait fait qu'augmenter depuis son arrivée dans ce village isolé de pêcheurs.

Pour la première fois, il se retrouvait seul face à lui-même, à Sapiro et à Gumpp. Aucun des trois ne l'aiderait à se débarrasser de ses œillères, ce qui n'est pas très encourageant quand on se trouve au seuil d'une aventure artistique exigeant précisément un œil averti, indispensable pour projeter sa vision intérieure, le reflet de son imagination, sur la toile.

D'autant qu'il n'avait pas la moindre vision intérieure. Il avait passé des jours entiers dans l'atelier, essayant de se représenter le tableau qu'il était censé transférer de son esprit sur la toile, mais excepté une foule de vieux souvenirs et d'images inintéressantes, il ne parvenait pas à concevoir une composition qui rappellerait, ne serait-ce que de loin, le tableau qu'il avait à peindre. Plus le temps passait et plus ses doutes au sujet de ses propres talents artistiques allaient grandissant, il comprenait désormais qu'avoir endossé le nom de Sapiro ne le dotait en rien des compétences de ce dernier. Il était sujet à des crises de panique, qui, comme chacun sait, est fort mauvaise conseillère en situation de détresse, car elle sème la confusion dans l'esprit et altère la faculté de jugement.

Parfois, il tentait de vaincre ses accès d'angoisse en s'asseyant longuement face à l'un des miroirs et en y contemplant patiemment son reflet. Peut-être apprendrait-il de la sorte quelque chose de nouveau à son sujet et au sujet de Sapiro, quelque chose qui le ferait un peu avancer dans son travail. Peut-être aussi que s'il fixait son reflet (ennuyeux, il faut bien le reconnaître), ce dernier finirait par laisser place au tableau qu'il était censé peindre.

Tant de légendes ont été écrites sur le thème de la magie du miroir – qui éveille les morts, prédit l'avenir, pénètre comme une radiographie les recoins les plus cachés de l'âme, révélant ceux qui en sont dépourvus et qui errent parmi nous – qu'il y a peut-être un fond de vérité dans tout cela. Peut-être suffit-il de connaître les bonnes pratiques pour extraire du verre froid l'effet tant désiré, la formule magique, l'*abracadabra* qui donnera vie et appellera au secours les fantômes muets qui hantent l'envers de la paroi argentée.

Inutile de préciser que lorsque nous souhaitons un miracle, parce que la raison baisse les bras et ne nous est plus d'aucun secours, nous sommes dans la disposition d'esprit que les théologiens qualifient de désespoir, que les missionnaires utilisent comme moteur de conversion et dans laquelle les psychiatres voient un motif d'hospitalisation. Sapiro, lui, n'en était qu'au début : il était encore en pleine forme et regagnait le studio après avoir tiré un bon coup où il avait gardé le rôle du dominateur, pris une douche chaude et un bon repas.

Inutile également de développer des trésors d'imagination pour comprendre que son état empirait au fur et à mesure que les heures s'écoulaient. Lorsqu'il était fatigué et que ses yeux se fermaient, que la raison ne parvenait plus à brider son imagination, son reflet se transformait en d'autres personnes –

Gumpp, qui lui jetait un regard arrogant et sceptique, Miki, qui se plaignait d'être condamné aux coulisses depuis que Sapiro avait pris le devant de la scène, sa mère, enveloppée dans son linceul et qui se retournait dans sa tombe, se plaignant de ce qu'on l'eut couchée sur le dos et non sur le côté. Les miroirs lui montraient également des scènes de son passé. Les deux embryons que Liat

avait perdus, à onze années de distance – après qu’elle l’eut convaincu à chaque fois d’essayer à nouveau de faire un enfant –, l’un à six semaines et l’autre à trente-deux semaines, lui apparaissaient, seuls ou ensemble, parfois unis comme des frères siamois. Ils le regardaient de leurs yeux morts sans dire un mot et laissaient place, dans un flou horrifiant, à ce qui semblait être une flaque glauque de liquide amniotique. Une nuit, alors que les miroirs étaient recouverts d’une buée épaisse, le sein amputé de Liat lui était apparu à deux reprises, cauchemar lent et nauséabond comme le bateau fantôme dans le cauchemar de Lord Jim. Le mamelon transperçait un épais brouillard, laissant derrière lui une traînée sombre.

La première fois, le sein blessé et solitaire était passé de gauche à droite, au loin, tel un Léviathan à l’agonie qui veut se mettre à l’abri des pêcheurs. La seconde fois, il avait surgi à l’horizon, avançant vers le premier plan et grandissant de plus en plus à mesure qu’il approchait de la frontière entre les deux mondes. Tel un missile tiré depuis le royaume des morts, il visait une cible cachée et semblait frayer un chemin au corps qui y était relié. Comme hypnotisé, il contemplait le miroir, réalisant soudain que cette bombe mortelle, qui approchait jusqu’à remplir le miroir dans son entier, lui était destinée, à lui. Paralysées par la terreur, ses jambes étaient incapables de se mouvoir pour le soustraire à la trajectoire mortelle du sein, qui avait fini par exploser, pile en face de lui, de l’autre côté du miroir. La surface de cristal avait absorbé l’impact en un bruit sourd terrifiant. Horrifié, il avait contemplé le bateau éventré, échoué sur le côté, et dont les entrailles sanguinolentes s’étaient étalées sur la surface de verre lisse, y adhérant quelques instants avant de glisser le long de la paroi en une traînée trouble, pour former une flaque sombre et épaisse au pied de la glace.

Sapiro avait tendu une main tremblante vers le liquide qui coulait le long du miroir et avait essayé de le toucher pour voir s’il était bien réel. Lorsque ses doigts étaient entrés en contact avec quelque chose de mouillé, il avait retiré la main précipitamment. Ce n’est que la buée sur le miroir, avait-il pensé pour se

rassurer, et il s'était mis à l'essuyer de sa manche pour effacer les restes de son cauchemar, révélant son double qui frottait l'envers du miroir.

Dans ces moments-là, rencontrer son double, qui ne lui inspirait pourtant que du dégoût, l'encourageait. Parfois, lorsque la peur devenait insupportable, il secouait la tête en tous sens pour l'extraire de son crâne, comme on secoue un arbre pour en récolter les fruits. Ce faisant, il ouvrait les yeux exagérément grand, afin d'embrasser du regard le plus de réalité possible, sa méthode pour chasser les hallucinations. Une fois même, il s'était violemment giflé pour réveiller son esprit, assoupi par les images que lui renvoyait son inconscient, et lui permettre de reprendre le contrôle. Le problème, se répétait-il sans cesse à voix haute – car s'il avait mené ce dialogue en pensée, il n'aurait certainement pu en venir à bout – c'est que je manque de concentration. Je dois rassembler les bribes de mes pensées. Mais qui est donc ce « je » ? À certains moments, sa propre identité commençait à devenir floue. Il faut concentrer toutes ses pensées – essayait-il de nouveau, omettant cette fois-ci le pronom personnel –

comme un miroir qui attire les rayons de lumière. Il avait une mission à accomplir, à entreprendre plutôt, il fallait qu'il se reprenne en mains. Mais le voilà qui s'effondrait de nouveau, sans forces, face à l'un des miroirs. À quoi suis-je en train de penser à l'instant présent ? se demandait-il. C'est une question sans réponse, d'une part parce qu'elle détourne mon attention de ce que je pense pour la reporter sur une question au sujet de ce que je pense. Et si je surmontais cet obstacle – chose dont je doute fort – je serais amené à formuler mes pensées pour y répondre, et ces dernières disparaîtraient aussitôt, car notre langage est trop pauvre pour exprimer la richesse de nos pensées. Il vivait depuis un certain nombre d'années sur cette terre et n'avait encore jamais réussi à exprimer tout ce qu'il pensait. Évidemment, cette pensée se contredisait elle-même, puisqu'on pouvait l'exprimer à voix haute. Était-ce par lâcheté, malhonnêteté ou manque de vocabulaire qu'il était incapable d'exprimer ses pensées ? Un flot d'idées abstraites envahit son esprit, le renforçant dans la conviction – confirmée par des penseurs plus éminents que

lui, tel Einstein, par exemple, qui écrivit à Helmarck que les mots écrits ou prononcés n'avaient eu aucune influence sur les pensées qui l'avaient conduit à formuler sa théorie, ou le chimiste Kekulé, qui mit au point la composition de l'essence grâce à une vision qu'il ne pouvait mettre en mots. Ou encore Poincaré, qui découvrit les fonctions automorphes et fuchsiennes dans un état d'inspiration impossible à décrire. Croire que les frontières du langage et de la pensée se recouvrent est une erreur, conclut-il, encouragé.

Le rapport entre le mot et la pensée ressemble à celui entre le corps et l'âme, entre l'esprit et la matière. S'il était possible d'en connaître la nature, toute cette situation prendrait une dimension théologique.

On songe aussi au lien entre l'inspiration, notion abstraite, et la création, union de la forme et du contenu. Cette comparaison est d'autant plus encourageante qu'y réside peut-être la solution à son problème, qu'il n'identifie plus vraiment.

À quoi pensé-je à l'instant présent ? Pour ne pas faire fuir la pensée, il s'approche à pas de loup, en prenant mille précautions. Une autre pensée lui traverse l'esprit, alors qu'il essaie d'appréhender la première : je suis double, celui qui pense et celui qui essaie de comprendre ce que pense le premier, qui a, lui aussi, ses pensées propres. La question est de savoir laquelle des deux pensées j'essaie de saisir et quelle est l'identité de ce « je ».

Impossible de se sortir de ce dilemme, conclut-il. Il ne sait toujours pas vraiment à quoi il pense, mais il sait parfaitement, en revanche, à quoi il devrait penser. À Gump, bien entendu, à ce tableau, dont les croquis préparatoires sont étalés sur de grandes tables de travail ou à même le sol ou encore suspendus négligemment entre les miroirs qui lui renvoient à l'infini des variations du reflet de Sapiro : tassé ou étiré en longueur, flou ou aux contours très précis, tordu ou intact, gros ou mince. Il se déplace dans l'atelier, jetant des coups d'œil rapides à tel ou tel reflet, espérant que l'un d'eux se transformera brusquement en Gump, pour l'aider à achever ce satané tableau qui, pour le moment, n'est pas près d'être achevé et le condamne à rester enfermé à jamais

dans cette foutue pièce pleine de miroirs, prisonnier entre les étranges reflets de sa propre personne et ceux de Gump.

Il s'arrête, examine son reflet ratatiné, fait la grimace et lui lance, sur l'air de l'un des slogans publicitaires qui lui trottent dans la tête : « Miroir, miroir, foutu miroir / Fais-moi donc ce tableau concevoir ! »

Comme de juste, son reflet ferme la bouche au moment où il cesse de parler. Il se dirige vers un autre miroir, qui lui renvoie son image, étirée à l'extrême, au point que sa tête ressemble à un œuf, touche le bord supérieur du miroir et s'étale comme pour exposer son cerveau torturé : « Miroir, miroir, montre-moi la voie / Montre-moi qui je suis, moi ! » Toujours aucune réponse et à juste titre ! Comment un miroir pourrait-il connaître la réponse à cette question, puisqu'il n'est plus sûr de rien lui-même ?

Avec un peu de persévérance, je finirai bien par éveiller à la vie l'un de mes reflets, que j'utiliserai alors dans le processus de création.

Dans un autre miroir, une poigne invisible enserre son reflet à la taille, le coupant presque en deux, tandis que sa tête et ses cuisses paraissent énormes : « Miroir à la puissance colossale / Montre-moi donc Johannes Gump. »

Il s'assied, las et abattu, face à un autre miroir, et le contemple avec désespoir : « Miroir, mon beau miroir joli / Que va-t-il donc advenir de ma vie ? » Le miroir se réservant le droit au silence, nul dialogue n'est possible. Ne subsiste que le bégaiement d'un homme terrifié. Par où commencer ? Et comment ? Corot encourageait ses élèves à toujours suivre leur première impression, mais que faire lorsqu'il n'y en a pas ? La partie de son cerveau responsable des premières impressions est en grève ou en vacances ou a démissionné ! « Comment fait-on pour avancer alors ? ! » hurle-t-il à son reflet, qui ouvre et ferme la bouche en un cri muet, aussi effrayant que celui de Munch. Tu n'as rien à dire, hein ? ! poursuit-il, en colère, tandis que son reflet l'insulte en même temps. Bien entendu, il n'est pas le premier artiste – le voilà qui s'attribue déjà le qualificatif aristocratique d'« artiste » – qui rencontre des problèmes dans la phase préliminaire. Tous les grands artistes l'ont

expérimenté, et même un géant comme Leonardo conseillait aux artistes en mal de création dans un ouvrage consacré à sa méthode « pour stimuler l'inspiration », de « regarder des murs tachetés par l'humidité ou les pierres de différentes couleurs... Si vous devez représenter un paysage quel qu'il soit, vous pouvez contempler ces murs ou ces pierres et y apercevoir en imagination une profusion de différents paysages, avec des cours d'eau, des rochers, des forêts, de grandes plaines, des vallées et des montagnes. Vous y apercevrez également des batailles et toutes sortes de personnages étranges, avec des expressions vivantes et des costumes particuliers, ainsi que toute une infinité de choses que vous pourrez rendre en bonne et due forme ».

Il s'était employé des jours entiers à humidifier les murs, pour observer les taches qui s'y étaient formées. Mais en dehors desdites taches, il ne voyait absolument rien. Il était ensuite passé à la méthode de Botticelli, qui répondait à Leonardo que pour être un bon peintre, il n'était pas nécessaire de diviser le monde en petites unités qu'on étudie minutieusement. « Il suffit de jeter contre un mur une éponge imbibée de peinture, elle laissera une trace dans laquelle on pourra tout voir. »

Les murs du studio étaient recouverts de taches de couleur, laissées par les éponges que Sapiro y avait jetées toute une journée – à l'exception d'une petite pause sexe – et rien. Il ne s'était rien passé. Comment pouvait-il faire son autoportrait s'il ignorait qui était celui qui se reflétait dans le miroir, l'air sceptique ? Était-ce Sapiro ? Il ne savait même pas à quoi ressemblait réellement ce dernier. Peut-être même que Sapiro, qui, selon la rumeur, avait connu une fin atroce dans un accident d'avion et dont les restes, pour autant qu'il y en ait eu, avaient été dispersés au-dessus d'un marécage grouillant de crocodiles, n'avait jamais vraiment existé. Peut-être s'agissait-il juste d'une ruse destinée à le faire tomber dans un piège ? Ce nom avait pu être inventé uniquement pour lui, pour le rouler, comme on enveloppait autrefois les restes de nourriture dans du papier journal avant de les jeter à la poubelle. Et même si Sapiro existait vraiment, peut-être avait-il lui-même mis au point toute cette

imposture, parce qu'il en avait assez d'une existence éreintante, absurde, et s'était cherché un remplaçant. Il était las des voyages épuisants d'un lieu à un autre, des mensonges permanents, des laborieuses reproductions de tableaux, rarement à son goût ou à la mesure de son talent.

Il s'était abîmé les yeux à fabriquer des couleurs selon des procédés anciens, il en avait assez de broyer des feuilles de manguier dans de l'urine de mouton pour obtenir du jaune indien, ou de tremper des plaquettes de plomb dans du crottin de cheval, procédé hautement toxique que tout faussaire se doit d'utiliser pour obtenir ce blanc de plomb que les grands maîtres avaient l'habitude d'employer. À cela s'ajoutaient la tension nerveuse et la frustration inhérentes au processus de création artistique, indépendamment du fait que l'œuvre en question soit de bon, de médiocre ou de mauvais niveau. À ces problèmes psychologiques venaient en outre s'ajouter des soucis physiques : mal de dos, yeux fatigués par la concentration, jambes lourdes du fait de la station debout prolongée devant la toile. Alors que le véritable artiste voit sa souffrance récompensée par la reconnaissance, les honneurs et les louanges, rien de tout cela n'attend le faussaire, peu importe qu'il ait fait du bon travail ou même un chef-d'œuvre. Au lieu de vernissages dans de prestigieuses galeries, où il jouit des félicitations de ses admirateurs et profite de sa notoriété, le faussaire doit rester dans l'ombre et se contenter de relations avec des collectionneurs d'art prétentieux – consommateurs obsessionnels de produits auxquels ils n'entendent rien – et de leur entourage, avides de tableaux originaux : faussaires, revendeurs, hommes de paille, experts et conservateurs véreux, toutes sortes de voyous bizarres qui tournent autour de l'œuvre d'art tant désirée comme des papillons de nuit autour d'une source de lumière. Une clique colorée, certes, mais où personne ne respecte aucune règle, si ce n'est de se méfier de tous les autres.

La rumeur selon laquelle la virtuosité de Sapiro frôlait le génie était exacte. Il aurait pu devenir un véritable artiste, s'il n'était devenu faussaire par bonté d'âme. Il est probable qu'il se serait un jour lassé de signer ses œuvres du nom

des autres. Que pouvait bien ressentir un tel homme en visitant le Louvre, par exemple, lorsqu'il s'arrêtait devant l'une des plus grandes copies de tous les temps, jamais découverte jusqu'alors, une toile de la main de Giovanni Girolamo Savoldo, selon toute apparence, *Portrait d'homme*. Il entendait la guide couvrir d'éloges ce peintre du XVI^e siècle, qui parvint, au contraire de tant d'autres dont les personnages semblent statiques, à rendre son tableau si vivant – notez le jeu de miroir extraordinaire, dans lequel le jeune guerrier se reflète de profil, s'enflammait la guide, voyez avec quelle facilité le pinceau de Savoldo passe de la main du soldat, qui effleure le miroir, presque comme par inadvertance, à son reflet de l'autre côté. Sapiro, qui se tenait à l'écart et écoutait son blabla érudit, songeait que si elle avait soupçonné les efforts déployés pour atteindre cette apparente facilité, elle ne parlerait pas ainsi. Il en avait assez de voir d'autres récolter les compliments qui lui revenaient à lui. Les polices de plus de neuf États étaient à ses trousses, Interpol avait mis en place une équipe spéciale chargée de le localiser, le nœud se resserrait. Il s'était donc mis en devoir de trouver un imbécile, avide d'une vie pleine d'aventures, à qui refourguer sa maudite identité. Bien à l'abri dans la peau de l'idiot qui aurait endossé la sienne, il vivrait tel Arnaud du Tilh, qui s'était fait passer pour Martin Guerre au beau milieu du XVI^e siècle. Il prendrait pleine possession du vide laissé par son remplaçant et profiterait enfin de la vie. Trouver la personne adéquate capable de prendre sa place n'aura pas été chose aisée, de nombreuses conditions auront été nécessaires pour que cet échange complexe puisse avoir lieu. Premièrement, l'Élu devait avoir le désir de quitter son ancienne vie. Deuxièmement, Sapiro ne voulait pas renoncer à son niveau de vie. Troisièmement, la profession de l'autre devait être en rapport avec le domaine d'expertise de Sapiro, afin de lui permettre de s'adapter vite et bien à son nouveau travail. Il n'existe pas deux domaines plus proches que la publicité et la copie d'art, toutes deux donnant dans la tromperie, même si le passage du faussaire au publicitaire se révèle plus aisé que l'inverse, le faussaire est censé connaître son métier, tandis que le publicitaire n'a que l'art du mensonge à

maîtriser, ce qui n'est pas d'un grand secours dans le choix d'un nouveau métier.

Sapiro, qui se sera probablement tout à fait adapté à la vie de Miki, aura fait souffler un vent nouveau au bureau et se sera épanoui dans le métier de Miki, qui, lui, ne progresse pas d'un pouce dans le travail de Sapiro. Une quatrième condition était bien entendu nécessaire pour qu'une telle ruse soit couronnée de succès : le faussaire et le faux faussaire devaient se ressembler, même si les gens sont tout à fait disposés à passer outre les différences entre une copie et son original, comme dans l'exemple célèbre de *Jésus à Emmaüs*, que Van Meegeren avait peint en se faisant passer pour Vermeer. Les spécialistes hollandais, enthousiasmés par ce tableau, étaient même allés jusqu'à prétendre qu'il avait surpassé le peintre dont il avait copié le style. Ce qui était manifestement faux dans l'équation Meegeren-Vermeer se révèle douloureusement vrai dans l'équation Miki-Sapiro.

Qu'est-ce qu'ils peuvent bien en avoir à faire ? se demandait Miki avec amertume, en contemplant le reflet de ses pensées dans le miroir, qui lui renvoyait avec clarté, tel un miroir magique, les scènes qui lui traversaient l'esprit : Sapiro, assis de dos à la tête de la table de réunion ; tout autour de la table, les collègues se tordent de rire à ses traits d'esprit. Comment pourrait-il en être autrement ? Ils ont perdu un homme plein d'amertume, cynique, qui se roule dans la fange de sa vie, aspergeant tout son entourage avec sa souffrance, et à la place, ils ont gagné un homme qui est un festival pour les yeux, bien plus mince, actif, créatif, charmant, drôle, intéressant, toutes qualités qu'il avait possédées, lui aussi, avant de décliner. Qui songerait, dans ces conditions, à appeler la police pour déclarer sa disparition ? Qui lèverait ne serait-ce qu'un sourcil au regard du changement de physionomie qui s'est opéré chez Miki ? Il a maigri, des boucles ont vu le jour sur son crâne, ses yeux ont retrouvé leur éclat, son humeur est au beau fixe. En dehors du nom, tout a changé. Est-ce bien le même Miki ? se demandent-ils, sans poser la question à voix haute de peur que les choses ne reviennent à ce qu'elles étaient. L'absence de

ressemblance qui, jusque-là, lui paraissait un obstacle insurmontable, lui semble soudain sans importance. Un manipulateur de l'envergure de Sapiro saura certainement le surmonter sans difficulté.

Pour passer avec succès le cap du changement d'identité, ne restait plus au véritable Sapiro qu'un obstacle à surmonter. L'espace d'un instant, il avait espéré que Sapiro échouerait, anéantissant sa marche victorieuse sous l'identité de Miki. Mais après réflexion, il avait reconnu que, tout comme Bertrande de Rols, la femme de Martin Guerre, Liat, la femme délaissée, ne remarquerait même pas – ou ferait mine de ne pas remarquer – la différence entre son mari et son remplaçant. Pour quelle raison remettre en cause un changement positif ?

Voici que le miroir, devançant son imagination, lui montre une scène qui viendra contredire ou renforcer son hypothèse. Pour faire monter la tension et éveiller une saine curiosité, la scène s'ouvre sur un plan large, flou, découvrant une femme nue jusqu'au nombril. Au spectateur d'imaginer le reste. La caméra s'approche lentement de son visage, se met au point et il reconnaît Liat. Elle est allongée, sur le dos, nue, ses paupières closes tremblent de plaisir, mais la cause n'est pas visible dans le plan. Sa bouche est entrouverte, sa respiration haletante fait penser à celle d'un sprinteur, il est évident cependant qu'elle n'est pas en train de s'adonner à une activité sportive. De temps à autre, le bout de sa langue passe sur ses lèvres, les laissant humides et brillantes et bien plus sensuelles que dans le souvenir de Miki. Comme dans de nombreux tableaux, où l'expression du personnage représenté révèle la présence d'un autre personnage qui, lui, ne figure pas dans le tableau, cette scène laisse supposer, pour son plus grand malheur, que quelqu'un se trouve en dehors ou en dessous du cadre et s'adonne à une intense activité qui pousse à présent Liat à se mordre la lèvre inférieure avec une expression de surprise ravie. La tête bouclée qui commence à apparaître au bas de l'écran réduit à néant le dernier espoir qu'il avait quant à la source du plaisir qui envahit sa femme, et qui n'est dû ni à un vibromasseur ni à une masturbation manuelle. Sapiro, à nouveau de dos,

s'entête à ne pas montrer son visage et pénétre dans les sphères les plus intimes de sa vie, pense Miki en colère, qui se console à l'idée que l'usurpateur amoral est sur le point de rencontrer, un peu plus haut sur le corps de sa femme, une surprise qui risque fort de gâcher leur plaisir à tous deux.

Encore un peu de patience. Il va parvenir à la poitrine amputée et on verra bien ce qui se passera alors. Sapiro prend son temps pour arriver à la station à laquelle l'attend Miki avec impatience, lui (Sapiro) a de la patience à ne plus savoir qu'en faire... Au contraire de Miki, qui est tenu à des délais pour réaliser le tableau de Gump, son temps à lui est illimité. Ses lèvres, sa langue et ses dents célèbrent tour à tour chaque centimètre du corps de Liat, démontrant la justesse de cette opinion largement répandue, qui veut que les artistes bohèmes sont des amants inventifs. Sapiro est en outre monté comme il faut. Un baiser, un mordillement léger, un coup de langue et une douce succion. Non pas qu'il s'en tienne à cet ordre dans son ascension vers le haut du corps de Liat. Il est suffisamment souple pour improviser, changer, combiner et utiliser ses doigts agiles pour faire frissonner de plaisir le corps de Liat – mais à peu de chose près, c'est là l'essentiel de sa tactique. À cet instant, par exemple, sa langue explore avec assiduité le creux sensible du nombril, arrachant à sa propriétaire un gémissement de surprise, ainsi qu'une série impressionnante de mouvements du bassin, digne d'une danseuse orientale.

Pour s'épargner des souffrances inutiles, Miki avance le film et approche Sapiro de la région de la catastrophe, mais là encore, il est surpris. Il ne s'émeut nullement de l'absence de sein. Ce n'est pas l'enveloppe qui l'intéresse, mais l'être même. En bon faussaire, Sapiro, comme tous les grands artistes, est doté d'une vision qui lui permet de traverser la matière et de mettre à nu les qualités essentielles du tableau. Sans cette faculté, dont sont dépourvus les faussaires médiocres, il ne ferait que reproduire un tableau et n'en créerait pas un nouveau. Le fait que Sapiro ait copié une quarantaine d'œuvres de Picasso, qui comme chacun sait, avait un rapport très libre à l'anatomie et attribuait un nombre de seins variable à ses personnages féminins, joue apparemment en sa

faveur, le préparant à la rencontre avec la poitrine amputée d'un sein. Ce type culotté aspire entre ses lèvres le mamelon droit, le masse de la langue et des lèvres, réveille sa pointe endormie par de légers baisers et ne la relâche qu'après qu'elle se fut dressée, pleine et brillante, recouverte de la rosée de l'amour. Du bout de la langue, il progresse vers la cicatrice claire, pierre tombale du sein inconnu et prodigue la même attention à la cicatrice. Sa langue va et vient sur la cicatrice, comme s'il effectuait une cérémonie du souvenir, il ne manquerait plus qu'il y dépose une petite pierre ou une fleur. Liat, qui lève la tête l'air inquiet et examine la réaction de Sapiro face à l'absence de son sein, se rassure aussitôt et caresse les boucles de son amant, comme s'il s'agissait d'un gentil toutou. Sa tête retombe sur l'oreiller, un sourire bienheureux sur le visage.

Des souffrances bien plus importantes attendent encore Miki. Sous peu cet intrigant remontera encore un peu, étouffera la bouche de Liat sous un long baiser, soulèvera son bassin et bougera un peu les fesses pour bien viser, avant de laisser retomber le bassin. Liat écarquille les yeux de surprise, tandis que Sapiro leur restitue, d'une main experte, un éclat perdu depuis des années.

Voici la vie qui lui a été volée, telle qu'elle aurait pu être s'il n'avait changé de chemin. Dans le miroir face à lui, le film se déroule, l'arrière-train de Sapiro monte et descend entre les jambes relevées de sa femme, tandis que son bassin vient cogner entre ses cuisses, elle se tord sous lui, soupire, gémit et crie, elle jouit comme elle ne l'a apparemment encore jamais fait avec lui, Miki. Derrière lui, dans la maison assombrie, un homme à l'agonie lui vole chaque soir, de sa main faible et moribonde, sa seconde épouse.

Je nage entre deux eaux comme à mon habitude, pense-t-il avec ironie, tout en voyant que les deux amants, parvenus à l'extase, ont inversé les rôles. Cette fois-ci, sa femme, les joues rouges et les yeux brillants de plaisir, glisse le long du corps de Sapiro, jusqu'à ce que sa tête sorte du cadre qui coupe son corps en deux entre le nombril et le pubis, et c'est au tour de Sapiro d'afficher une expression surprise. Tout le monde s'amuse, moi seul suis coincé ici avec un travail impossible, se dit Miki, en colère.

Il se lève, se plante devant l'un ou l'autre des miroirs et marmonne des slogans imbéciles, comme on récite une prière. Même le poème qu'il avait écrit pour Liat sur la vitre de sa fenêtre, cette lointaine nuit pluvieuse, leur première nuit, était plus heureux. Il se souvient brusquement de leur première nuit, pris de mélancolie. Liat tu es mienne, tu es mienne Liat, doucement doucement, tu es mienne... Comme il l'aimait alors. Et maintenant, après toutes ces étreintes, ces soupirs, ces petits rires incontrôlés qui secouent le corps de Sapiro, il comprend qu'elle ne l'est plus. Elle appartient à un autre. Il ferme les yeux pour s'épargner cette douloureuse vision, mais le film se poursuit dans sa tête, avec des effets spéciaux encore plus sophistiqués. Pourra-t-il revenir vers elle, une fois que Sapiro aura pris sa place ?

Il repousse aussitôt cette pensée absurde. Tout cela n'est que le fruit de son imagination, se dit-il en colère. Comment Sapiro pourrait-il avoir l'intention d'échanger sa place avec lui ? Ce n'est qu'une spéculation sans lendemain, témoignant de son état dépressif. Il peut reconstituer une à une toutes les étapes qui l'ont mené jusqu'ici et déjouer, une fois pour toutes, par la seule force de son esprit, le soupçon d'être tombé dans le piège obscur que lui aurait tendu Sapiro. Toute cette chaîne d'événements dépend uniquement de sa décision, peut-être prise trop hâtivement, d'accepter l'appel téléphonique destiné à Sapiro, dans ce hall d'hôtel.

C'est à partir de ce moment-là que les choses se sont mises en mouvement, chaque étape étant soumise à son contrôle : (1) remise de l'enveloppe par la serveuse, (2) ouverture de l'enveloppe et préparatifs en vue de la première rencontre avec Liora, (3) séparation d'avec Liat et déménagement de la maison, (4) première rencontre avec Liora, qui s'achève en coucherie sauvage dans une chambre d'hôtel, (5) deuxième rencontre avec Liora, qui commence par une coucherie sauvage et s'achève avec une première discussion sur le projet, (6) troisième rencontre avec Liora qui commence et s'achève en coucherie, (7) première rencontre avec Adam et signature du contrat draconien par lequel il s'engage à mener à bien le projet, (8) voyage à Florence, visite des Offices et

étude du tableau de Gump, (9) acquisition des matériaux et des outils nécessaires (pigments naturels, pierre de lapis-lazuli, sceau de la maison Lorena, toile de lin mélangé, clous d'époque, châssis vieux de trois cents ans), (10) arrivée au village de pêcheurs, aménagement du studio et premiers préparatifs en vue de la réalisation du tableau, (11) sa situation actuelle, où tout le monde se fout de lui.

À aucune de ces étapes il n'avait décelé la moindre brèche par laquelle le véritable Sapiro aurait pu se faufiler. Cet homme avait vraisemblablement connu une fin tragique dans l'accident du vol La Nouvelle-Orléans/New York, où il était censé prendre une correspondance pour Tel-Aviv. Liat, sa femme, se morfondait dans leur maison, seule et amère, aucun Sapiro ne lui rendait visite la nuit dans son lit. Il ne faut pas que l'obscurité qui gagne le studio et ses innombrables reflets dans les miroirs se jouent de sa raison.

Mais si – et seulement si, il s'agit d'une simple hypothèse – Sapiro était son double et l'avait suivi à l'hôtel, attendant le moment opportun pour agir, lequel s'était présenté avec cette conversation téléphonique qu'il avait ignorée à dessein, sachant parfaitement que les réflexions imbéciles de Miki le conduiraient à l'accepter à sa place. Mais comment aurait-il pu le savoir ? se rebelle sa raison, refusant d'admettre cette spéculation fantasmagorique. Et même s'il s'était trouvé là, ce qui reste encore à prouver, comment Sapiro aurait-il pu savoir à quoi pensait Miki ? Était-il une sorte d'Uri Geller, sachant lire les pensées ? Dans le meilleur des cas, il était un faussaire de talent, rien de plus. Mais quid de la possibilité – suggéra la voix de l'imagination romantique, qui refusait de se soumettre à la logique – qui voudrait que ce soit Sapiro lui-même, en double parfait, qui ait regardé Miki depuis son reflet dans le miroir du hall, et puisque le reflet contemplait son propriétaire exactement de la même façon que le propriétaire contemplait son reflet, peut-être que... Assez, cela suffit ! s'écria la voix de la raison. Il y a des limites. Miki n'était pas encore devenu fou. Un miroir est un miroir et le reflet n'est que le résultat de la réflexion découlant des propriétés de la lumière. Il n'y a pas de vie à l'intérieur

du miroir, c'est une certitude. Même dans cette situation désespérée, il ne pouvait se laisser aller à de telles théories absurdes. La question demeurait cependant ouverte : comment Sapiro s'y était-il pris pour s'emparer de la vie de Miki ? L'une des réponses à cette question consisterait à dire qu'elle ne se pose pas. Et si l'homme en train d'arpenter l'atelier, dans la plus grande confusion, prêt à tuer, se calmait un tant soit peu, il va sans dire qu'il n'y accorderait pas crédit. Mais dans son état présent, toutes sortes d'explications lui semblaient plausibles.

Miki, ou Sapiro, ou Miki qui se faisait passer pour Sapiro, se perdit dans la contemplation de son reflet dans le miroir de plus en plus sombre. Les étincelles de lumière qui virevoltaient en ronde dans le studio s'étaient éteintes depuis longtemps. Le soleil s'était couché et les ténèbres commençaient à envahir la pièce. Si par exemple – il ne s'agissait que d'une hypothèse, qu'on ne vienne pas le prendre au mot, il ne prétendait pas que cela s'était passé ainsi, il s'agissait juste d'une possibilité, poursuivait la voix de l'Imagination, s'empressant d'émettre des réserves pour prévenir les oppositions de la Raison – le miroir dans le lobby de l'hôtel était une vitre sans tain, comme il y en a dans les commissariats de police pour les identifications, et que le grand Sapiro était assis de l'autre côté, observant Miki et tissant autour de lui une toile de fils invisibles, qui relieraient ses doigts agiles au corps de Miki comme un marionnettiste ? Que faire dans ce cas ?

Bonne question, se dit Miki, qui, pour une raison inconnue, se sentait disposé à prendre en considération cette nouvelle supposition. Si la réponse est affirmative, alors je suis dans le pétrin jusqu'au cou, songea-t-il. À cet instant, une dernière pensée fut projetée sur le miroir. On voit Sapiro assis de dos, face à l'immense fenêtre (l'arrière du miroir) dans laquelle se reflète le hall de l'hôtel. De l'autre côté de cette « fenêtre », Miki s'observe avec une minutie frisant le ridicule. Entre les deux – de dos par rapport à Sapiro et au spectateur qui contemple la scène de l'extérieur – on aperçoit une silhouette que Miki reconnaît, même de dos, comme étant son propre reflet, qui reproduit le

moindre de ses mouvements, tandis qu'assis, il lui fait face dans le lobby. À son grand étonnement, la lumière qui éclaire cette vision fait apparaître les fils transparents et scintillants qui relient le bout des doigts de Sapiro à la tête et aux membres de la silhouette. De même que les lois immuables de l'optique exigent une correspondance absolue entre l'objet et son reflet, Sapiro contraint Miki à s'accorder aux mouvements de son reflet, en agitant ses doigts avec l'agilité d'un magicien. En guise de démonstration, la scène où la serveuse lui apporte un verre d'eau est projetée sur l'écran.

Miki se saisit du verre et le porte avec précaution à ses lèvres desséchées. Il boit une gorgée. Dans le studio, il se souvient avec embarras avoir cassé le verre et décide de se concentrer afin de vérifier l'adéquation entre ses gestes et ceux de son reflet. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. La toux qui secoue son corps agite d'abord le reflet avant de passer à Miki, qui se retrouve assis, tête baissée, devant la flaque d'eau qui s'étale entre lui et la serveuse. Le verre qui s'échappe de la main tombe sur le reflet du sol une fraction de seconde avant de heurter le sol réel, démontrant clairement la primauté du reflet dans le déroulement des événements.

C'est l'occasion d'observer l'atelier d'un grand artiste en train de travailler à une copie, pense Miki avec jalousie. Cette fois-ci il ne s'agit pas de copier l'œuvre d'un autre artiste, mais de façonner et modeler la réalité à sa guise. Il est déjà arrivé qu'un voleur s'introduise de nuit dans un musée, remplace un tableau original par une copie et disparaisse à la faveur de l'obscurité. Le lendemain, le public continue de se presser devant le tableau et d'en faire l'éloge, comme s'il s'agissait de l'original. Sauf qu'ici, c'est un homme de chair et de sang que l'on arrache à sa vie pour le remplacer par sa copie, certes plus précieuse et originale que son modèle, mais qui n'en reste pas moins une copie. Force est de constater que je n'ai jamais pu mettre en pratique toutes mes grandes idées sur la nécessité de prendre position et d'agir en toute liberté. Je n'ai jamais eu le choix, à aucun moment. J'ai fait l'objet d'une habile manipulation, jamais je n'ai agi selon ma propre volonté. Il s'absorba de

nouveau dans cette scène embarrassante où il se révèle peureux, voyeur, indécis et je ne sais quoi encore. La seule consolation, c'est qu'il pouvait désormais contempler le corps de la serveuse sous une autre perspective, puisqu'il ne voyait plus ses seins, mais son postérieur. Lorsqu'elle s'accroupit pour ramasser les débris de verre et essuyer l'eau répandue au sol, la cambrure de ses reins fit remonter sa minijupe le long de ses cuisses, tandis que sa culotte rouge apparaissait furtivement entre ses deux adorables fesses. Sous ce nouvel angle de vue, la supposition que ses longues jambes se rejoignaient quelque part plus haut, à l'infini, était démentie.

Il se plut à contempler un moment cette scène dans le miroir et lorsque la serveuse se releva pour aller chercher un autre verre d'eau, il eut une brusque illumination. La théorie de Gardner est fausse, murmura-t-il pour lui-même. Le miroir n'inverse absolument pas la droite et la gauche, il accomplit quelque chose d'autrement plus complexe et intéressant. Miki se concentra sur le phénomène et en oublia un instant les conclusions déprimantes au sujet de sa propre personne. Tout excité, il s'efforça de mettre en mots ses pensées : je suis assis, le visage tourné vers le sud. L'ouest se trouve à ma droite, l'est à ma gauche et le nord dans mon dos. Si je lève ma main droite, dans quelle direction va-t-elle pointer ? Vers l'ouest, naturellement. Que s'est-il passé dans le miroir ? Au moment où j'ai levé ma main droite, mon reflet a levé sa main gauche, mais miracle des miracles, mon reflet pointe résolument vers l'ouest, tout comme ma main réelle. Même chose avec la main gauche. Lorsqu'il leva cette dernière, le reflet leva sa main droite, qui pointa vers l'est, exactement comme sa main réelle. Il avait le sentiment d'être sur le point de faire une découverte surprenante, lorsque quelques secondes plus tard il découvrit un autre phénomène encore plus signifiant. Je regarde vers le sud en tournant le dos au nord, mais – et là, le reflet lui réserve une surprise – mon reflet regarde vers le nord et tourne le dos au sud. Le miroir opère donc bien plus qu'une simple inversion de la gauche et de la droite.

Il se leva et se dirigea, tout feu tout flamme, vers la caisse d'ouvrages d'optique acquis dans l'espoir d'y trouver une solution au problème du tableau de Gump. Il se saisit du plus approprié, *Mirrors in Mind*, de Richard Gregory, qu'il feuilleta avec impatience. Dans le chapitre *Puzzles of Images*, il s'aperçut non seulement que Gregory – de même que Richard Feynman, qu'il cite – partageait son point de vue, mais également qu'il invalidait la thèse de Gardner, exposée dans l'ouvrage que Miki avait lu avec ferveur dans le lobby de l'hôtel et dont les schémas l'avaient conduit à prendre la funeste décision qui l'avait mené là où il se trouve à présent.

À l'enthousiasme de cette découverte succéda aussitôt une douche froide : si Gardner était dans l'erreur, toutes les décisions qu'il avait prises reposaient, elles aussi, sur des données erronées. S'il avait d'abord lu le livre de Gregory, il ne se serait pas empêtré dans tous ces problèmes et au lieu de se retrouver coincé ici avec une mission impossible à réaliser il serait bien à l'abri dans sa maison, en train d'écouter une messe de Schubert ou peut-être même en train d'épier sa jeune voisine, qui, à cette heure-ci, vers six heures du soir, achève tout juste de prendre sa douche avant sa sortie hebdomadaire. Et demain matin il se lèverait, bienheureux, prêt à s'adonner avec joie au rituel du petit déjeuner shabbatique, cérémonie immuable de leur vie conjugale, qui, c'était le comble, était projetée à l'instant même sur le miroir, avec son double dans son rôle. Il les regarda tous les deux. Le repas se déroule dans les règles de l'art : Liat prépare le petit déjeuner, Sapiro dresse la table, elle débarrasse, il fait la vaisselle, elle balaie les miettes tombées à terre, il descend la poubelle. Une répétition à l'identique de la scène qui, plus que tout, l'avait poussé à fuir sa propre vie. Mais maintenant que Sapiro jouait son rôle, il y ajoutait avec brio quelques traits de pinceau, qui, parfois, font toute la différence entre un tableau médiocre et un chef-d'œuvre. Sous son regard triste et jaloux, la scène s'était transformée en vie de famille idyllique, sereine et joyeuse. C'était étonnant comme d'infimes détails pouvaient modifier une scène, celle-là même qui l'avait décidé à quitter sa femme ! Exactement les mêmes ingrédients. Une

femme amputée d'un sein, à ceci près que son assiette était désormais un peu plus remplie, tandis que la sienne était un peu plus vide. Sapiro n'avait pas besoin de s'empiffrer pour compenser ses envies et ses frustrations. Le voilà qui faisait une remarque. Elle lui répondait en souriant. Il éclatait de rire, se penchait vers elle pour l'embrasser. Un tout petit effort, presque imperceptible, et tout s'éclaircit et s'emplit de joie. C'est si simple, génial même, se dit-il, tandis que la douleur lui transperçait le cœur comme la lame brûlante d'un couteau. Pourquoi ? Pourquoi est-ce toujours moi qui me fais avoir à la fin ?

Tout d'un coup, il a froid et se sent triste. Il enlève sa chemise et s'en essuie les yeux et le visage. Il contemple son corps gras, pris de nausée. Il se tourne de profil et se penche un peu vers l'avant pour examiner sa panse flasque, reliée à son corps par deux amas de graisse autour des hanches. Il se redresse, prend une grande inspiration et gonfle la poitrine, essayant de faire rentrer l'espèce de sac bombé, rempli à craquer, dans le creux de son ventre. Puis, abattu, il se laisse choir sur une chaise, avec le sentiment de se perdre dans sa graisse, de se noyer en lui-même. Dans le miroir, il aperçoit les vestiges de l'homme qu'il fut autrefois : le regard, les taches de rousseur sur le bout du nez, la pointe cassée de son incisive droite, laquelle même trente-sept ans après qu'il eut glissé et fut venu heurter une poignée de porte, fait remonter à ses narines l'odeur douceuse de sa mère, qui avait abandonné précipitamment le plat qu'elle était en train de préparer pour courir vers lui, l'embrasser, le calmer et examiner longuement la dent, avant de s'essuyer les mains sur son tablier pour toucher du doigt le bout cassé, laissant dans sa bouche un goût d'oignons émincés et d'ail écrasé, mélangés à la viande hachée et aux miettes de pain blanc avec lesquels elle était en train de préparer les boulettes qu'elle venait d'oublier sur le feu. Elle l'avait consolé, lui avait dit que ce n'était rien, qu'il arrête donc de pleurer sur-le-champ, les larmes n'avaient encore jamais aidé qui que ce soit, un bon dentiste pourrait arranger cela, dès qu'il y aurait un peu d'argent, et peut-être même qu'il ne serait pas nécessaire de réparer quoi que ce soit, puisqu'il serait toujours beau, même comme ça, arrête de pleurer avant

que je me fâche, viens je vais te montrer comme c'est intéressant à voir, et elle l'avait tiré vers un miroir, combien de personnes ont un bout de dent cassé qui leur rappelle à tout jamais le moment où ils se sont cassé cette dent et comment leur mère était accourue de la cuisine pour les embrasser et les emmener devant un miroir, et leur dire ce qu'elle lui avait dit « combien de personnes peuvent dire qu'ils se sont cassé un bout de dent qui leur rappelle à jamais... ». Arrête avec ces histoires qui se mordent la queue, Maman ! Alors arrête de pleurer et sèche tes larmes immédiatement, elle s'essuie les mains sur son tablier et lui explique qu'on ne résout ni ne construit rien avec des pleurs, ça ne fait que nous fatiguer, regarde-moi dans les yeux quand je te parle, lorsque tu auras atteint mon âge et que tu essaieras de te rappeler toutes ces années passées, de quoi te souviendras-tu ? À ton avis, mon fils, de quoi te souviendras-tu ? Une étincelle espiègle s'allume dans ses yeux bleus et l'enjoint à répondre, je ne sais pas Maman, de quoi dois-je me souvenir ? De ces fois où tu t'es cassé quelque chose. Un bras ou une jambe ou ton jouet préféré ou une fille qui t'a quitté et t'a brisé le cœur ou cette dent et la voilà qui plonge à nouveau un doigt dans sa bouche, touchant prudemment l'incisive brisée pour s'assurer qu'elle tient encore en place. Soudain, une ombre apparaît sur son visage, elle retire son doigt de sa bouche, détache son regard de lui et semble se perdre dans une sorte d'abîme, tentant de se souvenir ou plutôt d'oublier quelque chose, et la douleur enfouie depuis tant d'années dans sa chair (plus profondément que le numéro tatoué sur son bras), qui guette toujours le moindre instant de faiblesse, assombrit son expression et fige son regard, qui s'obscurcit malgré ses yeux clairs. Elle ne s'y abandonne cependant que l'espace d'un instant et se remet immédiatement à sourire, ses yeux retrouvent leur éclat et elle se remet à tâter pour la troisième fois afin de s'assurer définitivement que la dent est bien en place.

Tu verras à quel point j'ai raison, dit-elle comme pour se convaincre elle-même, tout en portant machinalement une main à son front. Elle lui demande s'il a avalé le morceau brisé, parce que si ce n'est pas le cas, ce serait bien de le

chercher pour le garder, ça porte chance, son regard glisse sur le sol et tout d'un coup, elle pousse un cri de joie, s'accroupit et porte son index à sa bouche, avant de toucher le bris de dent transparent, qui se colle aussitôt à son doigt grassouillet, humide de salive. Elle agite triomphalement sa trouvaille, telle une perle minuscule qui scintille sur son coussin de salive, à la lumière tamisée par le rideau. Je me souviens de cet instant avec une telle clarté. La manière avec laquelle cet instant lui revient en mémoire lui donne à réfléchir. La voici qui s'approche de lui, sa boîte à bijoux à la main. Avant de déposer le morceau de dent en souvenir sur le coussinet de satin bleu, elle lui demande avec un grand sourire s'il ne préfère pas qu'elle le lui recolle. Ce n'est pas drôle Maman, ce n'est vraiment pas drôle. Et la carapace qu'il avait érigée de peur d'être réprimandé se brise, il éclate en sanglots et pleure sur leur sort à tous les deux, lui qui n'a pas appris à se souvenir et elle qui n'a pas réussi à oublier et dans un rare geste de tendresse, elle le prend dans ses bras, enfouit ses joues mouillées dans sa poitrine et le caresse. Le vague parfum de sa transpiration, mêlé à un effluve de Chanel N° 19 et de boulettes de viande brûlées sur le feu, dans la cuisine, s'insinue dans ses narines, poursuit son chemin le long de sa gorge, se condense en une bulle de souvenir, diffuse et oppressante, qui pèse sur son diaphragme. C'est si vrai ce que tu as dit, Maman. Dans la clarté ou l'obscurité de notre passé, nos souvenirs se rassemblent comme des récifs de corail autour de nos îlots de souffrance, entre lesquels il n'y a qu'un vide immense, on a tellement de mal à respirer, tellement de mal à rester, c'est si difficile de partir et la mer de larmes monte à nouveau et menace d'enfoncer la digue, comme à l'époque. Il est submergé par une vague de pitié envers lui-même. Maman, ça fait tellement mal ! Quoi donc, mon fils, quoi donc ? Cette obscurité, cette immensité. C'est ça qui fait mal. Pas la dent. Des gens ont vécu la Shoah, mon fils. Je sais, Maman. Mais moi, je n'ai pas vécu la Shoah, de quoi suis-je donc coupable ? Il se contemple de nouveau dans le miroir, tentant de résoudre l'énigme cachée dans ce reflet qui lui est étranger. Comment en suis-je arrivé là ? Regarde par toi-même, le morceau de dent qui se trouve toujours au fond

de la boîte à bijoux que tu m'as laissée ne s'encastre plus sur la dent brisée. J'ai vérifié. Il est trop petit. Trop fin. Trop transparent. Je répète : quelque chose a mal tourné en cours de route. Une panne. Une déviation imperceptible. Tu te souviens, mon fils, de ce que tu as appris en cours de mathématiques et de géométrie ? Je ne me souviens plus de rien. Rien de rien. Et pas seulement en ce qui concerne les mathématiques ou la géométrie. Je ne me souviens pas à quoi tu ressembles, ni qui j'étais avant de devenir celui que je suis maintenant. Alors je vais te rafraîchir la mémoire. Elle s'assoit à ses côtés après l'école, pose une main douce sur sa tête, saisit une boucle et l'enroule autour de son doigt, puis se met à expliquer : tous les mille mètres, un écart d'un degré t'éloigne d'un mètre du but. De deux mètres tous les deux mille mètres. Et tous les trois mille mètres ? demande-t-elle, mordant sa lèvre inférieure avec inquiétude tandis que les rides qui partent des ailes de son nez assombrissent son regard. Trois mètres ? demande-t-il, hésitant, en fermant les yeux, de peur que la main qui joue doucement avec ses boucles ne se referme violemment sur elles s'il ne fournit pas la bonne réponse et que de l'autre elle ne le gifle, en lui lançant avec cruauté qu'il est un imbécile, plus encore que son fou de père, et interdiction de pleurer. Mais par chance, un sourire illumine les yeux de sa mère. Très bien. Et tous les dix kilomètres ? demande-t-elle, augmentant la difficulté. Dix mètres. Parfait. Elle se penche vers lui et approche ses lèvres douces de son front. Interroge-moi encore, implore son corps, pour sentir à nouveau le contact de ses lèvres qui l'embrassent si rarement, pour l'inscrire dans sa chair et qu'il ne lui échappe plus jamais. Interroge-moi encore une fois... C'est inutile, si tu as compris le principe... La certitude qu'elle exprime contient une promesse : dès lors que tu as compris le principe, il en va de même à l'infini. Sa voix, rendue sensuelle par la cigarette, grave ces mots dans son esprit avec une précision douloureuse. Et maintenant, fort de ce savoir, va conquérir le monde. Vérifions donc ce principe, considérons l'endroit où je me trouve actuellement par rapport à celui où j'aurais voulu me trouver. Et pour commencer : combien de mètres y a-t-il dans une année ? Je ne sais pas, Maman. En ce qui me

concerne, l'ensemble de mes années peut se concentrer sur un seul centimètre. Regarde par toi-même. Et il contemple de nouveau son reflet dans le miroir, qui lui renvoie l'image d'un étranger débordant de calories. D'innombrables calories agglutinées sur lui de tous côtés.

Elles vont finir par me recouvrir entièrement ! Il veut crier, mais qui l'entendra ? Et si quelqu'un l'entend, que pourra-t-il bien lui expliquer ? Qu'il y a un homme qui va à sa perte à l'intérieur de lui ? Qu'il est condamné à trimbaler le corps d'un autre ? Et pas seulement le corps, mais également l'âme d'un autre, car cet homme-là, ce n'est pas lui. Cette masse étalée dans le fauteuil n'est en aucun cas lui. En aucune façon ! Ni lui, ni Miki, ni Sapiro et bien évidemment pas Johannes Gump, le malheureux, qui, s'il n'avait été fauché dans la fleur de l'âge, aurait certainement accompli de grandes choses. Une pensée effrayante le fige soudain : peut-être existe-t-il des êtres qui sortent de leur enveloppe corporelle, ne laissant derrière eux qu'une mue figée à leur image. Peut-être ne suis-je plus dans l'enveloppe lourde et épaisse de ce corps dont je vois le reflet. Peut-être l'ai-je quittée, il y a bien longtemps. Je me trouve peut-être dans un tout autre endroit. Seule mon absence subsiste ici. L'ombre de ma présence. L'enveloppe figée de ma silhouette vide.

Il est complètement épuisé. Il n'arrivera probablement pas à peindre cette nuit encore. Il n'aurait jamais cru que tout ce processus serait semé de tant d'embûches. Il a pourtant beaucoup dessiné dans sa vie. Il ne parle pas de son travail de graphiste au sein de l'agence de publicité, avant qu'il n'entame sa vertigineuse ascension vers les fonctions de direction. Il faut du talent, même lorsque l'on fait un travail de graphiste. Il était arrivé à ce poste par le biais de l'art. Il avait un joli coup de crayon. Il avait bien réussi à Betsalel. Pas aussi bien que Liat, mais pas mal non plus. Si Liat était à ses côtés, elle serait en mesure de l'aider. Bien entendu pas celle qu'il avait laissée. Celle d'avant, lorsqu'elle était à son apogée, avant qu'il ne la détruise avec ses reproches, sa souffrance, ses soupirs, ses remarques sarcastiques, ses critiques à l'encontre de sa peinture, prudemment formulées pour l'encourager, mais dont la douceur

tombait goutte à goutte sur son travail comme un poison. Et surtout avec les deux avortements auxquels il l'avait poussée, avant de l'abandonner durant l'opération et la période de convalescence. Ma Liat, que t'ai-je donc fait ? répète-t-il, plein de pitié pour lui-même. Toujours pour lui-même, jamais pour les autres. Liat, marmonne-t-il du bout des lèvres, en jetant un regard humide dans le miroir. Il aperçoit sa femme qui s'approche de lui de l'autre côté de la surface transparente, tenant dans les mains un sac noir, orné de part et d'autre de lettres d'or. Il reconnaît le logo. Une marque de sous-vêtements féminins. Il avait réalisé un petit film publicitaire pour cette marque à l'époque de l'opération de Liat. Liat se tient juste en face de lui, elle est si proche qu'il pourrait presque la toucher. Mais elle est de l'autre côté du miroir. Elle ne le voit pas. Peut-être parce qu'elle est dans la lumière et lui dans l'obscurité. Elle pose le sac à terre et s'observe un instant d'un regard triste mais décidé.

Puis elle dégage avec précaution son chemisier de sa jupe et se met à en ouvrir les boutons avec la lenteur d'une strip-teaseuse, du bas vers le haut. Elle hésite un instant en arrivant au dernier bouton, qui maintient le tissu sur la poitrine, mais elle surmonte son hésitation et le défait, lui aussi. Elle sort les épaules du chemisier, qu'elle fait glisser le long de ses bras jusqu'au sol. Ils contemplent tous deux le résultat de l'opération. La cicatrice est encore violacée et enflée. Les fils ont été retirés il y a un ou deux jours seulement, pas plus. Elle lève le bras droit et pose prudemment sa paume sur la cicatrice, croise le bras gauche dont la main vient se poser sur le sein orphelin. Elle reste debout quelques instants à se contempler, puis se penche vers le sac, en extrait un soutien-gorge push-up onéreux, acheté quelques jours avant l'opération, dans un accès incompréhensible de sentimentalisme. Elle le dégrafe, le contemple, l'enfile et ajuste les bretelles à ses maigres épaules. Elle saisit son sein droit dans la paume de sa main, le fait rentrer dans le bonnet et l'installe dans son nid douillet, avant de passer les bras derrière le dos pour fermer le soutien-gorge.

Elle examine de nouveau son reflet et croise les bras sur la poitrine. De sa main gauche, elle saisit son sein droit et comprime de la main droite le bonnet gauche, vide. Elle décroise les bras et contemple le creux qui s'est formé dans le tissu du bonnet. Elle se penche vers la commode, en extrait un tas de mouchoirs de soie et se met à remplir le bonnet vide.

« Liat... » murmure Miki, consumé de pitié. Elle se détourne rapidement, pour regarder derrière elle, vers la porte à demi ouverte, à laquelle il n'avait pas prêté attention jusqu'à présent. Quelqu'un se tient là, enveloppé de ténèbres, Miki ne peut le distinguer de l'endroit où il se trouve.

« Pourquoi me regardes-tu comme ça ? » demande-t-elle et de la porte, on entend la voix de Miki : « Comme quoi ? » Elle se dépêche de remettre son chemisier et répond avec colère : « Avec ce regard, là. » La voix de Miki répond : « Avec quel regard ? » Elle boutonne son chemisier d'une main tremblante et lui lance : « Ne fais pas l'imbécile. Ce regard, là. Tu vois très bien de quel regard je parle. Tu le connais très bien ! » Elle se dirige rapidement vers la porte et la lui claque au nez. Depuis l'envers du miroir, il la voit ôter son chemisier, enlever le soutien-gorge et le jeter rageusement à la poubelle. Puis elle s'assoit soudain sur une chaise face au miroir et cache son visage dans ses mains.

Un observateur étranger pourrait croire à tort qu'ils pleurent tous deux pour la même raison. Elle pleure la perte de son sein, lui s'identifie à sa peine et la partage. Mais il suffit de connaître un tant soit peu la nature humaine, et la sienne en particulier, pour savoir qu'il s'agit d'une illusion optique. Ils semblent pleurer ensemble, en réalité chacun sanglote seul, chacun de son côté, sur lui-même.

Intérieur. Jour. Hôtel.

« Monsieur... » La voix agréable l'arrache au souvenir qui le torture et il jette à la serveuse le regard de quelqu'un qu'on aurait tiré d'un cauchemar.

« Vous vous sentez bien ? demande-t-elle craintivement.

— Tout dépend de quel point de vue on se place.

— Excusez-moi de vous dire cela, Monsieur, mais vous n'avez vraiment pas l'air bien. »

Il jette un coup d'œil dans le miroir et aperçoit avec effroi son visage fripé, comme un masque recouvert d'une couche de rouille jaunâtre. Ce n'est plus moi qui me contemple depuis l'envers du miroir, pense-t-il. Apparemment, la métamorphose a débuté.

« Vous m'avez déjà apporté de l'eau, dit-il en plaisantant, qu'avez-vous d'autre à me proposer, du lait ? »

Les connaissances bibliques de la serveuse sont apparemment limitées. Elle interprète ses paroles de façon erronée et porte machinalement une main à son chemisier, pour s'assurer qu'il est bien boutonné. Prenant un air sérieux, elle lui répond sur un ton formel : « Nous avons un médecin à l'hôtel. Vous souhaitez peut-être que je l'appelle ?

— Un médecin ? » répète-t-il à voix haute, s'accordant quelques instants de réflexion avant de répondre, tout fier d'avoir attiré son attention : « Vous pensez donc que j'en ai besoin ? »

Au vu des possibilités qui s'offrent à lui, il ressent comme un regain d'optimisme. Les médecins nous libèrent en effet de toute responsabilité quant à notre état et nous donnent l'autorisation officielle de nous sentir décalqués.

Ce n'est pas moi qui suis coupable, nous persuadons-nous, c'est mon corps qui me joue des tours. Si les choses dépendaient vraiment de moi, et non de ce tas de viande dans lequel je me trouve, je m'en porterais bien mieux, je serais en meilleure santé, plus rapide, plus intelligent, plus fort, plus attirant, plus beau, plus généreux, plus aimable, plus doué, mais que puis-je faire, Mesdames et Messieurs les jurés ? Avant que vous ne rendiez votre jugement, veuillez prendre en considération le fait que je ne suis pas seul responsable de mon mauvais caractère, de mes actions répréhensibles et de ma vie ratée. Nous sommes deux, mon corps et moi. Non seulement nous n'agissons pas de concert, mais bien souvent, nous nous portons préjudice l'un l'autre. Je veux me lever tôt, il continue à dormir, je veux courir, il s'entête à se reposer. Je m'efforce de gravir le flanc d'une montagne et d'en conquérir le sommet, il préfère rebrousser chemin et se reposer à son pied. Je suis mince de nature, il me couvre de graisse. Je suis un philanthrope dont le vœu le plus cher est de partager avec son prochain richesses spirituelles et matérielles, il est un misanthrope renfermé sur lui-même, qui ne cherche qu'à satisfaire ses propres besoins, y compris aux dépens d'autrui. Nous sommes donc bien deux êtres différents qui se retrouvent par hasard, et pas pour le meilleur, en même temps au même endroit et qui se livrent un âpre combat, du fait de leurs intérêts diamétralement opposés. Les théories élaborées par Platon, Descartes et Spinoza, de même que toutes les recherches récentes en matière de neurophysiologie visant à apaiser le conflit entre ces deux entités ou ériger entre elles une barrière de sécurité ont échoué de manière répétée. Seul un Big Bang pourrait séparer cette formation rigide et inextricable, soudée par l'amertume des deux parties. Je vous demande donc de tenir compte, Mesdames et Messieurs les jurés, du fait que je suis déjà puni en étant lié au tas de chair qui se trouve sous vos yeux et que je suis contraint de traîner. Je ne peux même pas le quitter un instant, car c'est là une action que je ne peux accomplir sans lui, et avec, c'est encore plus impossible.

Se pourrait-il qu'à la suite de mon échange identitaire avec Sapiro, mon corps se dissolve et que mon être véritable aille trouver refuge dans un autre corps ? Espoir idiot et tout à fait infondé. Imaginez-vous un homme qui perdrait son corps au cinéma et qui, à l'issue de la projection (car il ne voulait pas quitter la salle au beau milieu du film), se hâterait de flotter jusqu'au vestiaire pour voir si personne n'y a déposé son enveloppe corporelle. « Pas celui-ci, ni celui-là, non, le mien est plus clair, plus beau, mieux réussi, non, celui-là non plus... » Le propriétaire du corps perdu donne des indications à la personne responsable du vestiaire, laquelle passe en revue, d'un geste rapide, les cintres auxquels sont suspendus les corps oubliés, telles des carcasses fixées à des crochets de boucher. Elle finit par mettre la main sur le bon corps et le tend à son propriétaire, d'un air ravi. « Vérifiez que rien ne manque et signez ici », lui dit-elle. L'esprit secoue son corps, en tâte les entrailles, vérifie que personne n'a profité de l'occasion pour échanger sa conscience ou ses reins et signe enfin.

« Mon beau corps », « j'ai mal à tout le corps », « parce que votre corps le vaut bien », comment toutes ces expressions courantes ont-elles bien pu voir le jour, c'est un peu comme si le propriétaire légal se tenait à côté de son corps, à l'intérieur, dessus ou derrière, tentant en vain d'exercer son contrôle sur toute cette machinerie. De même que le langage peine à mettre en mots nos pensées, de même il nous induit en erreur et altère notre faculté de jugement, en créant un fossé artificiel entre nous et notre corps. Comme s'il était possible de séparer ces deux entités, comme s'il existait entre elles des relations de possession : j'ai une maison, une voiture, une femme, un corps. Je vends ma maison, brûle ma voiture, divorce de ma femme et abandonne mon corps à Kiryat Shmona pour partir chasser l'ours en Alaska, tandis que mon corps se prend des tirs de Katioucha à la frontière nord du pays. De temps à autre, je lui écris des lettres dans lesquelles je lui explique comment construire un igloo ou baiser les pingouins. Il m'envoie des réponses laconiques, « Vis ta vie, éclate-toi, je te garde ta patrie au chaud.

— Ne va pas mourir là-bas, lui dis-je. Ce sera sympa de se revoir, si je retourne un jour en Israël. »

Assez parlé, conclut-il. Trop de communications, pas assez de relations, trop de mots, trop peu de sens, se dit-il, imitant un slogan publicitaire qui lui rappelle son véritable métier.

« Monsieur Sapiro... vous vous sentez bien ?

— Oui, aussi bien qu'on peut se sentir dans mon état.

— Voulez-vous que j'appelle un médecin ? »

C'est un psychiatre qu'il faudrait, réplique-t-il pour lui-même, levant les yeux vers le beau visage lumineux de la serveuse.

« Je me sens parfaitement bien », répète-t-il avec héroïsme. Sa moue se tord en un sourire crispé, tandis qu'il tente de donner à sa voix une inflexion joyeuse.

« Suffisamment bien pour prendre l'appel ?

— Ils sont encore en ligne ? demande-t-il en guise de réponse, alors que la peur l'étreint de nouveau, ils n'ont pas laissé de message ?

— Ils s'entêtent à vous attendre. Apparemment la femme qui cherche à vous joindre a besoin de vous parler de toute urgence. Elle a catégoriquement refusé de laisser un message. Puisque vous êtes là, cela ne la gêne pas d'attendre encore un peu, m'a-t-elle dit.

— Elle s'entête à rester en ligne », répète-t-il avec satisfaction, flatté que quelqu'un, qui plus est du sexe féminin, soit prêt à l'attendre si longtemps. Ce Sapiro a l'air d'être une grosse pointure. Il jette un coup d'œil à sa montre. Toujours dix heures moins cinq. Il ne s'est écoulé que très peu de temps.

« Monsieur... »

Elle lui jette un regard craintif et plein de curiosité. Il a presque envie de lui demander pourquoi elle le regarde ainsi, question à laquelle il n'y a, en général, aucune réponse claire et satisfaisante, quelles que soient les circonstances. Un homme qui surprend son ami en train de coucher avec sa femme peut la poser,

ou bien un commandant qui a reçu une balle tirée par erreur par une recrue, ou encore un mari dévoré de culpabilité à l'égard de sa femme. Ou l'inverse.

« Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— Comment ça “comme ça” ?

— Avec ton regard, là.

— Quel regard ?

— Ne te moque pas de moi ! Ton regard là ! Tu sais très bien de quel regard je veux parler. Tu connais ce regard ! »

La femme a-t-elle raison de supposer que son mari connaît parfaitement ce regard qui l'irrite tant ? Supposons que son mari lui ait souvent jeté ce fameux regard, objet de ses plaintes, regard auquel il a recours à chaque fois qu'il est énervé et qu'elle ne l'est pas, ce qui se produit tous les jours au sein de ce couple, sans quoi elle ne le lui reprocherait pas. Son affirmation n'en serait cependant pas plus exacte, puisque son mari ne peut effectivement pas connaître ce regard. Et comment le pourrait-il ? Il ne peut voir le regard qu'il lui jette au moment où ils ont cette discussion.

Supposons maintenant qu'un miroir se trouve par hasard dans la pièce et que l'homme, désireux d'établir, une fois pour toutes, de quoi parle sa femme lorsqu'elle évoque ce regard, tourne le visage à la vitesse de l'éclair vers le miroir, le regard qu'il y verra sera-t-il le même que celui dont se plaint sa femme ? Évidemment que non. Il ne s'agira que du regard qui tente de saisir cet autre regard dont elle parle. Et non ce fameux regard.

En revanche, il connaît bien le sentiment de déception qui accompagne ce regard. Ou plutôt le sentiment qu'il provoque. Mais en lui-même, c'est une manifestation extérieure d'un sentiment familier, qui restera à jamais dissimulé dans son visage, de telle sorte que l'affirmation de sa femme est dénuée de tout fondement. À chaque fois que l'homme et la femme en arrivent à ce dialogue, récurrent entre eux (par exemple, lorsqu'il revient de sa période de réserve et qu'elle a mal à la tête ou qu'il s'excite devant un film porno alors qu'elle est en train de lire un livre, ou lorsqu'il a fini d'espionner la jolie voisine d'en face qui

arrose les plantes sur son balcon en nuisette, pendant que sa femme corrige les devoirs de ses élèves, ou lorsqu'il essaie de la convaincre que l'ablation de son sein ne le gêne pas, ce qui n'éveille pas de désir sexuel chez elle, bien au contraire, mais ne fait que la mettre en colère, il n'a qu'à sortir de la pièce et cesser de me regarder lorsque je m'habille, c'est déjà assez dur comme ça, qu'il ne vienne pas toucher le sein restant et caresser celui qui n'existe plus, je n'ai pas besoin de sa charité et s'il a tellement envie, qu'il aille donc se branler en face de la voisine qu'il aime tant espionner, ou qu'il aille baiser sa maîtresse qu'il cache sûrement quelque part, avec toutes ces fois où il disparaît de la maison, et toujours ces promenades bizarres dont le seul but est de semer le détective qu'elle a engagé pour le suivre, du moment qu'il ne la regarde pas avec son regard de chien battu, ce n'est pas de sa faute s'il se retrouve coincé avec elle, elle aussi est coincée avec lui. Toutes ces pensées lui traversent l'esprit, mais elle se contente de lui lancer cette même interrogation éculée, avant de lui claquer la porte au nez :

« Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— Comment ça “comme ça” ?

— Avec ton regard, là !

— Quel regard ?

— Ne te moque pas de moi ! Ton regard là ! Tu sais très bien de quel regard je veux parler. Tu connais ce regard ! »

Il pourrait, pour une fois, briser la routine, histoire de changer, et protester, insister, ou même se mettre en colère en disant qu'elle sait très bien qu'il ne peut pas connaître ce regard dont elle parle. Alors que son regard à elle, celui qu'elle lui jette lorsqu'elle lui dit ce qu'elle lui dit, il ne le connaît que trop bien. C'est le regard qu'elle réserve aux moments où elle parle de son regard à lui, et son regard à elle est plein de haine envers lui et envers elle-même. Il pourrait même ajouter, bien que cela n'ait aucun intérêt, puisqu'il est de toute façon sur le point de la quitter : « Liat, tu as déjà oublié ? Tu m'as toi-même démontré notre incapacité à voir notre regard de la façon dont les autres le

voient. Tu te souviens ? Lors de notre deuxième voyage, lorsque nous arpentions tous les grands musées et les galeries réputées d'Europe. »

Durant quinze mois, ils avaient dédié leurs jours à l'amour de l'art et leurs nuits à l'art d'aimer. Leurs sacs de couchage sur le dos, armés de papier et de crayons, ils s'étaient attelés à copier les œuvres des plus grands peintres et sculpteurs, dans l'espoir de devenir un jour comme eux. En vain, car nous sommes de ceux qui restent à quai et regardent les trains partir. Et même si nous prenions notre courage à deux mains et montions dans l'un de ces trains, il ne prendrait pas la bonne direction, comme celui qui me conduisit vers ma nouvelle vie dans cet atelier de peinture entièrement équipé, en plein cœur d'un petit village de pêcheurs. Tout le matériel laissé à ma disposition ne me servira même pas à remplir ne serait-ce qu'un centimètre carré des 9 968 centimètres carrés de cette toile que Johannes Gumpff n'a jamais peinte.

Mais à l'époque, nous étions encore suffisamment naïfs pour ajouter foi à la théorie pompeuse de Kandinsky sur la relation entre le son et la couleur et nous contemplions les tableaux aux murs, tout en prêtant l'oreille à la musique que nous suggéraient les couleurs. Le bleu ciel évoquait le scherzo joyeux de la flûte, le bleu foncé faisait vibrer les cordes rauques du violoncelle, le vert faisait résonner la trompette. Et lorsque les cloches des églises emplissaient Florence de leur écho, le ciel prenait une teinte orangée. Nous étions d'accord sur tout, sauf sur le basson. Tu te rangeais à l'avis de Kandinsky, en attribuant à cet instrument la couleur pourpre, tandis qu'il m'évoquait le noir. Ce léger différend ne nous empêcha cependant pas d'aimer toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, jusqu'à notre arrivée à Madrid. Jusqu'au Prado, au tableau de Goya, *Saturne dévorant l'un de ses fils* et jusqu'à ta première fausse couche. Mais pourquoi en arriver si vite à cette issue malheureuse, alors que nous n'en sommes qu'à l'ouverture, si gaie et enjouée ? Florence, les Offices, le corridor de Vasari aux murs couverts de centaines de portraits. C'est par là que nous

avons débuté le voyage. Nous avons l'intention de gagner notre vie en faisant le portrait des touristes et espérons améliorer du même coup notre technique.

Chaque jour tu réussissais à m'impressionner, ta faculté à t'absorber dans un dessin au beau milieu d'une foule, de cris d'enfants et de nuées de pigeons venus picorer les miettes que des vieilles femmes leur jetaient sur la place me rendait presque jaloux. Ton béret basque posé avec une nonchalance charmante sur ta tête, un sourire lumineux éclairant tout ton visage, tu t'installais sur une chaise pliante et toutes les parties de ton corps étaient encore merveilleusement intactes. La tête légèrement rejetée vers l'arrière, les yeux plissés pour mieux y voir et le bout de la langue touchant la lèvre supérieure dans une attitude de concentration, tu tendais la main qui tenait le crayon vers le client qui te souriait, gêné, ou faisait la grimace ou prenait une pose qui lui semblait adaptée à la postérité. Tu saisisais les traits marquants de sa physionomie en quelques secondes. Il me fallait des heures pour arriver au même résultat. Tu étais penchée sur ton dessin. D'une main sûre, avec des mouvements rapides, sans presque jeter un deuxième regard au touriste inquiet qui s'en remettait à toi, tu commençais à tracer les premières lignes, noircissant ou éclaircissant les volumes du visage, lui conférant ses caractéristiques (un regard résigné, une bouche pleine d'amertume, un nez arrogant, des joues rebondies témoignant d'un appétit démesuré, des lèvres attirantes), et tu achevais ton travail en un jet, avant que la première impression ne s'évapore. Les touristes satisfaits ajoutaient toujours un petit quelque chose au prix fixé à l'avance. Ma Liat, belle et talentueuse, assise devant une longue file de touristes te préférant à moi, et me faisant des clins d'œil pour me consoler de mon désœuvrement.

« Que dirais-tu si je t'annonçais que je suis enceinte ? » m'avais-tu demandé brusquement dans le train qui nous emmenait de Venise à Vienne. Nous étions assis dans la voiture-restaurant et jouissions du paysage, de la nourriture et du vin. Le train venait de s'engager dans un tunnel et, comme cela se produit souvent, les lumières s'étaient éteintes d'un coup juste à cet instant. L'obscurité

fait naître le silence, du silence naît l'espoir, de l'espoir la colère, et lorsque le train sortit du tunnel, nous étions assis face à face, métamorphosés.

« Tu n'as rien à dire ? m'avais-tu demandé, en mordillant ta lèvre inférieure.

— Que veux-tu que je te dise ? » avais-je répondu, répétant ce que l'on dit dans ces cas-là, surtout lorsque l'on sait très bien ce qu'il ne faut pas dire, mais que l'on souhaite néanmoins que l'autre entende ce que nous aurions à dire. C'est pour cela que les hommes prennent un air énervé et renvoient la question sur un ton amer et plein de reproches, pour dissiper tout doute quant à leurs intentions.

« Je veux garder cet enfant, avais-tu fini par dire après un silence prolongé, ignorant le message clair que j'avais tenté de t'envoyer.

— Alors pourquoi me demandes-tu mon avis ?

— Je voudrais que tu me dises que toi aussi tu désires cet enfant, avais-tu répondu, en levant vers moi un regard implorant.

— Je ne peux pas te le dire, avais-je rétorqué, espérant qu'une formulation vague rendrait la cruauté de ma réponse plus supportable.

— Tu vois bien que tu as quelque chose à dire. » Tu avais affiché un sourire crispé en tentant de masquer ton trouble par une plaisanterie.

Nous étions descendus du train à la gare Südbahnhof de Vienne et avions marché en silence, côte à côte, comme des étrangers. Cette nuit-là, je t'avais fait l'amour avec sauvagerie, avec colère, et tu t'étais offerte à moi en silence. Lorsque tu me crus endormi, tu t'étais mise à pleurer et avais essuyé tes larmes avec le drap. La faiblesse d'autrui a toujours représenté une menace pour moi. Loin de provoquer en moi des sentiments de compassion ou de pitié, elle ne fait qu'éveiller mépris, haine et violence. Le lendemain, au Kunsthistorisches Museum, face aux *Trois Âges de la vie* de Baldung, tu m'avais demandé pourquoi je ne souhaitais pas avoir d'enfant.

« Ce n'est pas que je ne veuille pas d'enfant, avais-je menti, le regard fixé sur le personnage terrifiant de la Mort, lequel m'était revenu en mémoire des années plus tard, lors de ma rencontre avec Adam. Je ne veux simplement pas

d'enfant maintenant, avais-je ajouté en hésitant, effrayé par le destin auquel mes paroles condamnaient peut-être cet embryon.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Fais ce que tu veux. Je ne pense pas avoir le droit de te dire quoi faire », avais-je répliqué, te donnant par là même à comprendre ce que tu avais à faire.

Nous nous étions assis à même le sol, nous nous touchions presque, mais déjà un abîme gigantesque s'était formé entre nous. Nous évitions de nous regarder. De temps à autre, nous levions les yeux de nos carnets à dessins pour regarder le tableau figurant au moyen d'éléments visuels naïfs, mais très impressionnants, ce que nous savons tous : le temps passe, nous vieillissons et avant d'avoir le temps de dire ouf, la mort nous convie à un premier et dernier rendez-vous. Et plus encore. Peut-être a-t-elle été présente à nos côtés tout au long des étapes de notre vie, attendant son heure, comme sur ce tableau. Baldung représente la Mort sous les traits d'un cadavre en putréfaction, tout droit sorti de la tombe, une sorte de Freddy Krueger du XVI^e siècle. La Mort se tient derrière une jeune fille innocente, nue, à la peau d'albâtre, qui incline légèrement la tête vers un petit miroir qu'elle tient dans sa main droite, trouvant plaisir à contempler son propre reflet. Bien que les lois de l'optique lui permettent d'apercevoir la Mort dans le miroir, elle ne la voit pas, debout derrière elle, juste derrière son épaule, qui agite de sa main squelettique un sablier au-dessus de sa tête, symbole du temps qui passe. Une mystérieuse figure féminine, représentant vraisemblablement l'automne de la vie, soutient d'une main le miroir, tandis qu'elle tente d'écarter de l'autre le bras de la Mort qui mesure le temps qui reste à la jeune fille. Un enfant androgyne est agenouillé dans la partie inférieure gauche du tableau, tenant le bout d'une étoffe fine et transparente qui entoure délicatement le bras de la jeune fille, recouvre l'arrondi de sa hanche et dissimule sa nudité. La Mort tient l'autre bout de l'étoffe. L'enfant jette un regard triste vers le haut, à travers le tissu transparent qui recouvre son visage comme un voile. Difficile de dire s'il regarde la jeune fille. L'enfant et la Mort se tiennent un peu en retrait. L'étoffe

dont ils saisissent chacun une extrémité symbolise le lien nécessaire entre la naissance et la mort, auquel même une belle jeune fille aux boucles d'or et au regard pur, absorbée dans la contemplation de son reflet et qui tourne le dos à la Mort, ne saurait échapper.

« Tu veux que je me fasse avorter ? » m'avais-tu demandé, en tentant de me rendre coupable ou complice. Tu étais absorbée dans la reproduction des petites touffes de cheveux, drus comme de la paille, sortant du crâne étroit de la Mort, tandis que je m'attachais à représenter le pubis de la jeune fille, sous les plis de l'étoffe transparente.

« Je ne veux rien du tout. Je pense simplement qu'un enfant maintenant, alors que nous ne sommes qu'au début de notre vie, c'est une mauvaise idée. »

Aujourd'hui, presque vingt ans plus tard, je comprends que nous en étions déjà presque à la fin. La fin d'une vie peut s'étirer sur plusieurs années. Seul l'embryon qui grandissait dans ton ventre et qui s'en remettait à nous, les yeux fermés – contrairement à l'enfant du tableau, qui contemple, les yeux grands ouverts, l'avenir lugubre qui lui est réservé – en était véritablement au début de sa vie.

« Réfléchis Liat, sois raisonnable... Un enfant maintenant... Ni toi ni moi n'avons de travail, de situation financière stable. Ce serait vraiment très lourd à porter. Nous serions obligés d'investir tout ce que nous possédons dans cet enfant, au lieu d'en profiter nous. Cela déstabiliserait tout. Surtout si nous voulons devenir artistes. Tu as donc renoncé à ton rêve de devenir peintre ?

— Non... Mais je suppose que l'on peut combiner les choses...

— Comment ça combiner ? t'avais-je interrompue, plein de mépris. Qui a jamais réussi à combiner quoi que ce soit ? Picasso, qui a rendu fous ses enfants ? Murillo, que tu aimes tant ? Goya, dont les enfants sont morts à une cadence effrayante, à l'exception de Javier, véritable bon à rien ? Nous parlons d'une vie qui exige un dévouement absolu ! Où trouverons-nous le temps pour des enfants ?

— Nous n'aurons donc jamais d'enfants, c'est ça ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. J'ai juste dit que le moment ne me paraît pas opportun.

— Quand alors ? avais-tu demandé, les larmes aux yeux.

— Nous sommes obligés de parler de cela maintenant ? » Tendus, je fixais des yeux le sablier dans la partie supérieure du tableau. Il me semblait voir les grains de sable glisser dans le corps du sablier, comme pour mesurer le temps qui nous restait, à nous.

« Réponds-moi simplement, c'est tout. Je me fais avorter, oui ou non ? »

Tu continuais à copier au crayon le tableau de Baldung, sur le cahier posé sur tes genoux, une esquisse dont l'auteur du tableau lui-même n'aurait pas eu à rougir.

« Tu ne trouve pas que la main gauche de la femme âgée est un peu tordue ? avais-je demandé, tentant de changer de sujet.

— Ce n'est pas une femme, c'est une figure féminine, avais-tu répondu, sarcastique, reprenant les paroles que Matisse adressa à une critique, qui lui faisait une réflexion semblable au sujet de l'un de ses tableaux. S'il y a quelque chose de tordu ici, c'est toi ! Pourquoi te défiles-tu ? Je t'ai demandé quelque chose !

— Fais ce que bon te semble, mais si tu veux mon avis, cette grossesse ne tombe vraiment pas bien.

— Tu veux que je me fasse avorter ? »

Je préférais parler d'interruption de grossesse plutôt que d'avortement. Le terme d'interruption de grossesse sous-entend quelque chose de raisonnable, de neutre, presque de positif (comme « abandon de la cigarette » ou « accident de la route »), alors que celui d'avortement, lui, évoque quelque chose de terrifiant, de glaçant (à l'image de la mort des héros ou de la montée en puissance puis de la chute de l'empire romain).

« Je veux cet enfant, avais-tu répété avec tristesse.

— Tu es libre de faire ce que tu veux. »

Nous avions alors quitté l'Autriche pour nous rendre en Allemagne, puis de là en Hollande, en Belgique, en France et en Espagne. Ton ventre s'arrondissait et j'avais l'impression d'être à court de temps. Nous voyions beaucoup de choses, en dessinions beaucoup et nous taisions la plupart du temps. Ou plutôt, je me taisais tandis que tu essayais de me remonter le moral, de donner un souffle de vie à notre relation déclinante, de m'impliquer dans la joie de la grossesse, qui te donnait des ailes et me donnait le sentiment d'être pris au piège. Dans l'hôtel à Saragosse, je déclarai vouloir mourir et disparus trois jours durant. Lorsque je revins, livide, brûlant de fièvre, avec une barbe de trois jours et très amaigri (c'est dur à imaginer, mais j'ai été maigre un jour), tu déclaras que j'avais peut-être raison. Peut-être n'était-ce pas le bon moment pour avoir un enfant. « On s'en occupera en arrivant à Madrid », dis-tu pour me rassurer, en posant une serviette humide sur mon front brûlant. Cette bonne nouvelle eut l'effet d'un médicament miracle. Après des nuits et des nuits d'insomnie, je somnolais dans un sommeil profond et me réveillai le lendemain matin, en pleine forme.

« Pourquoi me regardes-tu ainsi ? » me demandas-tu, alors que nous étions à l'arrêt à un feu rouge, à Madrid. J'étais en train de jeter un coup d'œil à la carte, pour déterminer l'itinéraire jusqu'à la clinique.

« Parce que je t'aime. » À l'époque, je savais ce qu'il fallait répondre. Je regardais le cercle que j'avais tracé sur la carte pour indiquer l'endroit où notre bébé allait être assassiné. « Et parce que je sais apprécier ce que tu es prête à faire pour nous. » J'avais dit « nous » pour partager avec toi le fardeau qui pesait sur tes épaules. On aurait pu croire que c'était toi que l'on conduisait à l'échafaud et non un embryon de la taille d'une balle de tennis. Tu étais si tendue et livide. Le feu était passé au vert. Le klaxon irrité d'une Ferrari, juste derrière nous, m'avait sauvé de ton regard furibond. De confusion, j'avais perdu mon chemin et nous avions erré dans un dédale de ruelles, suffisamment longtemps pour nous donner théoriquement l'occasion de regretter et d'abandonner notre dessein à l'égard de notre malheureux bébé.

J'étais Abraham, cherchant avec obstination à parvenir au mont Moriah. J'étais Isaac, louant l'arrivée de l'ange au dernier moment. Mais dans la réalité, seul l'échafaud nous attend, les anges n'apparaissent jamais pour accomplir leur mission.

Le soir venu, nous avons fêté la mort de notre enfant en allant dîner dans un bon restaurant. Tu étais belle et triste à la lumière des bougies, j'avais le sentiment qu'après l'immense sacrifice que tu venais d'accomplir sur l'autel de notre relation, je me devais de t'aimer encore davantage. Je t'entourai d'attentions et de mets délicieux. J'essayai d'être amusant pour te faire rire et lorsque tu t'obstinas à picorer tristement ton *cochinillo* du fameux restaurant Sobrino de Botin, laissant presque tout dans ton assiette, je me montrai compréhensif, malgré la note astronomique. Lorsque je repense à cette soirée aujourd'hui, me vient à l'esprit l'image de deux boxeurs épuisés et affaiblis, qui, au dixième round, retournent sur le ring et s'accrochent l'un à l'autre pour éviter de s'écrouler sur les planches.

Trois jours plus tard, au Prado, tu t'es effondrée devant le tableau de Goya, *Saturne dévorant l'un de ses fils*. Je t'ai conduite à l'hôpital, accompagnée de la guide.

« Ce tableau est terrifiant », nous expliquait justement la charmante guide, traînant derrière elle un troupeau endormi d'étudiants en histoire de l'art. « Goya voulait exprimer l'horreur de la guerre contre les Français, qui faisait rage à cette époque. La terreur de l'invasion française le poursuivit d'ailleurs sa vie durant et influença bon nombre de ses œuvres. Certains pensent que Saturne, ou Cronos, représente le peuple espagnol, précipitant ses enfants dans la guerre contre la France... » Je t'ai jeté un regard et j'ai vu à ton expression que tu n'étais pas d'accord avec cette interprétation politique. « Il s'agit de l'un des quatorze tableaux que Goya dessina sur les murs de la maison qu'il acquit à la fin de sa vie. Notez l'emploi des couleurs vives, le trait de pinceau grossier. Le tableau représente Cronos dévorant l'un de ses enfants. Quelqu'un parmi vous est-il familier de ce mythe ? » a demandé la guide, en jetant un coup d'œil

timide dans ta direction, tandis que quelques mains hésitantes se levaient. Tu connaissais par cœur des passages entiers d'Ovide, tu avais lu l'*Illiade* et l'*Odyssée* dans la traduction de Tchernikovsky, tu connaissais les écrits d'Hésiode et de Virgile, mais tu ne bronchas pas et demeuras silencieuse, le visage fermé. Pourvu qu'elle n'en rajoute pas, ai-je prié en silence, car dès l'instant où nous avons rejoint le groupe, tu n'avais cessé d'embarrasser la guide et de la reprendre, presque avec grossièreté.

Nous avons débuté la visite des *Caprices* par *le Sommeil de la raison*. C'est là que tout avait commencé. La guide avait déclaré que si l'on voulait comprendre la sauvagerie et les pulsions qui animaient Goya, il fallait descendre dans les méandres de sa conscience, plus encore que dans le cas d'autres peintres, à l'exception peut-être de Salvador Dalí.

« Même lorsqu'il représentait la famille royale – l'usage aurait voulu qu'il en embellisse les membres –, même lorsqu'il s'efforçait de contenir ses pulsions, les démons parvenaient malgré tout à se glisser dans ses tableaux, parfois de façon cachée pour ne pas risquer et sa position et sa tête. Il conféra ainsi aux membres de la famille royale des expressions ridicules, qui rappellent les traits caricaturaux que l'on retrouve dans les *Caprices* et dans les "peintures noires"... »

C'est là que tu l'avais interrompue, en lui demandant de façon méprisante comment elle s'y était prise pour descendre dans les tréfonds de la conscience de Goya. L'avait-elle fait s'allonger sur un divan, comme la Maja de son tableau ?

« Où voulez-vous en venir ? t'avait demandé la guide, en se contenant.

— Vous avez analysé Goya ? » avais-tu répliqué. Tu t'étais déjà éloignée des théories de Freud à l'époque.

« Vous seriez surprise, avait répondu l'autre sans se départir de son calme. Mon sujet de thèse porte précisément sur les sources inconscientes dans l'œuvre de Goya.

— Comment avez-vous réussi à trouver ces sources ? » Le groupe commençait à manifester de l'intérêt pour cette joute verbale.

« C'est là tout l'objet de notre visite, même si nous ne pouvons pas l'évoquer de façon exhaustive. Il faut tout d'abord étudier minutieusement la vie de Goya, son enfance, ses relations avec ses parents et ses professeurs, avec son épouse et les autres femmes. Il faut également connaître parfaitement son parcours d'artiste et toute son évolution, venir à bout de toute sa correspondance. Fort de toutes ces données, on peut commencer à interpréter ses pulsions cachées et ses motivations latentes.

— Et vous avez réussi à découvrir ses pulsions cachées sans même l'avoir rencontré une seule fois ? »

Encouragée par les ricanements qui fusaient dans le groupe, la guide avait répondu qu'à son grand regret, Goya ne s'était pas présenté au rendez-vous qu'elle lui avait fixé.

Parvenue devant *la Laitière de Bordeaux*, elle nous avait expliqué que Goya s'était réconcilié avec la vie sur ses vieux jours et qu'il avait abandonné le côté sombre de *la Maison du sourd*. Ses lignes s'étaient faites plus douces, ses couleurs plus claires.

« Ce tableau est sujet à controverse, avais-tu murmuré. Certains pensent que Rosario, la fille de la gouvernante de Goya, pourrait en être l'auteur.

— Vous voulez peut-être prendre ma place ? » La jolie guide avait explosé, tandis que ses yeux noirs lançaient des éclairs.

« Vous corriger me suffit », avais-tu répondu, lui retournant un regard assassin.

Votre affrontement fut à son comble devant les deux tableaux représentant la duchesse d'Albe, une femme magnifique et extravagante, presque aussi riche, célèbre et puissante que la reine elle-même, qu'elle surpassait en beauté, intelligence, frivolité et nombre d'amants. Goya a vraisemblablement été l'un d'entre eux, même si la nature exacte de leurs relations reste inconnue à ce jour. Quoi qu'il en soit, il l'avait immortalisée dans deux tableaux, réussissant même

à obtenir d'elle sur la toile ce qu'il n'avait pu obtenir dans la réalité. Sur l'un des tableaux, elle porte deux bagues à son doigt, l'une d'elles gravée à son nom à lui, l'autre à son nom à elle, tandis qu'elle désigne une phrase inscrite sur le sol, à ses pieds, « *Solo Goya* ».

« Certains experts sont convaincus que la duchesse d'Albe servit de modèle, nue et habillée, pour les deux Maja, que nous verrons par la suite. Le tableau représentant la Maja nue est considéré comme tellement choquant et scandaleux qu'en 1941, les descendants de la duchesse décidèrent d'exhumer les restes de leur aïeule pour les faire examiner par des spécialistes et mettre un terme une fois pour toutes aux rumeurs qui suggèrent que la femme lascivement étendue sur le canapé dans le tableau de Goya ne serait autre que leur arrière-grand-mère.

— Puisque nous en sommes à manier les hypothèses, avais-tu lancé, la rumeur veut également que la duchesse soit morte des suites d'une fausse couche, et que le père de l'enfant aurait été Goya.

— Il existe beaucoup de rumeurs croustillantes de ce genre, avait répliqué la guide, en se contraignant au calme, mais comme pour la plupart des rumeurs, celle-ci est tout à fait infondée. » Elle s'interrompit un instant pour voir si tu allais poursuivre ce débat. « Quoi qu'il en soit, ce qui nous intéresse ici, ce ne sont pas les rumeurs et les scandales qui entourent la personne de Goya, mais bien son œuvre et on ne peut qu'admirer son extraordinaire faculté à représenter les femmes comme aucun autre, peut-être parce qu'il les admirait tant...

— On ne voit pas uniquement l'admiration de Goya pour les femmes, mais également le mépris et la haine qu'il ressentait à leur rencontre, fis-tu remarquer après avoir écouté attentivement ces explications.

— Je viens de vous proposer de prendre ma place, avait-elle répondu, exaspérée.

— Traîner derrière moi un troupeau d'ignorants dans des couloirs de musée ne m'intéresse pas.

— Rien ne vous oblige à rester avec nous, *querida mia*, si nous ne sommes pas de votre niveau.

— Mais *ma chère*, qui donc s'occupera de mon mari, qui ne cesse de vous lancer des œillades ? »

Tous les yeux s'étaient tournés vers moi, y compris ceux de la guide, qui m'avait déjà jeté des regards furtifs et qui me regarda alors avec une telle compassion que je me sentis rougir.

Nous étions arrivés au tableau représentant Saturne-Cronos, le Titan qui assassina son père et qui, pour s'éviter pareil sort, dévora les enfants qu'il eut avec sa sœur Rhéa. Goya a dépeint cette scène effroyable avec un réalisme tel que même le spectateur le plus blasé ne peut réprimer un sentiment d'horreur. Influencée par la psychanalyse, la guide évoqua l'importance de la bouche dans l'œuvre de Goya. Cette bouche béante, tordue en un épouvantable sourire, qui se poulèche les babines et montre les dents, cette bouche hurlante, haletante, gémissante et soupirante, ouverte comme la gueule d'un monstre terrifiant, dégoulinant du sang de ses enfants.

« La bouche est un motif central dans la représentation des visages chez Goya », expliquait justement la guide, lorsque nous entendîmes un bruit sourd. Tu t'étais effondrée et gisais par terre, inconsciente.

À l'hôpital, on nous apprit que ton malaise n'était pas dû à la forte impression que t'aurait laissée ce tableau, mais à une négligence du gynécologue, à l'origine d'une grave infection. Je t'ai rendu visite, quelques jours plus tard, accompagné de la guide, assez mal à l'aise. Nous étions assis de part et d'autre de ton lit, prenant bien soin de maintenir entre nous une distance formelle (nous avions déjà fait connaissance de façon intime, le jour où elle nous avait accompagnés en voiture à l'hôpital et toutes les nuits de ton séjour là-bas). Pour dissiper le silence gêné, Catellana nous raconta que de nombreuses personnes s'étaient déjà évanouies face à ce tableau.

Nous nous tîmes à nouveau.

« Je suis vraiment désolée pour l'avortement. Si j'avais su dans quel état vous étiez, je ne vous aurais pas rabrouée de cette façon, déclara Catellana, au bout de quelques instants.

— Je me serais disputée avec vous même si j'avais été en bonne santé, répondis-tu après lui avoir jeté un regard sceptique. En particulier au sujet de ce présumé freudien qui accorde à la bouche une place centrale dans les tableaux de Goya. J'ai toujours détesté Freud, qui présente ses thèses comme autant d'évidences, sans qu'il soit possible de les vérifier, nous condamnant à être guidés éternellement par nos pulsions. Le tableau représentant Cronos n'a rien à voir avec les guerres d'Espagne ou les horreurs de l'Inquisition. Il montre simplement, en une sorte de mythe d'Œdipe inversé, la crainte d'un père face à son fils qui n'est pas encore né. Il ne s'agit pas du fils au sens freudien du terme, jaloux de son père et rêvant de le tuer. Le père craint, peut-être à raison, que le fils ne prenne sa place et ressente à son égard de la haine et de la peur, jusqu'à souhaiter sa mort. Et s'il ne le tue pas vraiment, il trouvera un autre moyen de l'anéantir. C'est ce qui se passe dans la plupart des cas : le père fait peser sur son fils des espérances exagérées, manifeste à son égard des exigences démesurées ou lui impose de lourdes sanctions. Et il éprouvera de la jalousie à l'égard de son rejeton lorsqu'il verra le rapport de forces s'inverser en sa défaveur. »

Tu t'absorbais quelques instants dans tes pensées, avant de regarder de nouveau Catellana et d'ajouter avec sarcasme : « Si tu faisais moins attention à la bouche et davantage aux yeux, tu verrais l'effroi et la confusion qui s'y reflètent, l'impuissance et la culpabilité, le "que puis-je y faire, c'est ma nature, je ne peux la contrôler". C'est ce regard qu'ont les hommes quand ils mentent, échouent, sont surpris en train de coucher avec une autre femme ou lorsque leur chien chie sur le trottoir juste devant la maison de leur voisin. »

« Elle hait les hommes », me confia Catellana au cours du repas d'adieu qu'elle m'avait préparé. C'était notre dernier soir ensemble, tu devais sortir de l'hôpital le lendemain. « Elle hait les hommes et les accuse de haïr les femmes.

Et elle déverse en permanence son poison sur toi. Je ne comprends pas comment tu peux rester avec elle.

— Comment pourrais-je la quitter dans son état ? répondis-je, la laissant mesurer l'ampleur du sacrifice que j'étais prêt à accomplir pour cette femme amère et ingrate.

— Tu es si bon et si attentionné », dit Catellana, puis elle se glissa sous la table pour me décerner un prix de consolation pour toutes les souffrances que tu m'infligeais, illustrant avec brio sur mon membre raidi sa théorie du rôle central de la bouche.

Au moins, j'ai un peu avancé dans mon travail, se dit-il pour se consoler. Pas dans la réalisation du tableau, mais j'ai quelques idées en tête. Demain ça ira mieux. Il quitte le studio plongé dans l'obscurité et se traîne lourdement jusqu'à la maison, dont l'une des fenêtres est éclairée. Liora a certainement terminé de jouer le rôle de la sainte et se tient prête à incarner la putain au second acte. Elle a certainement déjà pris une douche pour ôter de son corps l'odeur de la mort et s'est enduite de cette crème hydratante dont le parfum s'est imprégné dans son souvenir jusqu'à ce jour.

Dès qu'il aurait regagné sa chambre, elle viendrait frapper à sa porte et se tiendrait, hésitante, sur le seuil, vêtue d'un peignoir de bain décent, solidement noué à la taille par une ceinture.

« Nous ne pouvons pas continuer ainsi », dirait-elle fermement, après être entrée dans la chambre et avoir fermé la porte derrière elle. Elle s'assiérait au bord du lit et croiserait les jambes, afin de dissiper tout soupçon quant à ses intentions, coinçant un pan du peignoir entre ses cuisses pressées l'une contre l'autre et tendant les bords du tissu autant que possible (en l'occurrence un peu au-dessus du genou, une fois assise). Il ne dirait mot, allumerait une cigarette et lui en proposerait une, qu'elle refuserait.

Le souvenir du rituel qui s'était mis en place entre eux lui donne la nausée. Il s'assoit dans un fauteuil dans le coin le plus reculé de la pièce et fume sa

première cigarette. Puis il s'en allume une autre et lui tend à nouveau le paquet. Elle s'obstine dans son refus. Revenir dessus mettrait en péril la fermeté de sa décision. Toutes les mauvaises choses commencent par une cigarette, lui avait-elle dit la première fois qu'ils avaient couché ensemble et qu'ils s'étaient partagé la dernière cigarette qui lui restait. Ils avaient fumé les deux précédentes avant de passer au lit, tandis qu'il écoutait d'une oreille un résumé de sa vie, payant ainsi, comme tous les hommes, le tribut exigé par les femmes pour écarter les jambes et se donner à eux. Elles supposent probablement, et sans doute à raison, que la disponibilité des hommes à les écouter se sera évaporée après le sexe.

Elle refuse donc pour le moment de prendre une cigarette. Il fume la sienne en silence, les yeux fermés, pour mieux la savourer.

« Nous devons cesser de nous voir, répète-t-elle, guettant l'effet provoqué par ses paroles, avant de baisser les yeux. Cela le tuerait s'il venait à découvrir notre liaison.

— La maladie le tuera avant qu'il ne la découvre, lance-t-il sèchement, sans ouvrir les yeux.

— Tu es un sale type.

— Tu aimes les sales types, ils t'excitent.

— Nous devons cesser de nous voir, c'est un péché ! »

Il ricane.

« Je ne suis pas à l'aise avec toute cette relation.

— Personne ne te retient, déclare-t-il, envoyant dans sa direction un fin nuage de fumée qui se dissout à mi-chemin. Tu peux te lever et partir, si tu veux », ajoute-t-il, prenant un risque calculé.

Elle lui jette un regard effrayé, mais ne bouge pas d'un pouce.

« Je suis sérieux, ajoute-t-il avec plus d'assurance, profitant de son hésitation pour accroître son avantage dans ce bras de fer qu'il ne comprend pas lui-même. Si tu souffres tant que cela, il vaut mieux que tu sortes de la pièce dès à présent. » Elle ne bouge pas.

« Avant qu'il ne soit trop tard », ajoute-t-il sur un ton presque menaçant. Et bien qu'elle connaisse les règles du jeu tout autant que lui, son attitude menaçante ne fait qu'attiser son désir.

« Trop tard pour quoi ? demande-t-elle d'une voix enrouée.

— Je hais tout ce cirque.

— Quel cirque ?

— Ne fais pas semblant de ne pas comprendre, répond-il, méprisant. Tu sais très bien de quoi je veux parler. »

Elle se tait, tandis qu'il savoure les dernières bouffées de sa cigarette. Il écrase soigneusement son mégot, se lève et commence à se déshabiller lentement, sans la regarder. Il sait qu'elle ne peut le quitter des yeux. Peut-être est-elle attirée par les hommes pervers, tout comme la duchesse d'Albe. Il ralentit ses mouvements, exécutant en son honneur une sorte de petit strip-tease. Lorsqu'il se retrouve face à elle, entièrement nu, elle détourne rapidement le visage.

« Je pense chaque mot que j'ai prononcé, nous devons cesser de... Ce que nous faisons est mal.

— Que fais-tu encore ici dans ce cas ? » demande-t-il avec brusquerie tout en s'approchant d'elle. Elle ne répond pas. Il se tient tout près d'elle et approche son sexe de son visage. Elle détourne la tête et ferme les yeux.

« Suce-moi », lui intime-t-il d'un ton détaché, se laissant aller à l'excitation que provoque en lui sa faiblesse à elle. Elle secoue rapidement la tête en signe de négation. « Suce-moi », insiste-t-il, tout en saisissant à deux mains son visage pour le tourner vers lui et lever son menton avec autorité. Elle ouvre des yeux effrayés.

« Ne crie pas. Tu vas réveiller Adam », murmure-t-elle terrifiée. Ses yeux se voilent l'espace d'un instant, le rendant fou de désir.

« Je t'ai demandé quelque chose ! crie-t-il en secouant violemment la tête de sa maîtresse, qu'il tient entre ses mains.

— Nous ne pouvons continuer comme ça, dit-elle, les larmes aux yeux, les lèvres déjà entrouvertes.

— Fais ce que je te dis », siffle-t-il, menaçant.

Pris d'un désir incontrôlable, il approche son membre du visage de la femme et l'enfonce entre ses lèvres dociles. La digue qu'elle s'était efforcée d'ériger tout l'après-midi se brise d'un coup et elle éclate en sanglots qui font trembler tout son corps. Elle enfouit son visage humide dans ses poils pubiens, tandis que sa langue cherche goulûment son sexe qui se raidit aussitôt.

OceanofPDF.com

Hôtel. Intérieur. Jour (9 h 55).

« Monsieur Sapiro ? »

Peut-être que s'il ouvre les yeux maintenant, alors que l'odeur de la crème est encore très présente, il parviendra à se réveiller dans le passé et réparera toutes ses erreurs. Il entrouvre à peine les paupières et décoche un rapide coup d'œil à la femme qui se reflète dans le miroir, bien à l'abri derrière la barrière de ses cils. En dépit de l'odeur familière, ce n'est autre que la serveuse, et non sa femme aux deux fausses couches, ni Liora, la mère de son fils unique. Lorsque deux personnes contemplent leurs reflets respectifs dans un miroir, il se produit un phénomène étrange, pense-t-il, songeur. Est-ce son reflet qui me regarde ? D'un point de vue purement scientifique, et en laissant de côté toute interprétation mystique, cette théorie n'a aucun fondement. Je regarde son reflet, elle contemple le mien, nous nous regardons l'un l'autre de façon indirecte et malgré tout, j'ai le sentiment que c'est son reflet qui me regarde.

« Monsieur... » dit la serveuse en se penchant vers lui. Son visage, qui se reflète dans le miroir, scrute son expression à lui.

Elle est belle. Ses lèvres sont pleines, ses cheveux couleur miel, son front lisse est peut-être un rien trop large, ses sourcils plus foncés soulignent ses yeux verts. Cette créature a donc bien un visage, constate-t-il. Sûrement aussi un nom, des parents, des rêves, toute une histoire. Il ne peut pas la décevoir. Elle se donne tant de mal avec cet appel qu'il est temps pour lui d'y répondre.

« Où se trouve le téléphone ? demande-t-il d'une voix croassante, à nouveau paralysé par la terreur.

— Je vous demande pardon ?

— Où se trouve le téléphone ? répète-t-il d'une voix plus forte.

— Là-bas, dans l'une des cabines », lui répond-elle en souriant, tout en se penchant un peu plus vers son reflet. Apparemment elle préfère discuter avec lui de cette façon.

Il hésite un instant, ferme à nouveau les yeux. Sa tension nerveuse menace d'avoir raison de lui, il regrette de s'être laissé aller à ce jeu de rôles. Son cœur ne supporte pas de telles émotions, il lui a déjà fait faux bond une fois par le passé. En outre, il n'est pas très doué pour jouer la comédie, même si tout le monde pense que le talent d'un publicitaire consiste justement à savoir mener les autres par le bout du nez. Il a déjà bien du mal à être lui-même. Qu'est-ce qui lui a pris, tout d'un coup, de vouloir être quelqu'un d'autre ? Est-il trop intègre pour se faire passer pour Monsieur Sapiro, ou tout simplement trop lâche ?

« Monsieur ? le presse poliment la serveuse, voulez-vous prendre l'appel dans la cabine ou dans votre chambre ? »

Cet homme a une chambre à l'hôtel, pense-t-il avec effroi. Que se passerait-il si le véritable Sapiro surgissait brusquement au beau milieu de la conversation et découvrirait le pot aux roses ?

« Monsieur, insiste la serveuse, voulez-vous prendre cet appel ou souhaitez-vous que nous demandions à votre interlocutrice de laisser un message ? »

Le voilà de nouveau confronté à cette femme entêtée. Il sent l'excitation venir, un parfum d'aventure lui monte au nez.

« Elle dit que c'est urgent, Monsieur. »

Si jamais Monsieur Sapiro venait à me surprendre au lit avec sa maîtresse, je pourrai toujours prétendre qu'il s'agit d'un fâcheux malentendu et que je suis un autre Sapiro.

« Monsieur...

— Je vais prendre l'appel dans la cabine, dit-il enfin d'une voix grinçante.

— Comment ?

— J'ai dit que j'allais prendre l'appel dans la cabine. »

La voix qui sort de la bouche de son reflet lui semble étrange et lointaine.

— Vous devez faire le zéro pour avoir le standard et demander qu'on vous passe l'appel.

— Merci », murmure-t-il sans se lever de son siège.

Elle s'éloigne, fait quelques pas, s'arrête et se retourne vers lui.

« Monsieur ? »

Il la regarde à peine.

« Les cabines se trouvent là-bas, dit-elle, en indiquant l'autre bout du hall.

— J'y vais, j'y vais... » dit-il, en se levant péniblement de son fauteuil. Ses jambes tremblent et le portent à peine, il se prend les pieds dans le tapis et manque de tomber. Elle se précipite, elle a juste le temps de tendre le bras. De nouveau cette odeur qui lui chatouille les narines.

« Tout va bien, Monsieur ? » demande-t-elle, inquiète, tout en continuant à l'aider à retrouver son équilibre.

Il ne peut soutenir son regard inquisiteur. « Tout va bien », lâche-t-il, la tête baissée. Il se libère de son emprise et se dirige d'un pas vacillant vers l'autre bout du hall, s'attirant les regards curieux des autres clients. Tu es en train de te rendre coupable à la fois d'escroquerie et d'usurpation d'identité, lui souffle son unique rein. À l'enterrement de sa mère, à laquelle il avait fait don d'un rein peu de temps avant son décès, il s'était dit : « Quel gâchis ! J'ai perdu du même coup et un rein et ma mère. » Je suis un criminel. Si je suis démasqué, ça va me coûter cher. Je me couvre de honte, moi et ma famille. On va m'arrêter, me juger et j'écoperais de deux ou trois ans de prison. Des détenus en manque de sexe vont me défoncer le cul. Les clients vont désertir notre agence, qui devra fermer. Je suis sur le point de bousiller ma vie ! En arrivant au couloir, je vais tourner les talons et filer d'ici avant qu'il ne soit trop tard !

« Les cabines téléphoniques sont là-bas », répète la serveuse, qui l'a suivi, inquiète, et qui, le voyant se diriger vers la sortie, veut corriger sa trajectoire. Mais qu'est-ce qu'elle a à me suivre comme ça ? s'énerve-t-il. Il n'ose cependant protester et lui obéit, sans lui accorder un regard. Il ne contrôle plus rien,

désormais, il est le jouet de forces qui le dépassent. Les condamnés à mort que l'on conduisait à l'échafaud sur la place de la Bastille ressentait probablement la même chose que lui à cet instant – un sentiment d'impuissance et d'irréalité, comme si rien de tout cela ne se produisait réellement. Il lui semble que la distance qui le sépare des cabines téléphoniques ne se réduit pas et il doute d'avoir la force de la parcourir sans s'effondrer. J'ai là une chance unique de briser les limites étroites et étouffantes de ma vie pour tout recommencer à zéro, se dit-il pour s'encourager, en lançant un sourire grimaçant à un touriste qui l'observe d'un air méfiant, le visage grave.

À bout de forces, il parvient jusqu'au téléphone et décroche le combiné d'une main tremblante. Dernière chance de se soustraire à ce jeu de roulette russe, avant qu'on ne lui presse le pistolet sur la tempe et qu'on n'appuie sur la gâchette. Que faire ? D'un côté, sa vie terne et routinière, de l'autre, une ouverture vers un inconnu plein de promesses. Il n'a pas la force de choisir la seconde possibilité. Mais avant qu'il n'ait eu le temps de raccrocher le combiné, il aperçoit la serveuse, debout à côté de la vitrine de gâteaux, qui le suit de son regard insistant. Elle hoche légèrement la tête pour lui signifier qu'il est bien parvenu au bon endroit, son doigt trace un cercle en l'air et sa bouche forme un rond pour lui rappeler de faire le zéro. Elle est vraiment très zélée, se dit-il avec amertume, résigné. Il lui adresse un faible sourire et d'une main hésitante, appuie sur le zéro.

« *May I help you ?* » La voix de la standardiste résonne à son oreille comme si elle faisait partie intégrante de l'écouteur et n'attendait qu'un signe de sa part pour surgir.

« On m'a dit qu'il y avait un appel pour Monsieur Sapiro », bégaye-t-il. Il ne sait même pas si cet Américain, si tant est qu'il est bien américain, parle hébreu.

« Et vous êtes Monsieur Sapiro ? » La question de la standardiste le déconcerte un instant.

« C'est ce que je viens de vous dire.

— Non, Monsieur. Vous m’avez dit qu’on vous avait fait part d’un appel pour Monsieur Sapiro. Vous pouvez tout à fait être quelqu’un d’autre, que l’on aurait averti de l’appel pour Monsieur Sapiro...

— Je n’ai pas de temps à perdre avec des jeux de mots, Madame, l’interrompt-il sur un ton qui trahit sa colère, ou son angoisse.

— Désolée, Monsieur, mais je ne fais que mon travail. Inutile de vous mettre en colère. Je voulais simplement m’assurer que je mets bien en relation les bonnes personnes. C’est tout.

— Vous voulez bien me passer cet appel maintenant ? réplique-t-il, impatient. C’est un appel urgent !

— Bien sûr, nous allons voir s’ils sont encore en ligne... »

Ils ? On lui avait dit qu’il s’agissait d’une femme, comment a-t-elle pu brusquement se transformer en « ils » ? Il est soudain envahi par un énorme sentiment d’injustice. Il se souvient pourtant des mots exacts de la serveuse – « Elle a besoin de vous parler de façon urgente » –, qui continue de l’observer depuis le lobby. Mais maintenant qu’il est debout dans la cabine, l’écouteur vissé à l’oreille, et sur le point de prendre cette conversation téléphonique, il se demande pour la première fois qui pourrait bien avoir un besoin urgent de lui parler. Et pour quelle raison ?

Peut-être s’agit-il de la fille de Monsieur Sapiro, qui a trouvé l’amour dans un kibboutz de Galilée ou du Negev et qui veut lui annoncer son mariage. Ou sa sœur aînée, qu’il n’a plus revue depuis l’entrée des Allemands dans Varsovie. Il avait été caché dans un couvent et avait pu être sauvé, mais sa sœur, elle, avait été déportée à Birkenau. Le directeur du couvent ne lui avait révélé que sur le tard sa véritable identité, juste avant de mourir. Il avait alors renoncé à ses vœux pour se mettre à la recherche de sa famille. Ou peut-être est-ce une call-girl engagée par la société d’investissement dans laquelle il occupe un poste de conseiller fiscal chargé des questions relatives aux États-Unis et au Canada, pour adoucir un peu sa solitude et lui changer les idées, à lui qui passe ses journées le nez dans les chiffres. Ou peut-être s’agit-il de la commissaire de

police, qui a convié son homologue californien, Monsieur Sapiro, à lui rendre visite en Israël, afin de mettre au point une stratégie commune de lutte contre les trafiquants de drogue israéliens sur la côte ouest des États-Unis. La commissaire, que le véritable Sapiro a déjà invitée par le passé, se rendra immédiatement compte de la supercherie. Elle connaît bien la voix de basse de son ami, qui l'avait traînée tous les mardis soir dans un petit club de jazz, à Berkeley, où il chantait au sein d'une modeste formation composée de trois policiers noirs et de deux pompiers blancs (saxo, batterie, guitare basse, clavier et trompette). En l'espace de quelques secondes, l'hôtel sera encerclé par des dizaines de véhicules de police aux sirènes assourdissantes, un hélicoptère se posera sur le toit, débarquant les hommes d'une unité spéciale, et chacun sait que ces gaillards sont prompts à appuyer sur la gâchette. Il fera les gros titres des journaux du lendemain, « un publicitaire connu soupçonné d'être impliqué dans un trafic de drogue international » et en dessous, on verra son visage ahuri, qu'il tente vainement de dissimuler derrière ses bras levés, menottes aux poignets. De honte, sa mère, qui continue à être présente par l'esprit des années après sa mort, enfouira son crâne en décomposition sous son linceul.

Et il y avait bien d'autres possibilités encore, plus extravagantes les unes que les autres. Il pourrait reconnaître la voix de sa propre femme, qui lui avait caché la venue en Israël de Sapiro, son amant légendaire du temps où elle avait vécu aux États-Unis. Veuf et richissime, il était venu raviver l'ancienne flamme. L'irruption de Sapiro dans la vie de sa femme le fait soudain se languir d'elle de façon irrépressible. Il se voit, lui, Sapiro, en train d'encourager sa femme à quitter son mari, Miki, afin de pouvoir être avec elle, ce qui le plomberait doublement : sa femme le quitterait pour l'autre, mais il se retrouverait tout de même avec elle, alors qu'il voulait tant la quitter. Des milliards d'histoires sont possibles, mais aucune d'entre elles n'approchera jamais la réalité. Ce constat, d'une logique implacable, l'effraie. Une voix étrangère va s'adresser à lui et il ne sait même pas quelle langue parle cet homme dont il a usurpé l'identité. L'hébreu ? L'anglais ? Sapiro pourrait tout aussi bien être un marchand de vins

français, aux joues ridées, avec un énorme nez crochu planté au milieu du visage, ou un Polonais grassouillet, affublé d'un tic nerveux, qui ne parle que le yiddish, la chique au bec. Et même s'il est presque exclu que cette jeune femme sexy qui cherche à lui parler s'exprime en yiddish, reste encore à prouver qu'elle est bel et bien jeune et sexy. Peut-être est-ce une vieille de quatre-vingt-un ans, qui veut faire ses adieux à son petit-fils avant de mourir.

Assez de spéculations, se lance-t-il à lui-même avec colère et panique, tout en jetant un œil en direction de la vitrine de gâteaux, dans l'espoir que la voie soit libre et qu'il puisse encore s'enfuir avant que le mal ne soit fait. Mais sa retraite est coupée. La serveuse est fidèle à son poste, consciencieuse, et lui signifie d'un mouvement de tête qu'il est encore sous sa surveillance. Pas le choix. Il va donc lui falloir se jeter à l'eau et aller jusqu'au bout. Il va se prouver à lui-même et aux autres (en particulier à sa femme et à sa défunte mère) qu'il est homme à assumer ses responsabilités et à en porter toutes les conséquences. Les genoux tremblants et les yeux clos, il attend. Sa bouche est sèche. On entend certainement les battements de son cœur à l'autre bout du fil. Que va-t-il dire lorsque son ou ses interlocuteurs s'adresseront à lui dans deux ou trois secondes ? Si seulement il connaissait quelques détails sur ce Monsieur Sapiro – sa situation familiale, son métier, sa façon de parler, son âge – quelque chose à quoi se raccrocher pour ne pas être découvert dès la première phrase. Sa-Pi-Ro, il tourne et retourne ce nom dans sa bouche, en sépare les syllabes dans l'espoir d'y déceler des indices quant à la nature de l'homme qui le porte.

Sa-Pi-Ro, sa langue suit les courbes du S, monte et descend le long des côtés pentus du A, fouille les espaces entre les lettres, se perd dans le labyrinthe du R, fait deux, trois fois le tour du O, sans trouver d'issue. Il existe certainement des milliers, même des dizaines de milliers de personnes qui portent ce nom, mais ce Sapiro-là, que la serveuse est venu chercher pour un appel téléphonique bien particulier, est un homme unique en son genre. Quelque chose de sa personnalité est forcément dissimulé dans son nom. Il suffit de se concentrer.

Répéter consciencieusement ce nom, faire preuve de persévérance, jusqu'à ce que la personnalité de son propriétaire ressorte.

En imagination, il voit un kaléidoscope de visages. Des silhouettes surgissent et disparaissent, des parties de visage s'assemblent les unes aux autres, se mélangent et se dissolvent lentement pour former d'autres visages. Un loubavitch, venu se recueillir sur la tombe des *tsadikim*, à Safed, afin de prier pour son fils atteint d'une maladie mortelle, se transforme en un homme d'affaires lisse, intermédiaire dans la transaction de sociétés écran. Les couleurs de son visage s'entremêlent pour donner naissance à un émigrant israélien qui a réussi et qui revient en visite dans son pays natal. Un hippie apprêté d'une cinquantaine d'années, aux cheveux bouclés, sort du haut front d'un frêle homosexuel de vingt-quatre ans à la calvitie naissante. Un solide vieillard aux joues rouges et au regard sévère se fond dans le visage creusé d'un dramaturge sur le retour aux yeux ravagés par l'alcool. Si seulement la femme qui cherche à lui parler pouvait s'être lassée d'attendre si longtemps, si seulement elle avait raccroché, se dit-il, plein d'espoir au fur et à mesure que le temps passe et que la ligne reste silencieuse. Qu'est-ce qu'elle a à me faire attendre comme ça ? pense-t-il, sentant la colère monter en lui. C'est elle qui a besoin de me parler urgemment, pas l'inverse. Je vais raccrocher, point barre. Sapiro ne doit pas être le genre d'homme qu'on fait attendre au bout du fil. Tiens, on dirait qu'il s'habitue peu à peu à sa nouvelle identité. Un rapide coup d'œil vers le présentoir à gâteaux lui indique que la serveuse n'est plus à son poste. Il balaie du regard le lobby et la découvre en train de prendre une commande, à l'autre bout de la pièce. C'est l'occasion de raccrocher et s'enfuir d'ici pour rejoindre son ancienne vie, bien paisible. Tu es un peureux. Les paroles de sa femme résonnent dans son esprit et le poussent à rester. Sa décision est prise. Il attendra une heure s'il le faut que l'inconnue ou les inconnus qui cherchent à parler à Sapiro soient en ligne. Deux heures même. Un mois. Cette cabine téléphonique représente l'avant-poste d'où il pourra conquérir sa nouvelle vie. La ligne reste silencieuse. On n'entend pas un son. Puis le « Allô » lointain

d'une femme, malheureuse, à la recherche de quelqu'un, surgit soudain à l'autre bout du fil. Il ne sait toujours pas sur quel ton ni dans quelle langue lui répondre. On entend de nouveau la voix de la femme, noyée de l'autre côté de l'océan qui s'étire inmanquablement entre deux personnes qui se parlent au téléphone. « Allô ? » Sa bouche est pleine d'eau, elle étouffe. Si elle cherche un Monsieur Sapiro, qu'elle s'adresse à lui par son nom, pense-t-il avec colère – je veux dire qu'elle s'adresse à moi par mon nom, se dépêche-t-il de corriger. Toute cette histoire commence à être un peu confuse. En tout cas qu'elle cesse de lancer ce terrifiant « Allô »... « Allô », répète la voix, râle lointain, comme si sa propriétaire appelait du fond de l'océan. Il sursaute. Quelque part dans le monde, il y a une femme désespérée qui se raccroche au combiné comme à une bouée de sauvetage. Son dernier espoir. Elle le porte à son oreille et attend qu'il tire sur l'autre extrémité du cordon pour la sortir de là. Peut-être n'attend-elle qu'un mot gentil. Rien de plus. Peut-être n'a-t-elle besoin de rien d'autre pour être sauvée, peut-être n'avons-nous tous besoin de rien de plus. Mais il persiste dans son silence, érige une barrière formelle entre elle et lui. Si elle ne s'adresse pas à lui en tant que Monsieur Sapiro, il ne lui répondra pas. « Allô », prononce la voix à l'agonie. Il frissonne. Si seulement il savait qui est cette femme. Son « Allô » ne lui appartient plus, il a son existence propre.

« Allô... » souffle-t-il d'une voix la plus neutre possible, une voix qui pourrait être celle de n'importe qui, même de Sapiro.

« Hans ? » murmure la voix de la femme.

Hans Sapiro ? songe-t-il avec inquiétude, regrettant aussitôt d'avoir abandonné l'allemand au lycée.

« Hans ? » répète la voix, hésitante, espérant une réponse dudit Hans.

L'espace d'un instant, il lui semble entendre à l'autre bout du fil les pleurs d'un bébé qui se réveille. Un silence oppressant s'installe de nouveau.

« Hansi... » Voilà que l'inconnue trahit les liens de proximité qui l'unissent à Sapiro. C'est un diminutif affectueux, qu'elle utilise généralement lorsqu'elle a besoin de quelque chose (tu me rendrais tellement service si tu te montrais

plus patient envers mon père, Hansi, il n'est plus très en forme et il a du mal à te comprendre quand tu parles de sujets techniques trop complexes) ou lorsqu'elle ressent une grande émotion, par exemple en contemplant un long coucher de soleil sur la mer du Nord, ou bien des icebergs qui flottent plus au nord dans des eaux cristallines, embrasés par le soleil levant (c'est si beau que ça me donne envie de pleurer, Hansi), ou encore – et pourquoi nier plus longtemps l'intimité qui existe entre eux et dont les voisins n'ignorent rien – lorsqu'ils couchent ensemble, selon un calendrier immuable, le mardi et le jeudi, et qu'au moment où tout son système émotionnel et biochimique atteint l'orgasme, elle envoie soudain valser cette réserve hésitante à laquelle elle s'est contrainte jusqu'ici au téléphone et l'appelle à plusieurs reprises par son diminutif – sauf qu'à ce moment-là, elle ne le murmure pas (Oh, Hansi ! Mon Hansi !! Oui, oui, Hansi !!! Plus fort, plus fort, oh, Hansi !!!!).

Il se racle la gorge pour lui rappeler sa présence.

« Hansi... » Tandis qu'il imagine l'histoire de cette femme, sa voix lui parvient, pleine de vagues reproches (cela fait déjà quatre fois que je m'adresse à toi et que tu ne réponds rien).

Dans certaines circonstances, il serait prêt à devenir Hans, voire Hansi, bien que les diminutifs que les femmes donnent à leur mari le rendent toujours méfiant, sinon défiant. Mais pour l'heure, toutes les conditions ne sont pas encore réunies, comme disent les politiciens. Il faut qu'il en apprenne davantage sur Hansi ou sur la femme qui veut désespérément qu'il lui réponde. Il prend une grande inspiration, et expire en un soupir contenu.

« Je sais que tu es là », murmure la femme en allemand. Comment peut-elle le savoir ? se demande-t-il. Ses yeux, qui se sont habitués à l'obscurité alentour, scrutent la cabine pour y déceler l'intéressé. Pas de Hans. Il est seul. Où Hans peut-il bien être ? Il y a quelques secondes, la sonnerie du téléphone l'a arraché à un rêve bien étrange, qui le poursuit encore maintenant. Il inspecte cet endroit obscur dans lequel il vient de se réveiller. Tout est plongé dans un silence profond, oppressant. On n'entend aucun bruit de l'extérieur. Le silence

absolu. Voilà certainement ce qu'éprouve un mort qui se réveille soudain au fond de la tombe en découvrant son portable oublié dans les plis du linceul : quelqu'un qui n'a pas eu vent de son décès est en train de l'appeler.

« Pourquoi tu me fais ça ? » s'écrie la malheureuse à l'autre bout du fil. Il ne répond pas. Il ne sait vraiment pas pour quelle raison Hans lui fait ce qu'il lui fait, mais il a le sentiment qu'il s'agit là d'une sorte de schéma figé, propre à toutes leurs discussions. La femme parle, pose des questions, supplie, exige tandis que Hansi, lui, se tait.

« Hansi... Tu veux bien me répondre ? » le presse-t-elle doucement, afin de ne pas trop tirer sur la corde, ou le fil du téléphone, ou sur je ne sais quoi qui menace toujours de se déchirer entre deux personnes, deux peuples, dont les relations s'enveniment et sont sur le point de se rompre. Ce n'est plus possible de continuer ainsi, ça suffit, quand on attend une réponse, on ne mérite pas d'être humilié et traité avec autant de mépris, on mérite mieux que cela. Que veut-elle au fond ? Un peu d'amour, de tendresse et de considération lui suffiraient. D'un autre côté, il y a beaucoup à perdre en se montrant trop exigeant. Même une corde trop tendue, qui ne produirait que des sons suraigus et grinçants, reste un lien entre deux parties, il convient donc de faire preuve d'une grande prudence dans ses exigences, même justifiées. Quitte à ce qu'elles soient rejetées.

Les relations d'égal à égal n'existent pas, se dit-il, en songeant à la façon dont cette femme se soumet à Hans, qui caractérise le drame qui se joue entre eux. Il domine, elle est dominée. L'égalité entre les personnes, les peuples, les sexes n'existe pas, pas plus qu'elle n'existe entre les personnes du même sexe. Il y en a toujours un qui demande et l'autre qui se réserve la possibilité de répondre ou de se taire. L'un qui formule une demande que l'autre peut entendre ou ignorer, l'un pour formuler des exigences que l'autre accepte ou refuse, l'un qui a besoin de chaleur que l'autre peut dispenser, si tant est qu'il en éprouve l'envie.

« S'il te plaît, réponds-moi, Hans. » Elle n'exige plus rien de lui. Elle demande et supplie, en reniflant vaguement. Soit elle est enrhumée, soit elle pleure, se dit-il, mais même s'il endossait à cet instant le rôle du sauveur et entrait dans la peau de Hans, il aurait du mal à déterminer si son « Pourquoi tu me fais ça ? » renvoie à une question plus générale du type « Pourquoi est-ce que tu me quittes ? » (Hans vient de la quitter), « Pourquoi m'as-tu dit que tu étais à Francfort, alors que je sais très bien que tu es en ce moment même à Munich avec Cornelia » (Hans ne l'a pas quittée, mais il la trompe, un ami maladroit a laissé le mensonge éclater au grand jour). Ou peut-être fait-elle allusion à ce qui se passe à cet instant précis ? « Pourquoi ne me réponds-tu pas, alors que je te parle ? » Question absolument justifiée, puisque effectivement Hans ne répond pas à cette femme qui le supplie de répondre, car ce n'est pas Hans qui est en train de l'écouter, mais un étranger, qui a pris l'appel dans un moment d'égarement. Quelque chose dans son ton lui laisse cependant penser que ces conversations nocturnes, au cours desquelles elle supplie Hans de lui répondre, sont monnaie courante entre eux. Pourquoi Hans ne répond-il pas à Helga ? Il était temps de la délivrer de son anonymat et de lui accorder une identité, afin que l'épouse légitime se retrouve sur un pied d'égalité avec la maîtresse, à laquelle il a déjà généreusement attribué un nom.

Il est difficile de déterminer l'instant précis où l'une des deux parties cesse de répondre aux questions de l'autre, en particulier lorsqu'il s'agit d'un homme et d'une femme qui se sont aimés un jour, qui ont discuté des heures durant, conjuguant le verbe « aimer » à toutes les formes et à tous les temps et se livrant à d'irritantes et interminables conversations amoureuses, qui paraissent stupides vues de l'extérieur, alors que les amoureux, eux, y puisent la force qui nourrit et stimule leur amour.

« Tu m'aimes, Hansi ?

— Quelle question, Helgounette, je t'aime plus que tout au monde. Et toi, tu m'aimes ?

— Tu sais bien que je t’aime.

— Tu m’aimes comment ?

— Énormément.

— Plus que je t’aime moi ?

— Je t’aime autant que je le peux.

— Cela ne me suffit pas.

— Mais je ne peux pas t’aimer plus.

— Je veux que tu m’aimes plus que tu ne le peux.

— Alors d’accord, je t’aime plus que je ne le peux.

— Comment plus que tu ne le peux ?

— Un million de fois plus.

— Alors je crois que je t’aime davantage que tu ne m’aimes.

— Tu crois que l’univers est assez vaste pour contenir tout notre immense amour ?

— Si l’univers n’était pas assez vaste, notre amour le ferait s’étendre. Notre amour produit davantage d’énergie que le Big Bang, dont l’explosion est à l’origine de l’expansion de l’univers. Notre amour a le même pouvoir d’attraction qu’un trou noir, auquel rien ne saurait échapper. Notre amour brûle comme un feu géant.

— Mais Hansinou, si notre amour brûle comme un feu géant, il va finir par se consumer et s’éteindre.

— Il ne s’éteindra jamais, Helganounette, il n’est pas soumis aux lois de la physique, c’est un feu éternel.

— Même si la fin du monde arrive ?

— L’éternité reste l’éternité, mon amour, l’éternité n’est pas une notion relative. C’est un temps qui ne s’arrête jamais, même après la fin des temps.

— Et tu n’en aimeras jamais une autre ?

— Je n’en ai même pas l’occasion, tu es la femme de ma vie.

— Et toi l’homme de ma vie.

— Avant de te connaître, j’ignorais tout de l’amour.

— Moi aussi. »

Peut-être – et il écoute le silence qui s’est fait à l’autre bout du fil, seulement interrompu par de légères respirations – peut-être y a-t-il un nombre limité de mots que l’on peut prononcer dans une relation amoureuse, un peu comme les réserves d’eau du Moyen-Orient ou la quantité de pétrole dans le monde ou le nombre d’ovules produits par une femme (environ un million) ou la durée de notre vie ou celle de l’univers. Il en va de même avec les mots d’amour, il n’y a en effet aucune raison pour qu’ils ne soient pas soumis, eux aussi, à ces lois cruelles. Et lorsque les réserves sont épuisées, la relation se vide du contenu que les mots lui conféraient (car seuls les mots sont à même de donner du contenu à une relation), ne subsiste alors qu’une écorce enveloppant un espace vide, lequel, par sa nature, aspire à se remplir et finit donc par se remplir de haine – tout un arsenal encore inexploité de mots aiguisés et tranchants – de jalousie, de colère ou de silence, dans lequel Hans se retranche comme dans un bunker, pour échapper à Helga, qui, loin de renoncer, continue à menacer, supplier et promettre, en vain. Hans n’aime plus Helga, il n’est même pas sûr de l’avoir jamais aimée. En revanche, il aime Cornelia. Avant de la connaître, il ignorait ce qu’est le véritable amour. Leurs conversations l’émeuvent tellement, un frisson de plaisir et de nostalgie parcourt son corps tout entier à la simple pensée de leur amour et de ces conversations qui l’entretiennent et le renouvellent sans cesse. Tu m’aimes, Hansi ? Quelle question Cornelinette, je t’aime plus que tout au monde. Et toi, tu m’aimes, mon amour ? Tu sais bien que je t’aime. Tu m’aimes comment ? Énormément. Plus que je ne t’aime toi ? Je t’aime autant que je le peux. Cela ne me suffit pas. Mais je ne peux pas t’aimer plus. Je veux que tu m’aimes encore plus que cela. Alors, d’accord, je t’aime encore plus que cela. C’est-à-dire ? Un million de fois plus. Alors je crois que je t’aime davantage que tu ne m’aimes. Tu crois que l’univers est assez vaste pour contenir tout notre immense amour ? S’il ne l’était pas, notre amour se chargerait de l’étendre. Il produit davantage d’énergie que le Big Bang, dont l’explosion permet l’expansion de l’univers. Notre amour a la même force

d'attraction qu'un trou noir, auquel rien ne saurait résister. Notre amour brûle comme un brasier immense. Mais s'il brûle comme un brasier immense, il va finir par se consumer un jour. Non, Cornelinette, il n'est pas soumis aux lois de la physique, il brûle d'un feu éternel. Et la fin du monde dans tout cela ? L'éternité reste l'éternité, mon amour, l'éternité n'est pas relative, elle ne s'arrête jamais, même après la fin des temps. Et tu n'en aimeras jamais une autre ? Comment serait-ce possible, tu es la femme de ma vie. Et toi l'homme de ma vie. Avant de te connaître, je ne savais rien de l'amour. Moi non plus.

« Je ne peux plus continuer comme ça... » La voix de la femme interrompt le cours de ses pensées, qui s'entrechoquent dans sa tête comme autant de perles de verre multicolores. A-t-il imaginé tout cela ou sont-ce des souvenirs, les siens et ceux d'autres personnes, que le murmure d'Helga a réveillés d'une torpeur profonde et qu'il se contente de tisser en une nouvelle histoire, mêlant expériences vécues et fantasmagories, mélangeant événements réels et possibles. Mais on ne peut se fier à la mémoire, changeante et versatile de nature, qui enjolive des échecs cuisants (puisque vous semblez revenir encore et encore sur ce point, je dois vous avouer que je n'ai aucun souvenir d'une extermination de masse), mêle réalité et fantasme (beaucoup d'Allemands étaient opposés à Hitler), met en lumière certains événements, en ignore d'autres (l'un se souvient parfaitement avoir été offensé, alors que l'autre est persuadé avoir été l'objet de l'offense), prend les rêves pour des réalités (*I did not have sex with that woman*). À tel point qu'il nous est parfois difficile, voire impossible, de distinguer entre vérité et fiction, notre conscience étant constituée de ce tissage d'impressions multiples. Des souvenirs erronés sont à l'origine de bon nombre de tragédies, à commencer par cette querelle entre deux peuples quant à la responsabilité de chacun dans le conflit qui les oppose (mais cela relève du domaine de la mémoire collective et de la manipulation politique), jusqu'à des faits divers à vous faire dresser les cheveux sur la tête, comme le cas de Diana Halbrooks qui, au cours de séances de thérapie, a été encouragée à laisser parler la petite fille en elle, et qui s'est souvenue des cultes sataniques organisés par ses

parents lorsqu'elle était enfant. Ou encore Eileen Franklin qui, en regardant sa petite fille, s'est remémorée un événement survenu vingt-huit ans auparavant, profondément enfoui dans sa mémoire jusque-là : le viol et le meurtre de son amie Susan, qui avait le même âge qu'elle, par son père George. Et ce ne sont là que deux exemples parmi des milliers. La première histoire fut démentie par la victime elle-même, qui s'est finalement souvenue que ses parents n'avaient jamais organisé de culte satanique et a accusé son thérapeute d'avoir induit ces souvenirs en elle, afin de trouver une explication tangible à ses problèmes psychiques. Dans le second cas, l'accusé a fermement démenti avoir tué la petite fille. Au prix de nombreux efforts, ses avocats zélés sont parvenus à lui éviter la chaise électrique (bien que son témoignage n'ait pas été vraiment convaincant, puisqu'il ne livrait par la force des choses que sa version de l'histoire). Les États-Unis furent frappés par une telle vague de souvenirs traumatiques et sensationnels que des parents accusés par leurs enfants se regroupèrent pour fonder le FMSE, *False Memory Syndrome Foundation*. Ces milliers de parents injustement mis en cause accusèrent à leur tour leurs enfants d'être épris de publicité ou de faire le jeu de thérapeutes avides de publicité ou encore de vouloir se venger sur leurs parents de leurs propres échecs, d'un héritage contesté en inventant un passé horrifiant ou tout simplement parce qu'ils s'ennuient, trop gâtés qu'ils ont été, et sont encore, par leurs parents. Bien entendu, il s'agit là de cas extrêmes. Mais que dire des centaines, peut-être des milliers de petites impressions que nos sens enregistrent chaque jour et qui sont dûment transmises à notre mémoire, par le biais de canaux secrets, où elles se retrouvent empilées les unes sur les autres. Parfois, par manque de place, il arrive qu'elles ne soient pas bien séparées les unes des autres et du fait de défauts structurels inhérents à ce dispositif géologique complexe, semblable à un réacteur atomique, il se produit soudain une étincelle, et un événement rangé au 26.7.02 passe intégralement ou en partie au 29.9.87 et se mêle aux événements de ce jour. Pire encore, et on peut là déjà parler de catastrophe en puissance, un rêve du 27.3.86 conservé à sa

place, quelque part dans le cortex, et qui, à la suite d'une maintenance défectueuse, se mêle à un souvenir du 20.7.02, conservé, lui, dans la partie antérieure du cerveau. Le mélange d'un souvenir erroné avec un événement réel produit quelque chose qui n'est plus tout à fait de l'ordre du rêve ni du souvenir et qui, un jour, du fait de la coïncidence d'événements extérieurs, se retrouvera rangé parmi les faits réels. Ce qui induit en erreur tant celui qui se souvient que tout un tribunal, si tant est que l'on se trouve en présence de faits qui, pour peu qu'ils viennent compléter une longue chaîne d'antécédents incriminants, sont susceptibles de resserrer la corde autour du cou de l'accusé hébété, qui ne parvient pas à comprendre, alors même que ses jambes battent en l'air et que son dernier souffle s'échappe de ses poumons en un râle horrible, comment ce cauchemar a bien pu se transformer en une réalité terrifiante et macabre, potence, cadavre, tombeau.

À cette inconstance de notre mémoire, qui remet en cause toute certitude quant à notre connaissance de notre propre passé, il convient bien entendu d'ajouter toutes les erreurs commises par nos sens lors de la transmission d'informations – rappelons ici simplement le phénomène de *fata morgana* ou les apparences trompeuses ou encore tous ces désirs qui altèrent notre faculté de jugement –, et qui donnent lieu à de bien étranges échanges entre deux personnes qui ont assisté à un même événement (A : le ballon était sorti ! B : Mais tu es aveugle ou quoi ? Tu n'as pas vu que le ballon n'était pas sorti ?!). Il existe bien des versions différentes de cette dispute récurrente, un toucher de balle dans le périmètre de penalty, par exemple, peut entraîner une répétition presque mot à mot de la dispute précédente. A : Il y a eu touche, non ? Pourquoi ce fils de pute ne siffle-t-il pas ? B : Comment aurais-je pu voir ce qui ne s'est pas produit ?! Tu n'as pas les yeux en face des trous ! Le principe qui est à l'origine même de notre conscience constitue ainsi une base on ne peut plus douteuse pour notre identité.

« Hans... » La voix de la femme, toute proche et humide, aspire ses pensées.
« J'aurais tant voulu... » Sa voix se brise et on entend de nouveau un léger

reniflement. Elle pleure, conclut-il, ce n'est pas un rhume. Ses dernières paroles étaient pleines de larmes. Il a le cœur serré. Cette femme n'est pas jalouse de Cornelia. Ce n'est pas son genre. Il y a quelque chose de tragique dans sa vie. Son histoire est différente... Peut-être souffre-t-elle d'une maladie au stade terminal et se trouve-t-elle dans une clinique pour malades du sida ? Non, pas le sida, elle ne lui paraît pas avoir le sida et en outre, si elle avait le sida, ce ne serait plus une partenaire sexuelle potentielle, pourquoi tout de suite penser au sida ? Comme s'il n'y avait pas suffisamment de maladies horribles dans le monde pour qu'il faille immédiatement recourir à la plus extrême ? Il s'agit plutôt du cancer. Elle a subi l'ablation totale d'un sein et végète dans une chambre d'hôpital, pleurant son sein disparu qui pourrit dans une lointaine décharge médicale. Hans, qui envisageait de la quitter pour recommencer une nouvelle vie avec la jeune Cornelia, a appris les résultats de la mammographie le jour même où il voulait lui annoncer son départ. Cet examen lui était complètement sorti de l'esprit, honte sur lui. À l'époque où elle s'inquiétait du sort de son sein gauche, il était absorbé jusqu'au cou par deux gros seins bien juteux, au sommet de leur jeunesse et qui requéraient toute son attention.

Même un homme comme Hans – en bon publicitaire, les seins ne sont rien d'autre pour lui qu'un moyen de faire augmenter les ventes, ainsi qu'un objet de désir et d'accession au plaisir (on peut les caresser, les téter, les lécher, les pincer et jouir entre eux, si tant est qu'il y en a deux et qu'ils sont suffisamment gros) – Hans donc, n'a pas eu le cœur d'apprendre son départ à celle qui attendait la mort annoncée de son sein. Et c'est ainsi qu'un membre agonisant a acquis une force et un pouvoir dont il n'aurait jamais rêvé quand il était encore en pleine santé et rattaché au corps d'une femme heureuse, jeune et belle. S'il s'était trouvé quelqu'un pour penser, comme Cornelia, que l'ablation du sein signifierait la fin de son pouvoir sur tous les intéressés, il aurait été bien démenti par la cruelle réalité. Le sein disparu revint interférer dans leur vie comme un fantôme, anéantissant du même coup la relation de Hans avec une Cornelia frustrée et la relation d'Helga avec un Hans frustré. Hans est tiraillé

entre deux navires échoués, l'un qu'il souhaite ardemment quitter sans savoir comment, et l'autre, à la double figure de proue, qu'il souhaite ardemment rejoindre, chose qu'il ne peut faire avant d'avoir réussi à quitter le premier.

Cette petite histoire, qu'il vient d'inventer de toutes pièces – et qui rappelle par certains aspects sa propre histoire, bien qu'elle se soit développée dans des directions différentes, car il n'est pas Hans, et Liat n'est pas Helga, et comparées à Cornelia, toutes les aventures qu'il a eues avec d'autres femmes n'ont été que des affaires sans lendemain – ne suffit toutefois pas à expliquer cette étonnante conversation téléphonique au cours de laquelle une femme malheureuse tente désespérément d'extorquer une réponse à un Hans mutique. Et d'ailleurs, pourquoi de nouveau le cancer ? se reproche-t-il. Pourquoi revenir toujours à la même histoire, si on peut en inventer une autre ? Il existe tout de même d'autres maladies susceptibles de s'accorder avec les données réunies jusqu'à présent. Comme par exemple une atrophie musculaire galopante qui aurait touché les cordes vocales d'Helga, expliquant ses chuchotements. On comprendrait moins en revanche le mutisme de Hans. Pourquoi chercherait-il à éviter Helga alors qu'elle est de toute façon sur le point de mourir et de lui rendre sa liberté ? Non, dans ce cas, Hans répondrait à Helga. Qu'a-t-il à perdre ? Et si c'était l'inverse ? Si c'était Hans qui était atteint d'une maladie mortelle ? Cela expliquerait son mutisme d'une façon autrement plus convaincante. Il y a deux ou trois mois, pas davantage, il a fui la maison pour épargner à Helga le spectacle de son agonie et lui rendre sa liberté, il s'est réfugié dans une petite bourgade oubliée, sur les bords de la mer Adriatique. Tu es encore jeune, lui a-t-il dit, tu as toute la vie devant toi, une nouvelle carrière, un nouvel amour, alors que pour moi, tout est fini, on tire un trait... Non, en réalité, il ne lui a rien dit de tout cela, pas Hans, pas un homme introverti comme lui, si enclin à se murer dans le silence. Hans lui aura plutôt laissé un petit mot dans la cuisine. Mais le choix de la cuisine ne s'est pas imposé d'emblée ; il a tout d'abord collé le petit mot sur le miroir de la salle de bains, certain qu'elle ne pourrait pas le manquer à cet endroit, car le plus

inquiétant en matière de petits mots est leur propension à échapper à leurs destinataires, qui ignoreront à jamais les motifs et justifications qui ont poussé leurs auteurs à les rédiger, ce qui est source d'innombrables malentendus ou occasions ratées (si seulement tu avais lu mon petit mot, tu aurais compris... si seulement tu l'avais vu, tu serais resté à la maison...). Mais en se penchant vers le miroir pour y fixer son petit mot, Hans est effrayé par son propre reflet en train de se pencher pour fixer, exactement au même moment, l'envers du petit mot qui se reflète dans le miroir. Quelque chose dans cette vision – dans laquelle le Hans en train de coller un petit mot sur le miroir s'est soudain transformé en un Hans en train de se regarder, collant un petit mot sur le miroir – a ébranlé sa sérénité. A remis en cause l'authenticité de l'instant. En un clin d'œil, nous sommes passés du drame au mélodrame, du fait lui-même à son reflet distordu, et c'est ainsi qu'avec la détermination qui caractérise les gens silencieux, Hans a pris la décision de ne pas se laisser influencer par cette réalité double qui se joue de lui. À peine a-t-il fait quelques pas en direction de la porte d'entrée, qu'il se retourne déjà pour vérifier si le petit mot est accroché de façon bien visible (au centre du miroir). Il est soudain pris d'angoisse à l'idée qu'Helga, qui l'apercevrait tout de suite et le lirait sans même le détacher, serait amenée, elle aussi, à regarder son reflet dans le miroir, verrait les larmes couler sur ses joues, et la pitié ressentie pour lui, pour Hans qui lui fait part de son désespoir par le biais du petit mot, se transformerait en pitié pour elle-même, qu'elle contemple dans le miroir, avec à la main un petit mot dont elle oublierait peut-être même jusqu'à l'existence. Il en va de la souffrance comme des grands conflits entre deux nations, personne ne se souvient comment ils ont débuté, et ils finissent par se générer eux-mêmes sans plus de lien avec le funeste événement qui est à leur origine. L'éventualité que l'attention d'Helga soit détournée du petit mot pour se concentrer sur son propre reflet éploré invalide aussitôt le miroir comme support adéquat à la transmission d'un message de ce type et, après que Hans a testé d'autres possibilités, plus ou moins judicieuses (le guéridon du téléphone, le bureau d'Helga, sa table de

nuît), qui toutes se révèlent inappropriées pour diverses raisons, il jette son dévolu sur la porte du frigo, dans la cuisine, deuxième endroit où se rend Helga en rentrant à la maison. Après un petit passage aux toilettes pour se vider les intestins, c'est là qu'elle va chercher de quoi les remplir de nouveau.

Et en effet, lorsqu'Helga rentre du travail – il est déjà dans l'avion et se représente avec une grande précision l'itinéraire de cette dernière dans leur maison (il n'y a guère qu'en Allemagne que le déroulement des choses revêt une précision de métronome) –, elle parvient au frigo, comme de juste après un passage obligé aux toilettes, découvre le petit mot, qu'elle lit le souffle coupé, la bouteille de lait lui échappe des mains et se brise en mille morceaux, Helga éclate en sanglots, ce qui ne l'empêche pas de faire preuve d'une efficacité remarquable pour ramasser les débris, qu'elle jette de confusion dans le congélateur plutôt que dans la poubelle. Après avoir passé quelques jours à tenter de localiser Hans sans succès, elle finit par recourir à un détective privé, qui lui fournit l'adresse et le numéro de téléphone de ce dernier. Elle commence à l'appeler la nuit pour le supplier de rentrer à la maison. L'amour véritable se révèle dans les situations de crise, lui rappelle-t-elle. Elle veut être à ses côtés, elle se doit de l'être, même s'il est malade. Surtout s'il est malade. À l'agonie, corrige-t-il. Non, il ne faut pas employer ce mot ! Rien n'est fini avant la fin, dit-il en ricanant, citant une maxime de sa mère, qui lui a toujours interdit de baisser les bras, même dans les situations les plus désespérées (comme par exemple, lorsque le score s'élève à quinze contre quarante en faveur de votre adversaire, dans le troisième set d'un match de tennis). Pour moi, ce ne sera jamais fini, lui déclare-t-elle solennellement, et peut-être y croit-elle vraiment, à cet instant précis. Oh, comme tu te trompes. Je vais mourir, je ne serai plus qu'un souvenir qui s'effacera avec le temps pour devenir l'ombre d'un souvenir, avant de disparaître tout à fait. Il ne disparaîtra jamais, proteste-t-elle, nous nous sommes promis de nous aimer à tout jamais, non ? Pour l'éternité... Notre éternité prend fin avec la mort, Helga, aucun amour, aussi fort soit-il, ne changera cette cruelle évidence. Non, non, proteste-t-elle

avec véhémence, tu m'as dit que notre amour subsisterait, même après la fin des temps.

Au début, il se laissait prendre au jeu et se prêtait à ces conversations banales, sortes de cérémonies du souvenir pour un amour qu'ils avaient ressenti autrefois, lorsqu'ils étaient différents et pensaient vraiment ce qu'ils disaient. Mais au fur et à mesure que les jours passaient, ses réponses s'étiolèrent de plus en plus, ses silences se firent plus longs, jusqu'à l'absorber entièrement, car quel lien peut-il subsister entre un homme sur le point de se retrouver six pieds sous terre et une femme qui compte bien arpenter quelques belles années encore ? Le lien, c'est bien sûr le bébé, dont on entendait les babillages tout à l'heure au téléphone, mais dont l'existence complique davantage la situation, puisqu'il n'est pas réellement l'enfant du couple. Hans l'ignore, et peut-être même ne le saura-t-il jamais si Helga ne le lui dit pas, Helga, donc, a conçu cet enfant avec le meilleur ami de Hans, son collègue de travail, Christen. Le seul lien entre eux consiste donc en un mince câble de cuivre, qui court à travers l'Europe, de Hambourg en passant par la mer du Nord jusqu'à un certain village de pêcheurs au sud de l'Adriatique. Et ce câble, bien que de fabrication allemande et donc d'une qualité irréprochable, n'est pas en mesure de relever un tel défi. Dévorée par la culpabilité d'avoir trompé son mari malade, Helga ne peut se résoudre à le voir disparaître de sa vie. Elle sait d'instinct que si elle l'abandonne en ces heures sombres à son triste sort, elle ne se le pardonnera jamais.

Le son des cloches d'une église, dans le combiné, le transporte dans un autre temps, à une autre époque. Il se trouve en Allemagne, en Bavière, à Munich, à l'occasion d'un colloque international sur le thème, porteur à l'époque chez les publicitaires, « Éthique et représentation du corps de la femme dans la publicité à l'ère du numérique ». Il se souvient qu'on lui avait attribué une chambre, initialement réservée au nom d'un certain Hans Schreiber. Le personnel de nuit à l'hôtel n'avait pas été informé de ce changement et on lui avait transféré les appels pour Schreiber. Le combiné à la main, il avait écouté

les pleurs destinés à un autre. Malgré tous ses efforts, il ne parviendra jamais à reconstituer la véritable histoire de Hans et Helga, si tant est qu'il n'en existe pas plusieurs versions. Le malheur a de nombreuses variantes, comme l'a dit Tolstoï. La souffrance d'une femme diffère de celle de Hans, et toutes deux diffèrent de la sienne à lui. Il est probable qu'il ne connaîtra jamais le fin mot de cette histoire. L'appel téléphonique, auquel il se raccroche comme une moule à son rocher et dont il comble les silences en inventant des scénarios, lui a été transféré par erreur, comme dans sa vie tant d'autres choses, inattendues et involontaires, se sont ainsi produites par hasard : ses amis, ses maîtresses, ses deux épouses légitimes dont il a divorcé, des tableaux et ses copies de tableaux, la mort de son père, qui a épousé sa mère à deux reprises, une fois avant la Seconde Guerre mondiale, l'autre fois après et qui a divorcé d'elle à deux reprises après la guerre, deux chiens, deux guerres israéliennes, une identité usurpée, mille visages qui brouillent sa véritable apparence, si tant est qu'elle existe (« maintenant on voit ton vrai visage »), l'ablation d'un rein, une carrière professionnelle erratique, un fils et une fille qui ne sont jamais nés, un fils dont il ne voulait pas et avec lequel il n'a aucun contact. En somme, un fleuve aux eaux troubles qui coule vers sa mort, en charriant dans sa course des cadavres bouffis et putréfiés, chiffons gorgés de souvenirs, lambeaux de vie moisis.

Les cloches des églises ont cessé de retentir, un silence de mort s'installe de nouveau. Il ajuste l'écouteur à son oreille, dans l'espoir de percevoir un indice de la présence de la femme à l'autre bout du fil.

« Trois heures déjà », murmure la pauvre femme, abattue. « Je n'avais pas remarqué qu'il était aussi tard... Je suis désolée si je t'ai réveillé... Je... Oh, Hans, je regrette tellement... Je regrette tout... » La sonorité métallique de la langue allemande, qui d'ordinaire le transperce, lui paraît, dans la bouche de cette femme éplorée, douce et cajoleuse. Son chagrin, qui jusqu'alors ne laissait guère passer que des soupirs étouffés et des reniflements, éclate soudain, un flot de larmes envahit la ligne téléphonique et submerge son cœur plein de

compassion. Ses sanglots réveillent le bébé qui dormait effectivement à ses côtés et dont les cris effrayés se joignent aux pleurs de sa mère...

« Helga... » murmure-t-il d'une voix pleine de compassion, mais il se mord aussitôt la langue, car bien sûr, ce nom n'est que le fruit de son imagination.

« Helga ? » demande la femme d'une voix étranglée. Elle n'est plus simplement triste, mais bel et bien offensée. « Helga ?! » répète-t-elle de nouveau, complètement abasourdie, et avant qu'il n'ait eu le temps d'ajouter le moindre mot, elle coupe court à tout jamais à leur conversation et au lien qui les unit.

Il continue de presser l'écouteur à son oreille, essayant de capter un son dans le trou noir qui s'étend à l'autre bout du fil. De même que la rétine conserve les contours d'une image après que cette dernière a disparu de notre champ de vision – ce qui pousse bon nombre d'assassins à crever les yeux de leurs victimes –, les pleurs de cette femme et de son enfant continuent à résonner dans sa tête. Un frisson le parcourt. Il cherche fiévreusement l'équivalent allemand de la touche de rappel qui, chez les Israéliens, est tellement utilisée qu'elle est toujours complètement effacée. Il va la rappeler et lui expliquer son erreur, il s'excusera d'avoir écouté si longuement une conversation qui ne lui était pas destinée, il la consolera. Vous ne pouvez pas passer des nuits entières à vous morfondre ainsi, lui dira-t-il, vous avez besoin d'aide et si vous n'avez personne d'autre, vous pouvez compter sur moi. Dites-moi simplement de quoi vous avez besoin. D'argent (c'est toujours la première chose qui lui vient à l'esprit lorsqu'il pense à aider), de soutien, d'une épaule amie, d'une main consolatrice... de baise – voilà que le serpent perfide rampe hors de son trou, en se demandant comment tirer profit de la situation. On investit dans une relation, on instaure des liens de confiance, on prodigue de l'affection, des baisers, des caresses, peut-être même investit-on de l'argent. La logique veut que tout cela conduise à une relation plus intime, autrement, c'est qu'il y a quelque chose qui cloche, n'importe quel psychologue vous le dira, les relations sexuelles sont une partie importante de la vie... Il interrompt le murmure

tentateur du serpent, le renvoie dans son trou et transforme sa proposition de sexe en une proposition d'amour. L'amour guérit de tout, en particulier les cœurs brisés, lui dira-t-il, lui offrant le sien sans condition et aussi longtemps qu'elle en aura besoin. Et si tu n'es pas prête pour l'amour, car les blessures de ton cœur sont encore trop fraîches, je te donnerai de l'affection, de l'amitié, de la chaleur, de la compassion. Tu n'imagines pas à quel point être pris dans les bras de quelqu'un peut dissiper la solitude et la souffrance, et je ne parle même pas des merveilles que peut accomplir un baiser, pas le baiser sec, formel, qui stigmatise la distance entre les personnes, ni le baiser dur, possessif, dominateur, qui fait s'entrechoquer les dents tandis que les langues s'enflamment en un duel, ni le baiser goulé qui laisse le menton de ceux qui s'y adonnent luisant de bave, ils se fondent l'un dans l'autre, éperdus, pris d'un désir débridé, se lèchent et se mordillent, emportés par une tempête passionnelle. Ce baiser-là n'a qu'un seul et unique but et s'achève toujours en coucherie sauvage. Je ne dis pas que les relations sexuelles sont une mauvaise chose, non, non, non, au contraire – les rares fois où ma virilité m'a fait défaut et où je n'ai pu accomplir mon devoir, c'était avec une femme amputée d'un sein, j'avais donc des circonstances atténuantes – je n'ai que des choses positives à dire sur les relations sexuelles, pourquoi d'ailleurs faudrait-il employer ce terme ? D'où sort-il ? C'est un mot répugnant, qui sent la thérapie de couple et les sexologues en cabinet (le thérapeute : « Si vous ne voulez pas prendre la pilule, Madame, et que vous, Monsieur, refusez les préservatifs, pourquoi ne pas pratiquer le *coitus interruptus* ? » La femme : « Qu'en penses-tu, Yehoshua ? Veux-tu essayer le *coitus interruptus* ? » Yehoshua : « J'ai un peu de mal à parler de ça en public. ») Je cherche un autre mot, susceptible d'éclairer mes intentions, car ceux qui viennent communément à l'esprit d'un homme qui évoque ses exploits sexuels à l'occasion par exemple d'un séjour en Roumanie, avec ses collègues d'une boîte de *high-tech* – des mots comme baiser, bourrer, fourrer, déchirer, enfiler, mettre –, ne servent pas du tout ma cause. Tous ces termes confèrent à la femme un rôle passif, en insistant sur le

rôle actif de l'homme, ils sont tous coupables de sexisme, raison pour laquelle on les retrouve dans le vocabulaire militaire (baiser Arafat, enfilez tous les terroristes et bourrez tous les auteurs d'attentats suicide en les prenant par derrière, pour qu'ils ne puissent plus jamais nous oublier). Ou peut-être est-ce le contraire, peut-être est-ce le langage militaire qui a inspiré aux hommes la terminologie à laquelle ils ont recours pour décrire leurs prouesses sexuelles, quoi qu'il en soit, cela ne change rien, pour la plupart des hommes, la guerre et le sexe sont une seule et même chose. Je cherche un mot doux, agréable, gai, qui se distingue de tous ceux qui décrivent l'activité sexuelle standard qui domine le monde, dans les chambres ou les refuges, dans les airs, en mer et sur la terre, à bord des avions et des bateaux, à la belle étoile et dans les souterrains, sur les somptueux bureaux de conseillers, entre des patrons mariés et des secrétaires pleines d'espoir, dans les cuisines entre un chef et une serveuse à qui il réserve son meilleur plat, dans les toilettes des discothèques, dans des chambres de motel pouilleux, des bordels, des prisons, des hôpitaux, des écoles, des maisons de retraite jusqu'à ce que mort s'ensuive, des cimetières (après que mort s'est ensuivie), des cages d'escalier, des ascenseurs bloqués, des cellules de couvent, sur des couchettes étroites, où les jambes se frottent aux murs et où le va-et-vient des postérieurs fait se cogner les fesses au plafond, dans des trains de nuit dont les sifflements couvrent les cris de plaisir, sous les ponts, sur les ponts, dans de minuscules voitures où chacun est contraint de se livrer à toutes sortes de contorsions du fait des équipements ultrasophistiqués conçus par un ingénieur zélé...

Le seul mot qui me vienne à l'esprit est le mot union. Au contraire de tous les précédents, il évoque l'harmonie et la douceur et lui seul pourra transmettre la pureté de mes intentions. Il traduit la noblesse de l'amour. Mais peut-être me faut-il être plus délicat et plus subtil encore. Oublions donc le sexe, auquel je me suis laissé aller à penser par une association d'idées incontrôlée, de même que j'ai été amené toute ma vie à faire des choses dont je n'avais nulle envie. Revenons au baiser. Pas ceux que je viens d'évoquer et qui m'ont conduit sur

des chemins de traverse, non, pensons plutôt à la magnifique sculpture de Rodin. Une telle douceur émane du baiser qui unit cet homme à la femme sur laquelle il se penche, qu'il ferait presque fondre la roche dont tous deux sont issus. C'est d'un tel baiser que je veux parler et si tu trouves que la position des amants évoque malgré tout une certaine dépendance de la femme par rapport à l'homme – qui passe une main sous le cou de cette dernière, qui est comme suspendue à lui et s'abandonne à sa bienveillance –, ce qui te déplaît, car tu ne veux pas retomber dans le genre de relations pourries que tu as entretenues avec Hans, peut-être pouvons-nous faire un bond en avant de douze ans et considérer cette magnifique sculpture de Brancusi où les deux amants sont unis l'un à l'autre en une égalité parfaite, et sont véritablement une seule et même personne. Je te propose un baiser pur, celui qui ressuscite les morts, réveille la Belle au Bois Dormant de son sommeil ensorcelé, transforme les crapauds en princes et adoucit les cœurs de pierre des dragons. Un baiser noble, donné généreusement, sans arrière-pensée.

Tout est prêt dans sa tête. Il peut encore étoffer un peu les choses grâce à deux exemples, qui lui viendront probablement à l'esprit au fil de son discours – Kempion, qui donne un baiser au serpent, lequel se mue en belle duchesse, ou Brandimart dont le baiser transforme le dragon en une magnifique fée blonde. C'est un discours gagnant, il en est persuadé et il chasse de nouveau le serpent perfide qui tente de s'introduire dans ses pensées par le biais de ces vieilles ballades et légendes écossaises et anglaises. Ses arguments iraient droit au cœur de n'importe quelle femme. Mais c'est alors qu'il s'aperçoit, à sa grande déception, que les Allemands, pourtant à la pointe de la technologie, sont à la traîne en matière de téléphonie et n'ont pas équipé leurs appareils de la fonction de rappel automatique, peut-être parce qu'ils sont plus réservés ou moins curieux que les Israéliens. La possibilité de joindre la femme tombe donc à l'eau. De même que Riabovitch recevant par erreur le baiser d'une jeune donzelle, à la faveur de l'obscurité, il avait lui aussi ressenti, en

parlant avec cette femme inconnue, une étincelle de désir, laquelle se mue désormais en un sentiment nostalgique de frustration.

Est-elle blessée parce que Hans l'a prise pour Helga, ou bien a-t-elle soudain compris qu'elle ne parlait pas avec la bonne personne ? Dans le premier cas, il y a de grandes chances qu'elle rappelle, il pourrait alors lui présenter ses excuses et lui offrir son amitié. Il était arrivé à la conclusion, en se remémorant la manière dont elle avait répété à deux reprises « Helga ?! » sur un ton offensé, qu'elle avait l'habitude d'être humiliée par Hans, ce qui ne l'empêchait guère de rappeler. Elle regrettait cette faiblesse, mais n'avait pas la force de lui résister. D'un autre côté, si le second cas de figure se révélait exact et qu'elle pensait avoir parlé avec un étranger, il est probable qu'elle ne le rappellerait pas.

Il ne lui reste donc plus qu'à interpréter son silence entre ses deux exclamations (« Helga ? » – silence abasourdi, puis de nouveau – « Helga ?! » – fin de la conversation). Il ne fait aucun doute que le laps de temps entre les deux correspond à une question rhétorique silencieuse, que l'on peut déduire du ton sur lequel elle a prononcé ses deux « Helga », et qui du même coup répond à cette question fondamentale. « Helga ? » – première exclamation blessée, suivie d'un silence, la question rhétorique se formule dans son esprit : « Tu m'as donc oubliée si vite que cela ? », puis « Helga ?! », seconde exclamation offensée, qui renforce l'effet de la remarque passée sous silence, fin de la conversation. On pourrait évidemment enrichir ce silence intermédiaire, « Incroyable ! Tu ne sais même pas avec qui tu parles » ou encore « C'est un comble ! Faire semblant de ne pas me connaître, espèce de malade ». À l'inverse, se dit-il pour s'encourager, on ne peut faire entrer dans ce silence une phrase qui démontrerait avec certitude qu'elle a reconnu l'erreur : « Helga ? » (exclamation n° 1), « Vous me laissez parler pendant des heures, sans même prendre la peine de me dire que je me suis trompée de numéro ? » (question rhétorique silencieuse et offensée), mais dans ce cas, la seconde exclamation « Helga ?! », qui met un terme à la conversation, n'est pas plausible, peu importe le ton sur lequel elle est prononcée : « Helga ? Vous me laissez parler

pendant des heures, sans même prendre la peine de me dire que je me suis trompée de numéro ?! Helga ?! » Non, ça ne sonne pas juste. Si elle s'était rendue compte de son erreur, elle aurait raccroché immédiatement après le premier « Helga », ou alors elle aurait prononcé à voix haute la fameuse phrase passée sous silence, juste avant de raccrocher : « Vous me laissez parler pendant des heures, sans même prendre la peine de me dire que je me suis trompée de numéro ?! » Et elle aurait aussitôt mis fin à la conversation, furieuse contre cet inconnu qui l'a induite en erreur, contre elle-même aussi, de s'être tellement révélée. Elle n'aurait pas rajouté un second « Helga ?! ».

Elle va rappeler, essaie-t-il de se convaincre, tout en se levant du lit. Elle n'a pas le choix. Elle est dépendante de Hans, et si elle croit vraiment qu'il est ici, elle n'y résistera pas. Elle est en train de calmer le bébé, elle va ensuite aller boire quelque chose dans la cuisine et rejouera toute la conversation comme elle le fait d'ordinaire, ce qu'elle a dit et ce qu'elle n'a pas dit, ce qu'elle aurait pu dire et ce qu'elle aurait dû dire, ce qu'elle aurait pu éviter de dire, toutes ces réflexions auxquelles nous nous abandonnons tous avant ou après une conversation capitale, par laquelle nous espérons obtenir une chose ou empêcher l'autre de l'obtenir (une information, un indice, une réconciliation etc.).

J'aurais pu lui toucher deux mots au sujet de son Helga, s'emporte-t-elle. Pourquoi ai-je raccroché ? Pourquoi est-ce que je renonce toujours ? Que s'est-il passé en réalité, pourquoi est-ce moi qui devrais me sentir mal ? C'est lui qui devrait se sentir mal ! Il faut que j'apprenne une fois pour toutes à surmonter ma peur et à lui dire ce que je pense de lui. Qu'il aille donc baiser toutes ses Helga, ses Katharina et ses Eva ! J'ai le droit de le lui dire, bien que, je le reconnais, j'ai été surprise, même très surprise lorsqu'il m'a prise pour Helga. Comment aurait-il pu en être autrement ? Je me lamente pendant des heures et lui, il est avec Helga, alors oui, j'ai été surprise, mais je peux surmonter mon étonnement, respirer un bon coup et calmer les battements de mon cœur qui s'emballe, résister à cette envie de pleurer qui me prend toujours lorsque je lui

parle, je pourrais lui dire nonchalamment, avec une pointe de cynisme et d'ironie : « Alors cette fois-ci, c'est Helga, intéressant... Est-ce qu'elle sait déjà à qui elle a affaire ou lui joues-tu encore la comédie ? », ou encore « Je suis désolée de constater que ton ouïe s'est affaiblie au point que tu ne puisses plus distinguer nos voix », non, cette dernière solution n'est pas bonne, ce ne sont que des piques, j'ai besoin de quelque chose de plus marquant, de plus pointu. Ou peut-être devrais-je opter pour le côté détaché et pragmatique : « Non, ce n'est pas Helga, c'est Verena, Verena von Poser, pour te rafraîchir la mémoire, et je pense que nous avons deux ou trois petites choses à régler, pour t'épargner d'autres appels de ma part à l'avenir et de me confondre avec, comment tu l'as appelée déjà, ta nouvelle petite pute, à moins que ce ne soit déjà sa remplaçante... »

Au début, elle avait espéré que Hans la rappellerait. Elle aurait bien mérité qu'il la rappelle. Leur conversation avait été tellement humiliante. Mais d'un autre côté – elle en arrive déjà à lui trouver des circonstances atténuantes –, tout cela a dû être encore plus embarrassant pour lui. Il a dû se sentir complètement idiot et je ne lui ai même pas donné l'occasion de réparer son erreur. Après une bourde pareille, il n'aura sans doute pas le courage de décrocher le téléphone et il ne faut pas oublier que je l'ai tiré d'un profond sommeil à trois heures du matin, ce qui n'est pas exactement une heure où l'on est en pleine possession de tous ses moyens, et d'abord qui est cette Helga ? Helga surgit de nouveau dans ses pensées, perturbant le cours de son monologue intérieur. Qui est donc cette Helga ? Cette petite pouffe, qui lui trotte tellement dans la tête qu'il n'entend qu'elle, peu importe à qui il s'adresse...

Elle va rappeler, se dit-il, presque convaincu. Elle n'a pas le choix. Elle va boire quelque chose, se passer le visage sous l'eau, peut-être même prendre une douche. L'eau chaude va la détendre, mais ne parviendra pas à chasser la curiosité qui la ronge comme un ver : Helga, Helga, Helga... Elle va soigneusement préparer ce qu'elle a à dire, pour éviter de commettre un faux

pas, prendra quelques notes et ensuite, il jette un coup d'œil à sa montre, dans une heure environ, quand elle ne pourra plus tenir davantage, elle s'assiéra à côté du téléphone, hésitera peut-être un instant, mais se ressaisira aussitôt et composera son numéro avec détermination. Il décrochera le combiné et avant qu'elle n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche, il la devancera en disant : « Je sais que vous cherchez Hans, mais vous êtes tombée sur quelqu'un de mieux, un instant, ne raccrochez pas, laissez-moi vous dire quelque chose d'important, que je n'arriverai peut-être pas à exprimer comme je le ressens, parce que j'ai préparé ce petit discours dans une autre langue que l'allemand, que je ne parle pas très bien, mais pour ce que j'ai à vous dire, qui vient du fond du cœur, nul besoin de beaucoup de mots... Je vous aime... » Et pour atténuer un peu le côté mielleux de cette déclaration, il ajoutera sur un ton espiègle : « J'ai eu un coup de foudre auditif. »

C'est aussi simple que cela. Cela demande si peu d'efforts de tendre une main ouverte pour toucher son prochain et le rendre heureux. Peut-être faut-il se pencher un peu en avant ou se dresser sur la pointe des pieds. Rien de plus. Mais nous ne tendons pas la main, gardons le poing fermé. Un peu comme un homme d'affaires mal inspiré, qui repousse une offre attrayante et prometteuse, nécessitant de sucroît un investissement minimal. Il l'examine d'un œil soupçonneux, en tentant d'y déceler un défaut et après avoir constaté que tout est absolument parfait, il décline finalement la proposition, en arguant : « Puisque c'est si bien que cela, pourquoi personne d'autre n'y a-t-il pensé avant ? » « Je ne sais pas », répondra son interlocuteur, avant d'ajouter après une brève hésitation : « Peut-être parce que cela ne peut nuire à personne. »

« Allô ? » Une voix féminine déterminée le tire de ses réflexions à propos de cet appel reçu par erreur il y a des années, pour le ramener à la conversation d'aujourd'hui qu'il a interceptée. Il lève les yeux de l'aiguille des secondes de sa montre – laquelle a accompli deux tours complets – pour jeter un œil à la serveuse inquiète. Il lui fait signe que tout est en ordre et que l'appel, malgré

ces contretemps, a bien été transféré à son destinataire. « Allô ? » répète la voix, cherchant à tâtons une preuve de sa présence.

« Oui », répond-il prudemment, de sa plus belle voix de Monsieur Sapiro.

« Monsieur Sapiro ? » Un léger soupçon pointe dans la voix de la femme.

Il marmonne quelque chose d'incompréhensible, dans l'espoir que la prochaine intervention de son interlocutrice lui révélera en quelle langue leur conversation est censée se dérouler.

« Vous êtes bien Monsieur Sapiro ? lui demande-t-elle en hébreu.

— Lui-même, confirme-t-il, en prenant un fort accent américain.

— Dieu merci. Nous craignons que vous ne soyez pas arrivé.

— La serveuse a eu du mal à me trouver. Elle a tout simplement...

— Nous craignons que vous ne soyez jamais arrivé en Israël, l'interrompt la femme.

— Pourquoi donc ? demande-t-il prudemment.

— À cause de l'accident de la Pan American. Nous étions persuadés que vous étiez sur le vol La Nouvelle-Orléans/New York.

— J'ai décidé au dernier moment de ne pas le prendre, répond-il du tac au tac, sans se démonter, avec une assurance qui le surprend lui-même.

— C'est une chance...

— Simple intuition, la reprend-il.

— C'est une chance que vous ayez de l'intuition. »

J'ai un bon sens de l'à-propos, se dit-il avec satisfaction. Elle a une voix agréable et le plus important – elle ne s'est pas aperçue de la supercherie.

« Adam m'a dit qu'il ne serait pas étonné que ce soit votre présence à bord qui ait fait exploser l'avion. »

Il se tait. Tente de digérer l'information. Est-ce simplement l'humour d'Adam ou y a-t-il du vrai dans tout cela ?

« Monsieur Sapiro ? Vous êtes là ?

— Oui, oui, bien sûr. Je ne suis parti nulle part.

— J'espère que la chambre que nous vous avons réservée vous convient.

— Vous savez comment c'est, répond-il, confus, en imaginant les membres disloqués du malheureux Sapiro volant à travers les airs à plus de dix mille pieds d'altitude, toutes les chambres d'hôtel se ressemblent.

— Nous avons laissé une enveloppe à votre intention à la réception, elle contient les documents que vous avez exigés et le premier paiement, dont vous êtes convenu avec Monsieur Smith, à Hong Kong. Voulez-vous y jeter un œil avant que nous nous voyions pour discuter des détails.

— C'est fait.

— On nous avait prévenus que vous aimiez vous mettre au travail rapidement.

— Avec tous ces attentats autour de moi, essaie-t-il de plaisanter, je ne peux pas me permettre de traîner.

— Bien entendu... Vous devez avancer.

— Bien entendu. Il faut toujours aller de l'avant, au risque de rester à l'arrière.

— Et vous n'avez pas peur, après avoir presque été...

— Après avoir presque été quoi ?

— Après avoir presque été tué dans l'explosion de l'avion...

— Pour voler, il faut avoir des ailes, répond-il doctement, jouissant de l'éloquence de Sapiro et dispensant des clichés avec largesse, sans craindre de nuire à la réputation d'un homme connu pour ses formulations précises et originales.

— Très juste, mais cependant...

— Il n'y a pas de fumée sans feu, répond-il, empilant les clichés.

— On nous avait dit qu'il serait intéressant de discuter avec vous.

— Vous parlez de moi derrière mon dos ? lui demande-t-il, un léger reproche dans la voix.

— Uniquement en bien, Monsieur Sapiro. Monsieur Smith nous a assurés que vous étiez le meilleur dans votre domaine.

— Un compliment est toujours agréable, mais *please*, venons-en au fait.

— C'est tout l'objet de mon appel.

— OK.

— Quand pourrions-nous convenir d'un rendez-vous ?

— Demain matin, je suppose. Je voudrais revoir les documents et finaliser l'offre.

— Serez-vous en mesure de nous donner une estimation de coût et de calendrier ?

— C'est bien pour cela que je suis venu en Israël.

— Parfait. Nous avons besoin d'une décision rapide. Un retard serait extrêmement préjudiciable... Notre client pourrait se rétracter. Vous savez comment c'est. Tout repose sur des on-dit et sur quelques documents à l'authenticité douteuse. Si nous sommes en mesure de lui prouver qu'un tel projet existe bel et bien, il s'enflammera et sera prêt à payer des sommes astronomiques, par contre, en cas de retard, il pourrait très bien se retirer de l'affaire... Vous savez comment ça marche dans ce domaine.

— Si je sais comment ça marche ? lui demande-t-il, feignant d'être blasé dans un domaine dont il ne connaît rien, avant de répondre sur un ton très déterminé : Il n'y aura pas de retard ! » Et il s'étonne de la force invisible qui guide ses paroles.

« Aux alentours de neuf heures et demie, ça vous irait ? »

Il évalue le temps qu'il lui faut pour se rendre à l'hôtel depuis chez lui, s'il sort juste après le petit déjeuner.

« Dix heures et demie m'arrangerait mieux.

— Dix heures et demie, c'est parfait.

— Comment vous reconnaître ?

— Je porterai une jupe, euh... Elle réfléchit un instant. Noire, avec un chemisier blanc et je tiendrai une sacoche jaune à la main gauche. Une sacoche en cuir.

— Pas une sacoche en croûte de porc, j'espère.

— Non, non..., pouffe-t-elle, comme s'il avait dit quelque chose d'embarrassant.

— D'accord, alors une minijupe noire, un chemisier blanc et une sacoche en cuir jaune. OK.

— Je n'ai pas parlé de minijupe.

— Pardon, c'est ma faute, une jupe noire, se reprend-il, en se rappelant que la logique veut qu'on ne peut décider de ce que porte une femme avant de l'avoir déshabillée.

— Adam ne pourra se joindre à nous pour cette première rencontre. Il est un peu malade. Je vais m'occuper du projet en attendant qu'il soit rétabli et puisse prendre la suite.

— *That's fine with me*, répond-il, passant d'une langue à l'autre avec une facilité déconcertante, amusé par toutes les possibilités qui s'offrent à lui.

— Adam m'a donné pleins pouvoirs pour traiter cette... affaire en son nom. Dans la plus grande discrétion, bien entendu.

— Bien entendu.

— Il est très important que personne ne fasse le lien avec Adam. Vous comprenez certainement la situation délicate qui est la nôtre.

— Monsieur Smith m'a tout expliqué, Madame...?

— Frankel, mais vous pouvez m'appeler Liora.

— Denis, enchanté, répond-il, s'attribuant dans un élan de confiance un prénom qui semble s'accorder avec l'aventure dans laquelle il est sur le point de se jeter.

— Denis...? demande-t-elle d'une voix hésitante, avec une pointe de soupçon.

— C'est mon deuxième prénom, dit-il, pour vite rectifier son faux pas, celui que je préfère utiliser quand je travaille. Simple superstition, vous savez ce que c'est, dans ma branche...

— Non, en fait, je l'ignore, mais je suppose que notre collaboration va me donner l'occasion de connaître de plus près tous ces secrets.

— Je me ferai un plaisir de vous familiariser avec tous les aspects de mon métier. »

Y compris les aspects sexuels, ajoute-t-il pour lui-même.

« J'ai hâte de vous rencontrer, Monsieur Sapiro. Nous disons donc demain dix heures et demie.

— Très bien, répond-il sur un ton tranchant qui aurait certainement été celui de Sapiro s'il avait mené cette discussion.

— Et comment vous reconnaîtrai-je ?

— Ne vous inquiétez pas. Je viendrai vers vous, rétorque-t-il, presque avec brusquerie, pour lui signifier la fin de leur conversation.

— Entendu. Eh bien, au revoir. »

Il raccroche lentement le combiné et tente de digérer tout ce qu'il a appris au cours de cette conversation. L'assurance dont il a fait preuve pendant sa discussion avec Madame Frankel fait place à un sentiment oppressant. La sottise de son geste lui apparaît soudain. Il a usurpé l'identité d'un autre, ni plus ni moins. D'un autre qui n'est jamais arrivé en Israël, parce qu'il a été victime d'un accident d'avion, derrière lequel se cache peut-être un meurtre. Il frissonne à cette idée. Il se souvient maintenant avoir regardé un reportage sur CNN, à propos des recherches pour retrouver les survivants d'un crash aérien dans la région des marécages de Louisiane. Debout au beau milieu d'un typhon et vêtu d'un imperméable en caoutchouc jaune, le chef du FBI déclarait, le visage grave, qu'il n'y avait plus aucune chance de retrouver des survivants. « Mais l'avion s'est écrasé il y a quelques heures à peine », crie une journaliste pour couvrir les rugissements du vent qui emporte presque son corps frêle. Le chef du FBI explique que les conditions météo compliquent les recherches et qu'en outre, la région est infestée d'alligators. Si l'un des passagers a par miracle survécu au crash, il a très probablement été dévoré par l'un d'eux.

« Les causes de l'accident ont-elles été établies ? » demande la journaliste sous une pluie battante. Le vent qui la frappe de face plaque son chemisier sur son adorable poitrine. De même que des millions de spectateurs dans le

monde, son attention est détournée des victimes anonymes, dont le sort est scellé, pour s'intéresser aux seins de la journaliste, bien concrets eux et dont la pointe se dresse sous le tissu.

« Je ne conclurais pas trop vite à la thèse de l'accident », déclare le chef du FBI, à qui le spectacle réjouissant des seins de la journaliste n'a pas échappé non plus et auxquels il jette un regard à la dérobée. « Il est possible qu'il s'agisse d'un attentat », poursuit-il, en se maîtrisant pour fixer de nouveau les yeux sur la caméra, « de toutes les façons, nous en saurons plus quand nous aurons retrouvé la boîte noire de l'appareil. Nous mettons tout en œuvre en ce sens.

— Est-ce que la liste des passagers a livré des indices ? »

Le chef du FBI détourne les yeux du visage de la journaliste et fixe un point en-dehors du champ de la caméra. Pour le plus grand regret des téléspectateurs, la caméra se détourne elle aussi de la journaliste trempée pour balayer le paysage – une végétation dense et touffue, envahie de marécages et d'eaux troubles, des nuages lourds, menaçants courent au-dessus de la cime des arbres dont les branches sont agitées par des bourrasques de vent déchaîné. L'angle de la caméra change de trois cent soixante degrés et la monotonie du paysage n'est brisée que lorsque l'objectif se fixe de nouveau, pour la plus grande joie de tous, sur la journaliste dégoulinante d'eau, qui attend, en pleine expectative, la réponse du chef du FBI.

« Nous n'en sommes qu'au début des recherches », déclare-t-il, en se retranchant derrière cette réponse bateau. Il ne peut se contenir et s'arrête l'espace d'un instant sur le décolleté de la journaliste, où se rejoignent deux rigoles d'eau qui ruissellent de part et d'autre de son cou. Joan Rubin. Il se souvient de son nom, qu'elle avait énoncé en rendant l'antenne à ses collègues en studio.

Ce Sapiro dont il a usurpé l'identité résoud des problèmes urgents de façon efficace et discrète. Il ignore pour le moment de quel genre de problèmes il s'agit, mais il est probable que toutes ces affaires ne soient pas 100 % cachère, réalise-t-il avec effroi. Le fait d'être « le meilleur » dans son domaine, quel que

soit le domaine en question, n'a pas suffi pour le sauver de ce crash, son corps déchiqueté est éparpillé dans les marécages de Baton Rouge pour la plus grande joie des alligators de la région, qui arrachent des lambeaux de chair de leurs mâchoires aiguës, en battant de la queue, comme les membres d'une famille réunis autour de la table de shabbat détachent avec avidité des morceaux de *halla* sucrée. Une fin terrible pour un homme qui, de sa vie, n'a jamais reculé devant aucun danger, résume-t-il avec angoisse. D'un pas vacillant, il retourne dans le lobby de l'hôtel et se laisse tomber dans son fauteuil. Il essuie la sueur qui perle à son front et balaie du regard les alentours pour s'assurer que personne ne l'observe. La scène finale de *Profession : reporter* lui vient à l'esprit. Dans une chambre d'hôtel minable, Jack Nicholson, qui a usurpé l'identité d'un homme, n'attend plus que la mort. La caméra se détache de lui, recule et traverse les barreaux de la fenêtre pour se fixer sur une rue déserte où attend Maria Schneider. Antonioni réussit le tour de force de faire monter le suspense chez le spectateur, en suggérant un événement qu'il lui dissimule. Même la divine Maria Schneider n'est pas en mesure d'empêcher le cours du destin. Comme il l'aime dans ce film. Il ne lui reste plus qu'à espérer qu'une Maria Schneider fera également irruption dans sa vie. Il serait même prêt à payer le prix que Jack Nicholson paie à la fin du film pour rencontrer une telle femme.

Le fait de penser à cette actrice lui fait oublier ses doutes l'espace d'un instant, mais ils reviennent en force et, tels des nuages sombres, voilent la lumière du jour. Je n'aurais jamais dû me laisser entraîner à ce jeu, se reproche-t-il. Si jamais les assassins de Sapiro découvrent qu'il a survécu à l'attentat, ils débarqueront en Israël pour achever le travail. Il lui vient soudain à l'esprit que toute cette conversation avec la très aimable Madame Frankel n'avait d'autre but que de déterminer si Sapiro était oui ou non arrivé en Israël. Peut-être même que la serveuse est de mèche, elle aussi, pourquoi a-t-elle tant insisté pour que je prenne cet appel ? « Mais qu'est-ce que tu racontes ? » fulmine le chef de celle qui se fait passer pour Madame Frankel. « Nous avons provoqué un crash d'avion pour en finir avec lui ! Malgré tout, il est arrivé sain et sauf à

bon port. Je viens de lui parler. » Silence choqué à l'autre bout du fil et sans perdre une seconde, le chef se hâte de mettre fin à l'appel pour passer à l'acte.

Et même si toutes ces suppositions ne sont que pures fantasmagories, il n'en reste pas moins qu'usurper l'identité d'un autre est une grosse bêtise, un acte infantile d'une inconscience totale. Mais quelle mouche a bien pu le piquer ?! Un homme équilibré et raisonnable comme lui, un publicitaire à succès, auteur de nombreux films vantant les mérites de lessives, de cigarettes, de voitures et j'en passe. Qui sait par quels biais détournés son geste influera sur le destin d'autrui et sur le cours des événements liés à ce malheureux Sapiro. Peut-être qu'à l'instant même quelqu'un paie le prix de sa folie, peut-être qu'une entreprise est soudain confrontée à de graves problèmes financiers. Il faut partir d'ici aussi vite que possible. Mais avant qu'il n'ait eu le temps d'imaginer une solution élégante pour s'extraire du borbier dans lequel il s'est fourré, une voix lui parvient de la pièce adjacente.

« Liora ! » La voix affaiblie d'Adam fait naître en lui le souvenir des jeux de domination auxquels il s'adonne avec sa femme. « Liora », répète le malheureux mari en un rôle qui transperce la cloison. Depuis sa maladie, il est entièrement dépendant de sa femme et cela le met en rage contre elle. Lorsqu'il était en bonne santé, il n'avait pas besoin d'elle, il évitait même sa présence. Maintenant qu'elle lui est indispensable pour accomplir les gestes les plus quotidiens, à peine a-t-il ouvert les yeux qu'il l'appelle comme un nourrisson qui se réveille en demandant sa mère.

« Liora ! » crie-t-il d'une voix haletante. Tout en cherchant la lumière à tâtons, il renverse un verre posé sur sa table de nuit. Il lui faut de la lumière au réveil pour se sentir encore vivant. Mais cette femme sur les cuisses de laquelle il a posé la tête avant de s'endormir, qui lui a caressé doucement le front et dont les larmes salées sont tombées goutte à goutte sur ses lèvres exsangues, cette femme a quitté son poste. « Où es-tu ? J'ai besoin d'aller aux toilettes... » dit-il et le voilà déjà humilié, baignant dans sa propre urine.

Liora ne l'entend pas. Tous ses sens sont concentrés sur l'acte sexuel passionné auquel elle s'adonne et les coups de bassin de Sapiro contre ses fesses sont tout à la fois punition et instrument de plaisir.

Plus tard, après qu'Adam se sera rendormi au beau milieu d'une flaque de sa propre urine, elle demandera à Sapiro de l'aider à transporter son mari sur le divan. Son corps ne pèse presque rien, la peau qui recouvre son squelette semble être la dernière barrière qui l'empêche de se désagréger. Elle changera les draps du lit, remplira une bassine d'eau tiède et de la main experte d'une mère qui change la couche de son bébé, elle ôtera le pyjama de son mari et passera délicatement un gant de toilette humide sur ses parties génitales. « Qu'est-ce que tu as à nous regarder ainsi ? demandera-t-elle en murmurant à Sapiro, un peu en retrait, le regard fixé sur le couple.

— Comment ça ?

— Aucune importance », rétorque-t-elle, en achevant d'habiller Adam, qu'elle couvre d'une couverture légère, après lui avoir délicatement glissé un coussin sous la tête et s'être penchée sur lui pour déposer un baiser sur son front.

Tandis qu'ils sortent sur la terrasse, les premières lueurs de l'aube apparaissent au-dessus des collines, à l'est. Debout près de la rambarde, ils contemplent le point de l'horizon où naîtra le soleil.

« Dieu me punira », murmure-t-elle, en allumant une nouvelle cigarette avec le mégot de celle qu'elle vient de finir et qui lui brûle déjà les doigts.

« Si tu continues à fumer comme ça, il n'aura pas besoin d'intervenir.

— Il va me punir, je le sais. » Elle jette le mégot incandescent par-dessus la rambarde, minuscule étoile filante qui se consume dans l'aube pâle. « Il ne me pardonnera pas de m'être comportée ainsi, dit-elle, inspirant à pleins poumons une bouffée de sa cigarette.

— Arrête avec ces bêtises, Liora. Il n'y a pas de Dieu, affirme-t-il, avant d'ajouter en souriant : À moins que tu ne me confondes avec Dieu.

— Je parle sérieusement, pour une fois. Tu ne crois pas à la rétribution des actes ?

— Sottises.

— Dieu me punira en m'infligeant la même maladie qu'Adam et il mettra quelqu'un à mes côtés qui me trompera pendant que je serai malade.

— Sottises », répète Sapiro sans conviction, effrayé par la similitude de cette prophétie avec son propre cas. Pour dissiper l'angoisse qui monte en lui, il ajoute : « Et même si Dieu existe, il n'écrit pas de scénarios pour séries télévisées.

— Tu te trompes complètement, Denis. Regarde les gens autour de nous. Les seuls scénarios que Dieu soit capable d'écrire sont justement ceux des séries télévisées. »

Les choses continuèrent ainsi cinq semaines durant. De temps à autre, elle gravissait la colline toute proche pour achever son tableau, tandis qu'il descendait dans son studio et fixait la toile vide. Peut-être que je redoute d'achever mon travail de peur qu'il ne m'arrive la même chose qu'à Pygmalion, que Gump surginge hors du tableau, pour se venger de l'offense qui lui a été faite, se dit-il pour justifier son échec à ses propres yeux. Je préfère encore que les commanditaires du tableau soient à mes trousses, plutôt qu'un fantôme que j'aurais tiré de son repos éternel.

Mais celui qui a nié l'existence de Dieu avant le lever du soleil ne peut se montrer superstitieux pour justifier son échec, une fois le soleil couché. Il n'a tout simplement ni le talent ni la maîtrise nécessaires pour mener à bien la mission qu'il s'est imposée à lui-même. Seul un miracle pourrait le sauver.

Lequel miracle se produisit effectivement à la sixième semaine. Sans doute faut-il posséder une bonne dose de cynisme pour qualifier une catastrophe de miracle au prétexte qu'elle nous sort d'une mauvaise passe. Un jeune couple, empêtré jusqu'au cou dans des difficultés financières, qu'un héritage impromptu viendrait résoudre fort à propos, éprouverait un sentiment de

soulagement tout naturel. A fortiori dans le cas de Sapiro, dont l'aventure avec Gumpp menace le bien-être, la santé mentale et jusqu'à la vie.

Adam mourut le jour où Liora acheva le tableau auquel elle avait travaillé durant tout leur séjour dans le village de pêcheurs. (Le tableau est toujours accroché dans les toilettes de leur galerie.) Il rendit l'âme alors que Sapiro et Liora se tenaient sur la terrasse depuis laquelle elle avait dessiné le paysage. Liora était en train de lui présenter la toile, en guise de répétition générale, avant de la montrer à Adam. Ils ne constatèrent son décès qu'en rentrant à la maison. Lorsqu'ils sortirent sur la terrasse, Adam était plongé dans un sommeil profond, accompagnant d'un léger ronflement l'*Inachevée* de Schubert au son de laquelle il s'était endormi. En regagnant la pièce envahie de silence, une heure plus tard, ils avaient d'abord constaté que la symphonie inachevée s'était achevée, puis, aussitôt après, que la vie de celui qui l'écoutait était elle aussi parvenue, trop tôt ou trop tard, à son terme. Une vie inachevée, comme toujours.

« Alors, que dis-tu du tableau ? » lui demanda Liora avec fierté en attendant avec impatience sa réaction. Il scruta le tableau, contempla le paysage qui s'étendait à leurs pieds et répliqua que tout ce qu'il pourrait dire n'avait aucune importance. Il n'était pas critique d'art, mais faussaire.

« Dis-moi quand même, insista-t-elle.

— Je ne sais pas quoi te dire, répondit-il avec un sourire forcé, pour tenter d'échapper aux attentes de Liora qui brûlait de l'entendre dire à quel point il aimait son travail.

— Tu crois que je peux le montrer à Adam ? » demanda-t-elle craintivement.

Il se sentit soudain envahi de compassion pour elle, il aurait voulu ouvrir les bras et l'enlacer, la protéger, il faut si peu de choses pour la rendre heureuse, pensa-t-il, et son mari n'est même pas disposé à lui donner ce si peu. Il tendait déjà les mains vers elle, mais fut incapable d'exécuter le mouvement jusqu'au bout. Il laissa retomber une main et de l'autre se gratta le bout du nez.

« Allez, dis-moi ce que tu en penses ! reprit-t-elle, les yeux brillants.

— Je trouve que c'est un très bon tableau, réussit-il à articuler.

— Suffisamment bon pour le montrer à Adam ?

— Adam est avocat, qu'est-ce que son avis peut bien te faire ?

— Il est connaisseur.

— Adam est un collectionneur qui dépense des sommes folles pour acheter des tableaux et commander des copies. Rien de plus. Cela ne fait pas de lui un expert en matière d'art.

— C'est un grand connaisseur, répondit-elle offensée et prenant la défense de son époux, tu ne le connais pas assez de ce point de vue. »

Si Adam avait été un véritable connaisseur, il y a belle lurette qu'il se serait aperçu que Sapiro n'est rien d'autre qu'un imposteur, il ne se serait pas débarrassé comme ça d'un authentique Modigliani. Il détourna les yeux du tableau pour contempler le paysage qui y était représenté à l'identique : des collines bleutées qui descendent en pente douce vers la mer Adriatique. Un petit village. Une maison blanche et lumineuse, avec une terrasse, surplombant la baie, un mur avec une fenêtre, contre lequel vient battre au gré du vent un volet vert à demi fermé. Peut-être étaient-ils dans le tableau, eux aussi, à l'intérieur de la maison.

« J'espère qu'Adam ne va pas se réveiller à cause du volet, j'aurais dû le fermer avant de sortir, dit Liora.

— Il dort d'un sommeil de plomb, la rassura Sapiro.

— Tu crois que le tableau est suffisamment bon pour que je puisse le montrer à Adam ?

— Je le trouve excellent, mentit effrontément Sapiro.

— Vraiment ? demanda Liora, les yeux brillants.

— Je te le jure.

— Tu crois qu'il est suffisamment bon pour Adam ?

— Je suis prêt à te l'acheter sur-le-champ, avant que tes prix n'augmentent.

— Vraiment ? jubila Liora.

— Tu me le vendrais pour mille dollars ?

— Tu paierais mille dollars pour mon tableau ?

— Si tu voulais marchander, tu pourrais même en obtenir davantage », lui répondit-il, le cœur serré. Elle est si belle, quand elle sourit comme ça, pensa-t-il, pris de remords.

« Tu es adorable, lui dit-elle en déposant un baiser sur sa joue, je t'en fais cadeau. »

De retour à la maison, il monta dans sa chambre, tandis qu'elle allait s'enquérir d'Adam. La nuit prochaine, il lui ferait l'amour d'une autre façon, décida-t-il dans un élan de tendresse. Mais lorsqu'elle surgit dans la pièce, quelques minutes plus tard, il comprit que son projet n'était plus d'actualité. La peur inscrite sur son visage était différente de celle qu'elle manifestait durant leurs jeux de domination, il venait s'y mêler du désir et c'est d'elle-même qu'elle avait peur.

« Je crois qu'il est mort », dit-elle et il se demanda l'espace d'un instant s'il lui était indispensable d'abandonner son projet. La mort du mari doit-elle empêcher un homme faussaire de faire avec la femme du trépassé ce qu'il avait coutume de faire avec elle de son vivant ? À première vue, ce changement de circonstances semble faciliter l'existence du couple adultère. Fini la crainte d'être découverts au beau milieu de leurs ébats, inutile de faire preuve de maîtrise de soi et de retenue pendant les préliminaires, la pénétration et l'orgasme, plus aucun risque de réveiller le mari endormi dans la pièce adjacente, il leur est dorénavant possible de crier de plaisir sans peur d'être entendus.

Lorsqu'il s'approcha d'elle pour l'embrasser, elle pâlit et dans une surprenante inversion des rôles, le gifla et lui demanda s'il était devenu fou. Deux réactions possibles lui vinrent immédiatement à l'esprit, mais au vu des derniers développements, il n'osa choisir aucune des deux. La première réponse, celle de Sapiro, serait de nier être fou et de déclarer que ce n'est pas parce que Thanatos, le cheveu ébouriffé et le regard perçant, s'occupe dans la pièce d'à côté d'emmailloter Adam pour l'emmener au royaume des morts,

qu'Éros, qui habite leur chambre à eux, devrait en pâtir. La comédie doit se poursuivre, surtout si on joue le rôle d'un autre. La seconde réaction, celle de Miki, chose étonnante en soi puisque sa personnalité a presque entièrement disparu depuis leur arrivée au village, cette seconde réaction donc, si tant est qu'elle eût pu s'exprimer, aurait immédiatement révélé la supercherie, car Miki aurait reproché à Sapiro la grossièreté et l'insolence de sa réponse et l'indélicatesse du baiser qu'il a tenté de déposer sur les lèvres de Liora.

« Tu es certaine qu'il est mort ? » demanda Sapiro, soudain malheureux, car il venait de comprendre que le décès du mari anéantissait du même coup l'environnement indispensable à leurs relations perverses, qui ne pouvaient s'exprimer pleinement que lorsqu'Adam agonisait dans la pièce voisine.

« Je ne sais pas... Je n'ai jamais vu de cadavre de ma vie... Mais il aurait déjà dû se réveiller pour prendre son médicament, j'ai même essayé de le réveiller... J'ai l'impression que son corps... quand je l'ai touché... était un peu... » Elle ne put continuer et lui demanda une cigarette. Il lui en alluma une.

« Tu sais à quoi ressemble un mort ? demanda-t-elle après avoir inspiré une longue bouffée.

— Je ne connais les morts que par les tableaux de Baldung, et à dire vrai, ces derniers temps, Adam aurait pu leur servir de modèle.

— Ce n'est pas drôle, répondit-elle, en s'adossant au mur.

— Je n'avais pas l'intention d'être drôle, je trouve juste que cette comparaison est vraiment...

— Que devons-nous faire ? » le coupa-t-elle, angoissée. Sa pâleur augmentait encore le rouge de ses lèvres. « Il n'y a aucun médecin à des kilomètres à la ronde.

— Il faut vérifier son pouls et voir s'il respire encore.

— Tu veux bien vérifier ? J'ai peur de le toucher. »

Ils passèrent ensemble dans la chambre voisine, lui devant et elle, apeurée, derrière. Il ouvrit précautionneusement la porte et se glissa dans la pièce sur la pointe des pieds, de peur de réveiller Adam, qui semblait plongé dans un

sommeil paisible. Il s'arrêta peu avant d'arriver au lit et, jetant un coup d'œil en arrière, constata qu'il lui faudrait accomplir sa mission seul. Liora était restée pétrifiée sur le pas de la porte. La mort des autres est toujours moins effrayante que la nôtre, se dit-il, tout en examinant avec curiosité le visage calme d'Adam, peut-être parce qu'on peut la contempler de l'extérieur, ce que les morts, eux, n'ont pas le loisir de faire. Il se pencha sur le lit et repoussa la couverture qui recouvrait le cadavre pour découvrir son bras décharné. D'une main ferme – ce qui le surprit lui-même – il souleva le bras d'Adam, saisit son poignet osseux et, exactement comme il l'avait appris aux stages de premiers secours de l'armée, il posa deux doigts sur la veine apparente sous la peau translucide, censée battre entre cinquante pulsations par minute pour des sportifs au repos et cent vingt pulsations par minute pour des sédentaires. Le rapport entre le nombre limité de pulsations et la bonne condition physique aurait dû pousser Sapiro à la conclusion que le corps étendu sur le lit jouissait probablement d'une excellente condition physique, conclusion logique si l'on songe que les morts doivent s'élancer dans le ciel ou même plus haut sans échauffement préalable. Il n'avait pu détecter aucun pouls.

« Que se passe-t-il ? fit la voix hésitante de Liora, qui s'était approchée de lui.

— Je pense qu'il est mort, répondit Sapiro en laissant retomber le bras d'Adam, mais je voudrais m'en assurer, pour plus de sécurité. »

Il s'assit sur le rebord du lit et après une brève hésitation, porta une main prudente vers les yeux clos d'Adam, souleva une paupière qui glissa sur la rétine encore humide, de laquelle toute étincelle de vie avait disparu. Le psychologue Simon Baron-Cohen affirme que le regard humain est capable de véhiculer plus de quinze messages différents, parmi lesquels la douceur, la sérénité, la tristesse, la joie, la gravité et l'insouciance, la surprise et la certitude, la colère et la compassion, l'autorité et l'obéissance. Aucune de ces expressions ne se reflétait dans le regard fixe du défunt, si ce n'est peut-être l'espièglerie, le mort semblant cligner de l'œil que Sapiro avait à demi ouvert. La paupière qui, en

temps normal, s'ouvre et se ferme toutes les trois, quatre secondes pour protéger l'œil et maintenir son humidité, resta immobile.

« Qu'y a-t-il ? demanda Liora, en se tenant à une bonne distance du cadavre.

— Tu as un miroir ?

— Un miroir ? Pourquoi as-tu besoin d'un miroir ?

— Pour être sûr à 100 %. Tu as envie d'enterrer ton mari vivant ?

— Quel genre de miroir ?

— Un petit miroir. »

Elle s'éloigna en frôlant le mur, veillant avec une prudence exagérée à se tenir suffisamment éloignée de son mari. Quelques secondes plus tard, elle revint de la salle de bains avec un petit miroir qu'elle tendit à Sapiro à bout de bras.

Sapiro approcha le miroir du nez et de la bouche d'Adam. Contrairement à ce mythe largement répandu selon lequel un miroir ne reflète pas les morts, le visage d'Adam apparut sur la surface argentée du miroir, figé dans son clin d'œil. *Laugh and the world laughs with you, weep and you weep alone*, ces vers de *Solitude*, d'Ella Wilcox, lui revinrent soudain à la mémoire. Après avoir maintenu quelques instants le miroir sous le nez et la bouche du défunt, il en examina la surface lisse et constata qu'elle restait claire comme du cristal. *Succeed and give, and it helps you live, But no man can help you die*. La poétesse, qui avait tenté d'entrer en communication avec son mari défunt, y était parvenue d'après ses propres dires.

Dans l'après-midi, tandis que Liora était montée au village pour chercher le propriétaire de la camionnette qui les avait aidés à leur arrivée dans la villa isolée, Sapiro descendit au studio pour mettre de l'ordre dans ses affaires. En poussant la lourde porte de bois grinçante, il ressentit, pour la première fois depuis qu'il avait commencé à travailler à ce foutu tableau, un véritable soulagement. Debout sur le seuil, entouré d'un halo de lumière éclatante, son regard erra dans la grande pièce, presque une salle, dans laquelle il venait de passer six terribles semaines. Tous les objets qui semblaient s'être ligüés pour

l'empêcher de mener à bien sa mission – pots de peinture, essences et diluants, poudres de couleur très onéreuses, toiles anciennes dégageant une odeur vieille de quatre cents ans, le four épais dans lequel il était censé « cuire » le tableau pour en vieillir l'aspect, les photos représentant des détails agrandis du malheureux Gumpp, et surtout, cette galerie de miroirs colorés qui lui avait valu tant de cauchemars – lui paraissaient soudain inoffensifs. Avant de pénétrer dans la pièce, il prit soin de laisser la porte ouverte pour faire entrer l'air et la lumière. Il se dirigea tout d'abord vers son « laboratoire », où il menait ses expériences de mélanges de couleurs, examina les récipients de poudres et décida de commencer par le lapis-lazuli. Il souleva le couvercle et regarda les grains bleutés, plus précieux que l'or, à partir desquels Titien et ses contemporains fabriquaient un bleu marine profond et qu'ils manipulaient avec grand respect. Il plongea la main dans le récipient pour saisir une pleine poignée de ces petits grains, qu'il laissa lentement s'écouler entre ses doigts, ravi de les entendre ruisseler, comme s'il se fut agi d'une mélodie divine. Les doigts bleus, il s'attaqua ensuite à l'orpiment qu'il répandit sans retenue et, après se l'être appliqué sur les sourcils et les tempes, il se lança dans une sorte de danse sauvage, destructrice et libératrice. Pourquoi jeter délicatement tout cela, se reprocha-t-il, et il envoya valser les récipients qu'il fracassa violemment contre les murs. Des traînées de poudre colorée filèrent dans les airs, se mêlant aux rayons du soleil et se tordant au gré d'une brise légère.

Il s'approcha ensuite de la grande étagère sur laquelle ses livres étaient classés par sujet. Il les jeta avec sauvagerie au centre de la pièce où ils formèrent un grand tas, à laquelle il ajouta ses misérables dessins préparatoires, ses toiles, ses pinceaux, ses tubes de peinture, ses agrandissements photographiques de Gumpp, qui continuait à garder son expression méprisante même après que Sapiro les eut chiffonnés et déchirés dans un accès de colère incontrôlé. Rira bien qui rira le dernier, cria-t-il à l'adresse de Gumpp, en déchiquetant son visage en mille morceaux.

Avant de déverser diluants et flacons d'essence sur la pile au milieu du studio, il sortit de sous la couchette sur laquelle il avait coutume de se reposer la barre de fer dont il s'était servi une nuit, lorsque, dans un état d'extrême confusion, il lui avait semblé que les démons s'étaient rassemblés de l'autre côté de la terre et s'apprêtaient à fondre sur lui. Encouragé par la lumière du soleil qui chassait les ténèbres mystérieuses du studio, il se plaça face à l'un des miroirs et, l'arme fatale à la main, examina le diable transpirant et couvert de peinture qui s'y reflétait, lui renvoyant un regard de dément. Il hésita l'espace d'un instant, se remémorant soudain l'histoire de ce jeune homme de Prague, qui, pour se débarrasser du double diabolique qui détruisait sa vie, tira un coup de pistolet dans le miroir et mourut sur le coup, en même temps que son reflet. Il asséna un coup sur la lourde surface de cristal, dans un vacarme assourdissant et constata non seulement qu'il restait bien en vie, mais que son double lui aussi continuait à vivre dans chacun des débris de miroir, reflétant une infinité d'alternatives possibles à sa propre identité. Tout en se frayant un chemin au milieu des débris de verre qui jonchaient le sol, il s'approcha d'un autre miroir et lui asséna de même un coup de son arme mortelle, engendrant en retour quantité de nouvelles vies. Il passa ainsi de miroir en miroir, couvrant le sol d'une mosaïque de morceaux de verre colorés, reflétant, tel un immense miroir brisé, une danse de mort et d'anéantissement.

Une fois son œuvre de destruction achevée, il versa sur la pile au centre du studio de l'essence et du diluant dont il imbiba des tissus pour former une mèche depuis le centre de la pièce jusqu'à la porte d'entrée. Sans plus accorder un seul regard au champ de bataille derrière lui, il alluma une cigarette et jeta l'allumette enflammée sur la mèche. Le feu commença par ramper, timide et hésitant, mais lorsque l'odeur du festin qui lui était réservé parvint à ses narines, il tissa des fils incandescents au cœur des flammes bleutées et froides, les encourageant à la grande bataille. Pour l'heure, le matériau au bas de la pile tenait encore tête aux flammes. Trop vorace, le feu semblait s'étouffer par moments dans sa propre fumée, mais il parvint rapidement à recracher le

morceau indigeste auquel il s'était attaqué. Les flammèches, qui avaient commencé par donner d'inoffensifs petits coups de langue et de dents, nourries de leurs premières victoires, se jetèrent sur les proies les plus faciles de la ligne de défense adverse – papier d'esquisses, journaux, rouleaux de papier toilette –, avant d'élargir leur champ d'action, déchiquetant Gumpp et les toiles imbibées d'essence, engloutissant les couvertures des livres, dont elles rongèrent les pages ondulées que le souffle brûlant du brasier faisait tourner comme sous l'effet d'une main invisible. Le feu qui menaçait de devenir incontrôlable força Sapiro – qui jusque-là s'était tenu sur le pas de la porte, fasciné par ce spectacle formidable – à entrer en action. Comme dans les combats qui opposent deux nations, il arrive toujours un moment où l'on retire son soutien à la partie la plus cruelle, pour imposer un compromis et traîner un tuyau d'arrosage sur le champ de bataille, afin de mettre vainqueur et vaincu hors d'état de nuire.

« Que s'est-il passé ici ? demanda Liora, faisant sursauter Sapiro.

— Rien, répondit-il, après avoir repris ses esprits. Sans se tourner vers elle, il ajouta : Un incendie s'est déclaré dans le studio... J'ai allumé le vieux four et apparemment, je n'ai pas fait suffisamment attention. Le feu s'est propagé en quelques secondes, tout mon travail y est passé... J'ai tout juste réussi à y échapper moi-même. »

Son air abattu la toucha tellement qu'elle tendit une main vers lui pour caresser sa joue couverte de peinture.

« Je ne me vois pas reprendre ce projet...

— Et les commanditaires ?

— Il faut fuir, répliqua-t-il, hésitant, cherchant du regard son assentiment. Ce tableau m'a achevé. Je n'ai plus la force de recommencer, conclut-il en s'asseyant sur une grosse pierre, comme pour montrer sa détermination.

— Partons maintenant dans ce cas. J'ai ramené l'homme à la camionnette. »

Il jeta un coup d'œil en direction de la villa et aperçut la camionnette toute cabossée. Le capot tout rouillé était ouvert, comme une large gueule béante,

prête à avaler le conducteur penché au-dessus du moteur.

« Tu viens faire les valises ? » demanda-t-elle. Il se releva lourdement et se joignit à elle, laissant derrière lui un tas fumant, et peut-être aussi cette identité endossée peu de temps auparavant, alors qu'il était plein d'espoir.

Tandis qu'ils rassemblaient à la hâte leurs affaires, comme des réfugiés, une dispute éclata entre eux quant à ce qu'il convenait de faire du corps d'Adam.

« Pourquoi veux-tu te trimbaler un cadavre tout le voyage ? » avait-il demandé, après qu'elle l'avait prié de l'aider à envelopper le corps d'Adam dans un drap. Il avait suggéré de l'enterrer à l'ombre de l'un des grands oliviers, au sommet de la colline. L'idée d'abandonner son mari sur une terre étrangère l'horrifia.

« Il est mort, rétorqua Sapiro, tentant en vain d'en appeler aux sentiments, qu'est-ce que ça change pour lui ?

— Pour moi, ça change quelque chose.

— Nous avons presque une journée de voyage devant nous. Avec cette chaleur, il va se mettre à cuire et à bouillonner et à la fin, l'odeur sera tellement...

— Ne parle pas de lui comme ça ! cria-t-elle, secouée de sanglots amers.

— Sois un peu rationnelle », lui répondit Sapiro pour la raisonner, oubliant qu'il est irrationnel d'appeler à la raison d'une femme en pleurs. Ce qui lui fit soudain penser à cette étude statistique bizarre, selon laquelle les femmes pleureraient en moyenne 5,3 fois par mois (contre 1,4 fois pour les hommes), leurs pleurs durant 2,3 fois plus longtemps que ceux des hommes.

« Je ne le laisserai pas ici, déclara-t-elle de façon définitive.

— Nous reviendrons avec un cercueil adéquat pour le ramener avec nous. On ne peut pas le trimbaler comme ça.

— Arrête de parler de le trimbaler ! Il ne s'agit pas d'un quelconque paquet ! Il s'agit de mon mari ! Mon mari ! cria-t-elle.

— Nous parlons du corps de ton mari, Liora, ton mari, lui, n'est plus là », rétorqua Sapiro, s'entêtant à en appeler à la raison de Liora, enfouie sous un

amas de sentiments de culpabilité et effrayé à l'idée de faire tout le voyage avec un mort.

« Soit il vient avec nous, soit je reste avec lui », répondit-elle, en lui jetant un regard plein de haine et avant qu'il n'ait eu le temps de lui demander pour quelle raison elle le regardait ainsi, elle quitta la pièce, furieuse.

Une heure plus tard, après qu'ils eurent hissé dans la camionnette la grande malle de voyage, pleine à craquer – le chauffeur ignorant tout de son contenu réel –, et qu'ils eurent déposé à ses côtés le tableau qu'elle venait d'achever, Liora laissa libre cours à son émotion : elle regrettait de n'avoir pas eu le temps de montrer son œuvre à Adam.

« Il a contemplé ce paysage tous les jours depuis la terrasse, dit Sapiro, pour tenter de la consoler.

— Ce n'est pas la même chose », lui lança-t-elle, offensée, avec un regard déçu.

La camionnette se mit en branle et ils s'éloignèrent sur le chemin caillouteux qui montait en pente douce au-dessus de la mer grisonnante. Tous deux se murèrent dans un silence pesant, se contentant de répondre d'un haussement d'épaules, lorsque le chauffeur leur demanda où se trouvait le chef (Adam lui avait donné une somme rondelette pour les avoir conduits jusqu'à la villa), pour quelle raison ce dernier n'était-il pas sorti de la maison pour les saluer au moment du départ et qui s'occuperait de lui dorénavant. Il avait bien vu, en les amenant au village, que le vieil homme était très malade. Il pouvait faire venir sa sœur pour veiller sur lui, si nécessaire. Ce n'est qu'une fois la nuit tombée, lorsque la camionnette se fut arrêtée au beau milieu d'une mauvaise route de montagne et que le chauffeur fut descendu en jurant pour ouvrir le capot, que Liora brisa le silence.

« Que dirais-tu si je t'annonçais que je suis enceinte ? lui dit-elle en murmurant.

— Tu es quoi ? lui demanda-t-il, tiré de ses pensées par cette question ô combien familière.

— Je suis enceinte.

— De qui ? »

Elle lui jeta un regard qu'il ne lui avait encore jamais vu.

« D'Adam ? demanda-t-il, choqué à l'idée que la vie qui grandissait à l'intérieur d'elle put être liée au cadavre dodelinant à l'arrière du véhicule.

— Mais bien sûr ! D'Adam ! » répliqua-t-elle, blessée, sur un ton propre à dissiper tous les points d'interrogation éventuels et qui aurait pu lui épargner de répéter une seconde fois : « D'Adam !!! »

Il resta muet, refusant d'admettre un tel événement qui ressuscitait son passé dans son avenir.

« Tu n'as rien à dire ?

— Qu'est-ce que je pourrais bien avoir à dire ?

— Je veux cet enfant.

— Alors pourquoi me demander ce que j'ai à dire ? Tout ce que je pourrais avoir à dire, si tant est que j'aie effectivement quelque chose à dire, ne changerait rien à ce que tu veux. Tu as déjà dit ce que tu avais à dire.

— J'aurais voulu que tu me dises que toi aussi, tu désires cet enfant, lui dit-elle, en le regardant fixement.

— Je ne peux pas te dire cela.

— Tu vois que tu as quelque chose à dire, finalement », répondit-elle, en sortant de la camionnette.

Elle claqua la portière, hors d'elle, avant de disparaître dans l'obscurité. Lorsqu'il sortit à sa suite, le chauffeur lui annonça dans un anglais approximatif que la camionnette était en panne et qu'il lui fallait descendre au village pour chercher un mécanicien. Sans plus attendre, l'homme tourna les talons et s'éloigna, laissant Sapiro, seul, avec une camionnette en panne, le cadavre d'un mari cocu et une femme enceinte de lui.

Intérieur. Lobby d'hôtel. Matin.

« Des mauvaises nouvelles ? » demande la serveuse, qui vient de surgir derrière lui et le regarde d'un air inquiet.

Tout dépend pour qui et du point de vue, se dit-il en la regardant droit dans les yeux. Elle a les yeux verts. Comme Liat, se souvient-il brusquement, et comme sa femme Liora, qu'il est sur le point de quitter. Ses cheveux châains sont lisses et elle parle avec une pointe d'accent russe. Elle est belle, pense-t-il. Je pourrais facilement tomber amoureux. Je pourrais facilement la baiser. L'épouser. J'aimerais savoir comment elle s'est blessée au genou. Je pourrais lui demander : « Excusez-moi. J'ai remarqué que vous aviez une petite cicatrice au genou. Me permettez-vous de vous demander comment cela s'est produit ? » Tout simplement. Elle me répondra ou pas. Qu'est-ce que je risque ? Elle ne va pas me manger.

« Tout va très bien, merci.

— Vous n'avez besoin de rien d'autre ? »

Serait-il possible que je lui plaise pour qu'elle fasse tant d'efforts, ou est-ce que la crise économique qui frappe durement l'industrie touristique en Israël pousse les employés à redoubler d'amabilité et d'attention envers leur peu de clients ?

« On a déposé une enveloppe pour moi à la réception, dit-il, en trouvant le courage d'ajuster les boutons de sa nouvelle identité pour récupérer le document destiné à un autre.

— En-dehors de l'enveloppe, vous n'avez besoin de rien ? »

Si, me lever et partir d'ici, voilà ce dont j'aurais besoin. Mais il reste cloué sur place, épuisé. Toute cette affaire Sapiro, qui l'effraie au plus haut point, n'en continue pas moins de lui adresser des clins d'œil aguicheurs pour l'ensorceler. « Pour voler, il faut avoir des ailes. »

Il appelle à son secours ces paroles que Sapiro lui-même a prononcées, il y a un instant, lors de la conversation téléphonique qu'il a eue avec celle qui se fait appeler Madame Frankel. « Si l'on veut obtenir quelque chose, il faut savoir prendre des risques », lui disait toujours sa mère lorsqu'elle décelait chez lui l'ombre d'un doute. Elle le saisissait fermement par le menton, le fixait droit dans les yeux et ignorant ses tentatives pour détourner la tête, elle lui ordonnait : « Regarde-moi quand je te parle. » Elle serrait sa mâchoire inférieure entre ses doigts et le forçait à répéter après elle, mot pour mot, « si l'on veut obtenir quelque chose, il faut savoir prendre des risques », ajoutant ensuite l'injonction pratique qui concluait chacune de ses leçons, « et maintenant, vas-y, saute du grand plongeur, comme les autres enfants », ou « maintenant, descends et va montrer à ce petit merdeux à qui il a affaire », ou encore, tout en lui pressant un mouchoir dans la main : « Maintenant sèche tes larmes, pleurer ne t'avancera à rien. Il faut être fort dans la vie. » Il se remémore également un souvenir profondément enfoui sous une couche de scepticisme, « quand on ne dirige jamais d'opérations, on ne se trompe jamais ». C'est ainsi que l'officier de sa division le consolait lorsqu'il échouait aux exercices militaires. Des milliers de phrases de ce genre lui viennent à l'esprit, cachées dans les recoins de sa conscience, inemployées, en appelant au courage, à l'héroïsme, à la générosité, à l'humilité, à la constance et à l'esprit de sacrifice. Peut-être le temps est-il enfin venu de les dépoussiérer. De vivre la vie comme un gigantesque cliché, en dissipant toutes les hésitations et les formulations prudentes. Mieux encore, ne vivre que des scènes choisies en sautant les passages ternes. La vie comme une opportunité sans cesse renouvelée ! Il s'observe dans le miroir, tourne la tête à droite, puis à gauche, lève le menton et le baisse de nouveau, pour se regarder sous tous les angles. Et

finalement, saisi d'un sentiment inexplicable, il comprend que sous la pâleur de son visage se cache effectivement le personnage qu'il a décidé d'incarner. Cet homme mène une vie fascinante, débordante d'action. Peut-être est-il un espion industriel, un tueur à gages, un contrôleur des comptes qui blanchit l'argent de la mafia ou que sais-je encore. Peu importe, le principal, c'est qu'il y ait de l'action dans sa vie ou tout du moins qu'il y en ait eu avant qu'il ne soit tué. Et même si Sapiro n'était pas tel qu'il se le représente, il insufflera à son enveloppe charnelle ce qu'il faut pour qu'il le devienne. Ce n'est pas comme s'il ignorait comment diriger sa vie, c'est simplement qu'il n'a pas eu l'occasion par le passé de mettre la théorie en pratique. Lorsque la serveuse reviendra avec l'enveloppe, d'ici quelques instants, il aura appris son rôle à la perfection. Sa bouche se plisse en un mince sourire. J'ai mené cette conversation avec brio, se félicite-t-il en se souvenant de l'appel téléphonique. Je me suis littéralement glissé dans la peau du personnage. Et la décision de parler un hébreu teinté d'accent américain – qui s'est révélée appropriée – ne témoigne-t-elle pas du fait qu'il était particulièrement bien inspiré au moment où il avait décidé d'endosser ce rôle ? De quoi d'autre peut-il s'agir, si l'on ajoute le fait que Sapiro est mort dans un accident et que lui-même, assis par hasard dans ce lobby d'hôtel au moment où l'on demandait Monsieur Sapiro, a su reconnaître l'opportunité qui s'offrait à lui et a trouvé le courage de prendre l'appel, sans commettre de faux pas ni éveiller le moindre soupçon chez Madame Frankel ? Sans parler d'intervention d'une force supérieure, on peut pour le moins évoquer un rarissime concours de circonstances, une inspiration unique qui l'a guidé pas à pas, avant et tout au long de la conversation téléphonique. Il sait bien sûr que ces suppositions sont tout aussi improbables que de voir les débris d'une maison se rassembler après une explosion (probabilité que la statistique n'exclut d'ailleurs pas entièrement). Mais cette faible probabilité n'ébranlera pas sa détermination. Ne jamais sous-estimer le côté irrationnel des événements, conclut-il, en se contemplant de nouveau dans le miroir. Il adresse un clin d'œil coquin à son reflet, qui accepte avec une gaieté solennelle cette décision

cruciale. Il saute à pieds joints dans l'aventure, au diable les doutes et les hésitations, il conquerra sa nouvelle identité haut la main et vivra sa nouvelle vie librement, sans crainte, jusqu'à son issue heureuse ou malheureuse (clin d'œil supplémentaire). Que peut-il bien m'arriver ? Pendant quelques jours, je serai un autre. Le voilà qui inconsciemment met déjà des limites à sa témérité. Personne n'en mourra, à l'exception de Sapiro, bien entendu, qui est déjà mort et il n'y est pour rien, sauf à admettre certaines théories de la physique selon lesquelles le présent exercerait une influence sur le passé – du moins à l'échelle des particules élémentaires. Sapiro, paix à son âme, le voilà qui commence l'éloge funèbre qui lui tiendra également lieu de discours d'intronisation, et il se sent à nouveau plein d'exubérance – vous n'êtes plus en vie, mais je poursuivrai votre route à partir d'ici. Je ne vous décevrai pas. Je m'attacherai à suivre votre précieux héritage, je serai le meilleur dans votre domaine, car tel vous a défini Monsieur Smith... Dès que j'aurai découvert de quoi il s'agit.

Il cesse peu à peu de trembler et se laisse envahir par un sentiment de sérénité, comme seul peut l'éprouver celui dont les doutes ont été dissipés. Cette aventure promet d'être intéressante. Très intéressante. Et, cerise sur le gâteau, elle lui fournira le matériau pour le scénario d'un film à suspense ou pour la trame d'un bon livre, dans tous les cas, cette aventure lui donnera l'impulsion nécessaire pour quitter son travail à l'agence et concrétiser son vieux rêve de devenir artiste.

Il y a des années, sur les conseils de sa professeur de lycée, il s'était inscrit à des cours de dessin à Betsalel. Hormis quelques soirées déjantées – il avait rencontré sa femme au cours de l'une d'elles, ce qu'il aurait peut-être mieux fait d'éviter –, il n'en garde pas vraiment de bons souvenirs, et pas seulement parce qu'il avait fini par comprendre qu'il était certes doué pour l'imitation, mais qu'un véritable esprit de création lui faisait défaut, tout comme à sa femme. Il était jeune encore, et idéaliste, il vivait selon l'adage « tout ou rien », il se mit donc à travailler dans le graphisme et l'animation, ce qui ne lui réussit qu'à moitié. Pas de quoi satisfaire son perfectionnisme. Ce n'est qu'une fois engagé

comme concepteur-rédacteur que sa fortune commença à tourner. Il créa des slogans divertissants pour des cigarettes (« allumez celle d'après », au-dessus d'une photographie montrant une femme en train d'allumer une cigarette après l'amour et qui cligne de l'œil, l'air coquin), des aliments pour nourrissons (« si vous voulez vraiment le sevrer, laissez-le y goûter »), des voitures (« souple, mais résistante »), des motos (« la dernière de Honda »), des téléphones portables (« avec Pelkom, vous entendrez même les silences... »). Des slogans, il était passé à la réalisation de films publicitaires, où il avait également brillé. L'un de ses films avait même gagné le prestigieux prix de l'Association pour la promotion de la lingerie. Travailler dans ce domaine raviva son désir de revenir à la création, non pas au dessin où il avait échoué, mais à l'écriture, qui apportait tant de valeur ajoutée aux produits qu'il vantait. Mais lorsqu'il décida de se mettre à mi-temps à l'agence pour se consacrer davantage à cette Muse bien exigeante, il comprit bien vite qu'écrire un scénario pour un film publicitaire de trente secondes destiné à vanter les mérites d'un soutien-gorge rembourré est une chose, et qu'écrire l'histoire de la femme à la poitrine flasque qui achète le soutien-gorge en question pour redonner du lustre à sa féminité en est une bien différente. Car avant d'en arriver à la petite cabine d'essayage dans laquelle la femme passe le soutien-gorge, il faut commencer par le commencement, à savoir, c'est une femme triste, aux seins tombants, peut-être même amputée d'un sein, pour conférer une profondeur à l'histoire, qui pousse la porte d'un magasin de lingerie de luxe du Dizengoff Center afin de se consoler de la tromperie de son mari, qui couche avec une femme plus jeune et qui est peut-être sur le point de la quitter, en achetant un bel objet, en l'occurrence un soutien-gorge push-up. Mais même ce début déprimant n'est pas en mesure de dissiper tous les obstacles pour la suite. Combien de temps pouvons-nous passer avec la malheureuse au rayon des soutiens-gorge de dentelle et de velours, puis dans la petite cabine d'essayage, équipée d'un miroir qui flatte toutes celles qui s'y contemplent ? Pas bien longtemps. Même si la femme est vraiment une belle plante, un mannequin pour lingerie ou une

nymphomane excitée qui se masturbe devant le miroir, les jambes écartées, en s'enfonçant un cintre dans le vagin (le reflet dans le miroir doublant l'effet produit), même dans ces conditions, le scénariste aura le sentiment que l'intrigue est bloquée, d'autant plus qu'il avait l'intention de faire un film de qualité et pas de la pornographie, sans quoi il n'aurait pas choisi de raconter l'histoire d'une femme triste, dans la situation décrite plus haut. L'auteur peut également ajouter à ce tableau deux vendeuses, l'une jeune et optimiste, l'autre plus âgée et amère, car son mari est un gagne-petit, toutes deux s'affairant avec impatience autour de leur malheureuse cliente, car après la fermeture du magasin, la première doit se rendre à un casting pour une publicité (vantant les mérites d'un soutien-gorge, elle a mis en avant son expérience en la matière), quant à la seconde, elle veut fermer le magasin et s'asseoir à la caisse enregistreuse pour éditer le ticket de caisse du jour destiné à dissimuler ses larcins, grâce auxquels elle maintient un train de vie élevé que ses propres revenus et ceux de son bon à rien de mari ne peuvent satisfaire. Et après ? se demande l'auteur, dont toute l'expérience se résume à des films qui s'achèvent à peine commencés. On pourrait bien sûr insérer un flash-back au moment de la cabine d'essayage, un flouté dans le miroir encadrerait la scène où le mari de la cliente triste lui annonce qu'il la quitte. Mais la femme était déjà triste avant que son mari ne lui fasse part de son intention (peut-être est-ce d'ailleurs la raison pour laquelle il voulait la quitter). Il lui dit qu'il veut tourner la page et tout recommencer. Et bien entendu, il ne veut pas d'elle dans sa nouvelle vie, car c'est elle qui transforme à chaque instant sa vie en une vie grise, ennuyeuse et terne. Et s'il l'emmenait avec lui, sa nouvelle vie deviendrait à son tour grise et terne. L'intérêt d'une vie nouvelle est précisément d'abandonner tout ce qui définissait l'ancienne vie – hormis bien entendu le principal intéressé, sans qui toute l'affaire perdrait singulièrement de son intérêt. Comment faire autrement ? demande-t-il à sa femme, peut-être pas tout à fait en ces termes, l'état de santé de cette dernière ne lui permettant pas d'être aussi brutal. La femme triste et raisonnable qui lui fait face à table tire laconiquement, pour

elle-même, la conclusion qui s'impose, à savoir que son mari a une maîtresse, hypothèse tout à fait plausible lorsque les hommes se mettent à parler de tristesse, de désespoir et de leur désir de tout reprendre à zéro et qu'ils espèrent de surcroît que la femme qu'ils sont en train de quitter les comprenne, leur donne sa bénédiction pendant qu'on y est, car toute cette histoire n'est pas simple, pour eux non plus, et les fait beaucoup souffrir.

Après ce flash-back déprimant – qui gagnerait peut-être à être filmé en noir et blanc, la malheureuse associant désormais ces couleurs au petit déjeuner pris avec son mari –, nous repassons de l'autre côté de ce miroir qui flatte même la femme triste, debout dans sa cabine d'essayage. Le regard abattu, elle contemple la métamorphose que vient de subir sa poitrine, nichée dans son nouveau soutien-gorge. OK, admettons que cette scène fasse pleurer dans les chaumières, combien de temps peut-on s'y attarder ? On ne peut laisser indéfiniment cette femme dans sa cabine d'essayage, d'une part parce que la logique veut que ceux qui y rentrent finissent par en ressortir au bout d'un moment et d'autre part, parce que l'histoire doit se poursuivre, sans quoi on risque de perdre des spectateurs ou des lecteurs. En outre, les deux vendeuses se montrent de plus en plus pressantes et lorsque la cliente émerge enfin de la cabine, elles se répandent en louanges à propos du nouveau soutien-gorge qui transforme toutes les poitrines en « poitrines de jeune fille », d'ailleurs, la publicité qui en vante les mérites a gagné un prix (Hitchcock lui-même faisait bien une brève apparition dans chacun de ses films). La femme triste décide d'acheter le soutien-gorge, mais ne souhaite pas le porter tout de suite, elle demande à ce qu'on le lui emballe, ce qui provoque un nouveau flot de compliments exaltés de la part des deux vendeuses stressées, comme le soutien-gorge vous va bien, Madame, comme vos seins vont bien à ce soutien-gorge, il les met tant en valeur. Malgré ces cris d'enthousiasme, la femme triste reste sur sa décision et demande à ce qu'on lui emballe le sous-vêtement, elle rentre de nouveau dans la cabine d'essayage honnie, à la fois parce qu'on s'y trouve à l'étroit, et parce que les murs en sont couverts de miroirs, si bien qu'en s'y

habillant ou s'y déshabillant, on ne saurait échapper à son propre reflet qui s'entête à reproduire le moindre mouvement, fut-il idiot ou embarrassant, grâce à cette vue panoramique, elle peut contempler son corps sous tous les angles, y compris les plus inédits et tout cela n'est pas exactement un festin pour les yeux.

En ôtant le soutien-gorge, elle se contemple dans le miroir et se sent envahie d'un sentiment de tristesse encore plus fort, non seulement ses seins ne correspondent plus vraiment à l'idéal de beauté en vogue à la Renaissance – lequel, selon l'écrivain Gartien Di Font, voulait qu'ils soient petits, blancs, ronds comme des pommes, élastiques, souples et éloignés l'un de l'autre... À notre époque, seuls Arnold Schwarzenegger ou Sylvester Stallone passeraient peut-être le test –, mais en plus ils lui rappellent la description que donne le Vénitien Venier de la poitrine de la célèbre courtisane Veronica Franco, qu'il haïssait et dont il affirmait que les seins étaient tellement flasques et tombants qu'elle aurait pu s'en servir comme des rames de gondole. Non, notre héroïne a vécu avec ses seins, ou eux avec elle, tout dépend du point de vue. Ils ont mûri, se sont épanouis et sont devenus blets ensemble et maintenant qu'ils sont tout mous et pendouillants, elle ne peut guère le leur reprocher. Au contraire de son mari, que la simple évocation du temps qui passe jette dans un état de panique, elle accepte avec sérénité la vieillesse qui approche à grands pas. Elle réagit ainsi, car elle sait qu'elle devra se séparer de l'un d'eux après-demain et maintenant qu'elle le voit tout orné de ce soutien-gorge sophistiqué, elle se sent soudain prise de pitié envers lui (que vont-ils en faire après l'opération ?) et envers elle-même, et elle se demande si elle n'aurait pas du dire à son mari qu'elle était sur le point de subir une opération, au moment où il lui a annoncé ce qu'il lui a annoncé à la fin de leur petit déjeuner commun. Mais peut-être vaut-il mieux le laisser partir, il ne faudrait pas qu'il reste avec elle uniquement par pitié ou culpabilité.

Les exclamations des vendeuses qui la pressent de sortir de la cabine, car le magasin est sur le point de fermer, la tirent de ses pensées, elle sort de la

cabine, paie et s'en va avec son soutien-gorge tout neuf qui repose dans un luxueux sac cartonné. Cet achat ne la rend pas heureuse pour autant, bien au contraire, il ne fait qu'accroître son sentiment de tristesse. D'une part, parce qu'elle a dépensé de l'argent inutilement, surtout maintenant que son mari est sur le point de la quitter et qu'ils ne se sont pas encore entendus sur la répartition de leurs biens, de sorte que sa situation financière est assez floue, et d'autre part, parce qu'elle sait très bien qu'elle ne portera jamais un tel soutien-gorge. Ni avec deux seins et encore moins avec un seul. Elle ignore que sa prophétie se révélera inexacte et qu'elle portera au moins une fois encore ce soutien-gorge après son opération. Son regard plein de souffrance surprend le reflet de son mari dans le miroir, qui lui jette un coup d'œil à la dérobée, depuis la porte entrouverte. Elle se retourne vers lui, effrayée, et lui demande pourquoi il la regarde ainsi.

Dans les films publicitaires qu'il a réalisés avant de s'essayer avec une témérité toute héroïque à l'histoire de la femme triste, nul besoin d'aller plus avant. Au contraire, il lui aurait fallu s'arrêter il y a bien longtemps, le début et la fin de l'intrigue étant pratiquement concomitants. Mais dans un roman, un scénario complet ou même une nouvelle, il aurait tout juste achevé le stade de l'enquiquinante exposition des grandes lignes.

Des semaines durant, il est resté assis face à son ordinateur, à tenter de sauver la malheureuse du labyrinthe du Dizengoff Center dans lequel elle s'était perdue. Elle y errait, l'air abattu, avec un sac cartonné noir et élégant, annonçant en lettres dorées le prestigieux logo de la marque du soutien-gorge, en espérant que quelque chose finira bien par lui arriver à elle aussi. Parce qu'elle le vaut bien. Du moins avant sa terrible opération. Mais hormis le fait de croiser d'autres personnes porteuses des mêmes espoirs et qui errent, elles aussi, dans les couloirs du centre commercial, un sac plastique ou un sac cartonné de luxe à la main, en se laissant porter par le flot humain pour échapper à la solitude – rien d'extraordinaire n'arrive à cette femme, ni à celui qui écrit son histoire. L'intrigue est au point mort. À un certain moment, la

tristesse de l'écrivain dépasse même celle de son personnage, car à la compassion qu'il éprouve pour cette malheureuse femme s'ajoute celle qu'il éprouve pour lui-même, il a le sentiment que, tout comme les clients du centre commercial, il commence à se perdre lui aussi, certes sans sac de luxe, mais sans légitimité non plus, il erre dans ce labyrinthe enchevêtré à en perdre le sens de l'orientation. En outre, au contraire de ces clients, il n'a même pas pénétré dans le labyrinthe, non, il peine encore à en trouver l'entrée.

Lors de ses errances sans fin dans les galeries du centre commercial, tandis qu'il jette un œil aux vitrines, qu'il s'assoit un instant dans les cafés ou va voir un film au cinéma, il a accumulé nombre de rencontres, personnages, petites remarques, traits d'esprits, répliques émouvantes, mots qui éveillent en lui de vagues souvenirs, des flash-backs, des suites partielles à son histoire – mais tous ces détails, qu'il note pourtant consciencieusement dans ses carnets, ne constituent pas pour autant une véritable intrigue. Il manque un fil rouge. Il finit par se décourager et abandonne son projet, il enterre son rêve et s'inscrit à un cours du soir en cinéma/réalisation, obtient de l'avancement dans l'agence de publicité et devient associé, cultivant, comme la plupart de ses amis, un sentiment permanent d'amertume, qu'il tente de surmonter en perfectionnant son pouvoir d'autopersuasion. En d'autres termes, il mène sa vie dans un cul-de-sac, s'éloignant de plus en plus de ses rêves, mais c'est là une histoire tant rabâchée qu'elle ne vaut plus la peine d'être racontée.

Maintenant qu'il se trouve à un tournant de son existence, il sent de nouveau poindre l'espoir de revenir à sa vie d'avant, celle qu'il a abandonnée. L'expérience qu'il est sur le point de vivre lui fournira la matière pour une double intrigue : son histoire à lui et celle de Sapiro. Peut-être serait-il judicieux de lister tous les événements qui se sont produits jusqu'ici, afin de n'oublier aucun détail. Lorsque toute cette affaire sera terminée, il n'aura plus qu'à reprendre ses notes et le tour sera joué. Il fouille dans son sac, en extrait un stylo et un bloc de papier qu'il ouvre au début. La première chose à déterminer est le titre de son livre, l'appât qui attirera le client potentiel, qui

contienne une promesse et révèle juste ce qu'il faut de l'intrigue pour éveiller la curiosité du lecteur sans pour autant la satisfaire. Le titre est d'une grande importance, non seulement en tant que moteur des ventes, mais également parce qu'il révèle du style et du contenu du livre. De nombreux artistes décident de nommer leur œuvre une fois cette dernière achevée, notamment les sculpteurs, certains même se refusent à donner un titre, préférant attribuer à leur œuvre l'appellation « sans titre ». Pour d'autres cependant, le titre permet à l'intrigue de se former dans leur esprit, à une mélodie de naître et à un rythme d'écriture de s'installer. À l'image d'un enfant qui grandit et s'approprie le prénom que ses parents ont choisi pour lui et ont prononcé encore et encore avant sa naissance, de même l'œuvre qu'il est sur le point de créer naîtra du titre qu'il s'apprête à lui attribuer. Hormis le titre, il ne connaît encore rien de l'intrigue de son livre, car il n'a pas encore vécu l'expérience qui lui permettra de l'écrire.

Identité volée

écrit-il au beau milieu de la page, il sait, bien entendu, que ce titre désigne déjà une autre œuvre (plusieurs autres œuvres, pour être tout à fait exact) et ajoute entre parenthèses « titre provisoire ». Deux lignes en dessous, il écrit : « Autres titres possibles », réfléchit un instant et saisit de nouveau son stylo :

J'étais le double de Sapiro
Une nouvelle identité, une nouvelle vie
Entre deux identités
Sapiro et moi
Deux fois dans une vie

Ce dernier titre lui plaît, bien qu'il ait déjà été pris pour un film sans importance, qui ne lui a pas fait honneur. Dommage. En anglais, cela sonne bien mieux : *Twice in a Lifetime*. S'il n'avait été qu'un auteur débutant, il aurait pu passer outre ce détail gênant, mais en tant que publicitaire confirmé, au fait

des problèmes liés au droit d'auteur, il craint de se retrouver en procès avec la Warner Bros pour utilisation frauduleuse de leur titre. Même Sapiro, pourtant le meilleur dans son domaine, n'a rien à gagner à entrer en conflit juridique avec une firme de cette ampleur. Elle le dévorerait, comme l'ont dévoré les crocodiles de Louisiane. Il raye à regret le titre numéro 5, tourne la page et écrit au milieu de la ligne :

Intérieur. Jour. Lobby luxueux.

Il contemple la page blanche, éblouissante, autour de ces premiers mots. Le titre, qui promet solennellement une certaine intrigue, ressemble au titre d'une scène de film. Comme une femme qui viendrait tout juste de tomber enceinte et dont le ventre plat ne révèle pas encore la grossesse, de même cette page blanche et lisse recèle déjà le récit des aventures dont il est le héros. Il ne lui reste plus qu'à mettre par écrit tout ce qu'il lui arrivera et l'intrigue se développera d'elle-même. C'est tout. Nul besoin de plonger dans les profondeurs oubliées de son âme, en quête d'une nourriture à même d'assouvir l'appétit de la Muse. Tout ce processus pénible et douloureux, qu'il a vécu dans sa chair (voir l'affaire de la femme triste et du soutien-gorge push-up) et que sa femme et ses amis artistes lui ont rapporté d'innombrables fois, lui sera épargné et c'est tant mieux. Parfois, lorsqu'il est confronté aux malheureuses créations de ces âmes errantes, c'est-à-dire lorsque les artistes lui présentent leurs œuvres, les lui lisent ou lui font écouter le fruit de leur inspiration – il tend l'oreille, par exemple à des couinements électroniques qui alternent entre le grave et l'aigu, accompagnés d'un bourdonnement de moustique plus ou moins fort, ou contemple deux boîtes galvanisées, tordues sous l'effet d'une pression non négligeable, il faut bien le dire, reliées par le tuyau de cuivre en spirale d'une vieille gazinière – en le fixant du regard de l'enfant qui attend un compliment, un encouragement, un bon mot, dont toute son existence dépend à cet instant précis, il s'efforce de répondre à leur attente, allumant ainsi une étincelle dans le regard de l'artiste, celle-là même que les peintres de la

Renaissance savaient conférer au regard de leurs personnages, afin d'éveiller leurs yeux éteints et de leur donner vivacité et rondeur. Mais au regard de telles créations médiocres, conçues, elles aussi, au prix d'intenses souffrances, il lui semble préférable de puiser le matériau de son histoire dans la réalité joyeuse de sa vie présente et non dans les tréfonds de son âme.

Il tourne une page du carnet et non sans une certaine émotion, rédige sur la première ligne une note supplémentaire : « Têtes de chapitres. » Deux lignes plus bas, il s'attache à faire la synthèse des événements qui se sont produits jusqu'à l'instant présent. (1) « Le 8 août..., j'étais assis dans le lobby de l'hôtel Sheraton et je lisais le livre de Gardner. Dehors, il faisait chaud », écrit-il, effaçant aussitôt le « dehors, il faisait chaud » pour le changer en « une chaleur écrasante régnait au-dehors », avant de tirer un trait rageur sur cette phrase. Tout le monde s'en fiche du temps qu'il faisait dehors. « Je pouvais suivre ce qui se passait derrière mon dos », poursuit-il, « car j'étais assis devant un immense miroir, accroché au mur du lobby ». Il repose le stylo et contemple sa phrase. Sans aucune complaisance, il relève d'ores et déjà les défauts qui apparaissent dans cette minuscule portion de texte. Premièrement, le miroir n'est pas accroché au mur, il y est fixé et le recouvre entièrement. Deuxièmement, il y a beaucoup de répétitions, deux fois l'expression « j'étais assis » et deux fois le mot « lobby ».

Il est si facile de parler d'art et si difficile d'en faire, disait toujours Adam à Liora. Peut-être que je pourrais changer l'un des « j'étais assis » en « je me trouvais », voire en « je m'étais installé », plus solennel, et à la place du second « lobby », je pourrais écrire « le hall ». (1) « Le 8 août..., je me trouvais dans le lobby de l'hôtel Sheraton et je lisais le livre de Gardner. » L'espace d'un instant, il ressent une certaine satisfaction au vu de ces améliorations, avant de décider qu'il n'y a nul besoin de nommer expressément l'hôtel, non seulement pour éviter de faire à ce dernier une publicité déguisée et injustifiée – alors qu'il ne perçoit aucun droit – mais également parce que l'évocation d'une célèbre chaîne d'hôtel conférerait un caractère trop concret aux événements décrits et

invaliderait le suspense nécessaire pour éveiller la curiosité du lecteur. D'autant que l'intrigue est assez mince. L'évocation du nom de l'auteur du livre dans lequel il se trouvait plongé lui paraît également superflue. Un critique pédant pourrait trouver le moyen d'aller vérifier les sources et y décèlerait des inexactitudes, pire même, des contresens, prouvant qu'il n'avait pas saisi les explications de Gardner.

Pour quelle raison en outre – l'idée lui traverse soudain l'esprit – commencerait-il son récit par le début, peinant ensuite à mettre l'intrigue en route ? Ne s'agit-il pas de toute façon d'une histoire qui se mord la queue, dont le début et la fin sont censés se rejoindre ou se sont déjà rejoints, tout dépend du point de vue auquel on se place. Pourquoi ne pas commencer à un autre moment, pas n'importe lequel, non, l'un des temps forts de l'histoire, par exemple la nuit où ils se sont enfuis de la villa, une nuit qui vit l'anéantissement de son ancienne vie et la naissance de la nouvelle. Ils s'étaient enfuis de la villa comme des voleurs, dissimulant un cadavre dans une valise et un embryon dans le ventre d'une femme. Ces secrets, qui au début de la soirée n'étaient connus que d'une partie des acteurs, seront dévoilés par la suite. Sapiro apprendra la grossesse de Liora et l'odeur qui s'échappe de la valise révélera au chauffeur l'existence du cadavre, quand il reviendra du village avec un mécanicien. Mais tandis que la camionnette peine encore à gravir le chemin de montagne et avant que Liora ne lui apprenne sa grossesse, alors qu'ils sont encore tous deux perdus dans leurs pensées, il songe à ce tableau du Tintoret, *la Découverte du corps de saint Marc*.

Le tableau, vraisemblablement inspiré par un fait réel, représente trois marchands vénitiens portant le corps du saint après l'avoir sorti de son tombeau à Alexandrie. Ils veulent le faire entrer en secret dans la ville pour en faire leur saint patron. À l'époque, tout comme aujourd'hui, une ville sans passé était semblable à un homme sans qualité et pour y remédier, comme l'écrit l'historien Otto Demus, il fallait s'inventer une histoire et falsifier des ruines à grande échelle. Les Vénitiens, tout comme lui avec Sapiro, se sont

donc imaginé un passé glorieux, avec de faux documents, de fausses sculptures et jusqu'à des bâtiments entiers, construisant avec beaucoup d'habileté de supposées antiquités, bref, s'inventant un présent dont les racines remonteraient aux tout premiers siècles de l'ère chrétienne. Même l'église construite en l'honneur de leur saint patron est la réplique de l'église apostolique de Constantinople, prouvant ainsi que même une copie peut se hisser au rang de chef-d'œuvre.

Le corps athlétique du saint, tel que le Tintoret l'a représenté, ne porte pas les marques du temps, bien qu'il ait été inhumé sept cents ans auparavant environ. Le docteur Tommaso Giannotti, qui a commandé l'exécution de ce tableau quelque sept cent trente années après les événements qui y sont dépeints, exigea d'y apparaître, comme s'il avait lui-même participé à cette entreprise méritoire. Sur le tableau on le voit donc soutenir la tête du saint. Bien que les événements se soient produits en Égypte, les porteurs en route pour le port semblent se trouver sur une piazza italienne. Manifestement aucun détail du tableau ne correspond à la réalité – si tant est que l'on puisse parler d'une réalité indépendante de l'interprétation du spectateur.

Dans la partie supérieure du tableau, un ciel menaçant annonce une tempête et les passants s'abritent sous les arcades, à gauche. La pluie n'a pas encore atteint les passagers de la camionnette. La chaleur est encore écrasante, bien que le soleil soit déjà couché. L'orage, avec son lot d'éclairs et de coups de tonnerre assourdissants, amplifiés par les vallées, les attend eux aussi. Pour l'heure, Sapiro descend à tâtons le chemin pentu et finit par retrouver Liora, qui vient de bondir hors du véhicule en panne, furieuse. Elle est assise au bord d'un ravin, les yeux fixés sur l'obscurité à ses pieds. L'espace d'un instant, il lui vient l'idée qu'il pourrait facilement, presque sans effort, la pousser dans le vide et se débarrasser de sa présence gênante, mettant ainsi en pratique le célèbre adage « d'une pierre deux coups ».

La camionnette a rendu l'âme, lui annonce-t-il, en s'asseyant à ses côtés, avec le sentiment que sa vie à lui aussi est bel et bien en rade. La camionnette est en

panne, son histoire avec Liora patine, il se retrouve coincé avec un enfant dont il ne veut pas, avec un cadavre et avec Sapiro. Où est-ce que tout cela va le mener ? Comment aller de l'avant si la vie qu'il a empruntée ne lui permet plus d'avancer ? Il jette un regard à la dérobée en direction de Liora, qui a les yeux baissés. Elle n'est plus aussi jeune ni aussi jolie que la serveuse, mais elle n'en reste pas moins une belle femme. Plus belle que Liat. En outre tous ses membres sont encore en place. Peut-être que s'il s'y prend bien – une lueur d'espoir s'allume dans l'obscurité qui l'entoure – il parviendra à rentrer avec elle en Israël et à l'épouser. Ensemble, ils sauront se mettre à l'abri de la vie aventureuse de Sapiro. Ils s'achèteront un bel appartement et y mèneront une vie calme, agréable, bercée par une paisible routine. Plein d'une énergie nouvelle que lui aura apportée sa petite aventure, il recommencera à travailler dans le domaine qu'il connaît si bien, la publicité. Peut-être même parviendra-t-il à retrouver le poste qu'il avait abandonné si inconsidérément. Il pourra consacrer son temps libre à tenir la galerie avec Liora, dont cette dernière aura certainement hérité à la mort d'Adam et lorsqu'il se trouvera dans une phase créative, il pourra y exposer de temps à autre ses modestes œuvres. Il se ménagera beaucoup de temps libre pour travailler. Ils apprendront à profiter des choses simples, qui font le bonheur véritable. Des petits déjeuners pris ensemble le shabbat, des visites à des amis, des abonnements aux concerts de l'orchestre philharmonique, des voyages à l'étranger pour s'aérer et recharger les batteries. Bien sûr, il lui faudra renoncer à la dimension sadomasochiste qui caractérisait jusque-là leur relation, mais depuis la mort d'Adam, il n'y a plus grand-chose à tirer de ce genre de rapports. Il faut juste qu'il parvienne à la convaincre de renoncer à cette grossesse. Il ne saurait vraiment pas quoi faire d'un enfant maintenant. Attendons donc que le jour se lève, nous déciderons comment mettre en œuvre notre nouveau projet, se dit-il, en posant la tête avec un soupir sur les cuisses de Liora et en sombrant aussitôt dans un sommeil profond et bienvenu. Il attribue de façon erronée les gouttes d'eau qui tombent sur son front et ses lèvres à des gouttes de pluie. Même leur goût salé ne

parvient pas à éveiller ses soupçons. Il est déjà plongé dans un profond sommeil. Les rêves, c'est bien connu, sont capables de résoudre les plus grandes contradictions.

Le chauffeur revint dans l'après-midi avec une dépanneuse qui peinait elle-même à avancer. Dans le ciel au-dessus d'eux, les vautours avaient déjà commencé à s'assembler. Lorsqu'ils arrivèrent au village, les habitants se regroupèrent autour de la camionnette et suivirent avidement des yeux le moindre geste du policier local, alerté par le chauffeur. On ouvrit la malle. Adam n'avait pas quitté la position fœtale dans laquelle il avait été placé, son œil à demi fermé adressait un clin d'œil au policier, qui bondit en arrière, effrayé, de même que les badauds. Le médecin local dissipa aussitôt les soupçons de meurtre et expliqua qu'il fallait enterrer le corps sur-le-champ. Ils n'eurent d'autre choix que de se résoudre à un enterrement chrétien. L'orage éclata avant la fin de la cérémonie, transformant les routes en fleuves. Trempés et perdus, ils regagnèrent la chambre qu'ils avaient louée dans l'hôtel du village, hésitants et prudents, afin de se retrouver et de reconstruire leur relation.

Ils grelottaient dans leurs vêtements mouillés et Liora alluma le vieux radiateur à spirales qui se trouvait dans la chambre. Tous deux s'y pressèrent en claquant des dents. Au bout d'un moment, Sapiro déclara que leurs vêtements mettraient des heures à sécher de cette façon. Liora acquiesça et proposa de les ôter et de les suspendre sur le radiateur pour les sécher. Et c'est exactement ce qu'ils firent.

Son manteau à lui – son pull à elle.

Sa chemise à lui – son chemisier à elle.

Son pantalon à lui – sa jupe à elle.

Son maillot de corps à lui – son hésitation à elle.

Ses chaussettes à lui – ses collants à elle.

Son slip à lui – son soutien-gorge à elle.

« Tu vas t'enrhumer avec ta culotte trempée », la mit-il doucement en garde. Ils ôtèrent leurs chaussures et les posèrent par terre, juste devant le radiateur. Une tennnis, une botte, une tennnis, une botte. Lorsque Liora se pencha vers le radiateur, la lueur rouge émanant des spirales éclaira sa poitrine, semblable à un sublime double coucher de soleil.

« Tu n'as pas froid avec ta culotte mouillée ? » lui demanda-t-il, comme en écho à un souvenir lointain. Après qu'elle l'eut sucé, ils firent l'amour dans les trois principales positions. Plus tard, debout à la fenêtre couverte de buée et enveloppés dans une même couverture, ils regardèrent la pluie tomber au-dehors, tandis qu'il apportait quelques changements mineurs au poème qu'il avait composé – Liora, tu es ma lumière, Liora, tu es pour moi, Liora, ma lumière. Toutes nos nuits ne sont-elles pas semblables à celles qui les ont précédées ? se dit-il, comme pour se consoler, tandis que les yeux mi-clos, il regardait Liora qui était sortie du lit et s'était approchée de la fenêtre pour souffler sur la vitre, donnant une vie nouvelle au vers qui y était inscrit. Elle regagna le lit en souriant, posa la tête sur sa poitrine et sombra aussitôt dans le sommeil. Ses cheveux lui chatouillaient le menton, l'empêchant de s'endormir, mais il ne s'en plaignit pas, bien qu'il n'eût trouvé le sommeil que bien après elle. Il en serait toujours ainsi. Même après qu'elle aura cessé de poser sa tête sur sa poitrine. Parce qu'il était moins bon qu'elle, plus amoral. Leur vie future commune ne ferait que confirmer ce pronostic. Lorsqu'ils se réveillèrent au matin, elle descendit lui préparer un café, un jus d'oranges pressées, un petit pain et un œuf coque, qu'elle lui apporta au lit. Ils firent de nouveau l'amour et elle répéta à plusieurs reprises qu'il était agréable d'être bien douillet dans son dodo, sous la couette, quand il faisait froid dehors et qu'il pleuvait. Il acquiesça et décida de parler plus tard de l'interruption de grossesse, une meilleure occasion finirait bien par se présenter, cela ne faisait aucun doute.

Intérieur. Lobby luxueux. Jour.

« Votre enveloppe, Monsieur Sapiro », dit la serveuse, en déposant, d'un geste formel, l'enveloppe décisive sur la table devant lui. Il ne peut détacher son regard du papier kraft qui contient sa nouvelle identité, mais il surmonte son désir de l'ouvrir.

« Avez-vous besoin d'autre chose ? » lui demande-t-elle avec douceur, brisant l'espace d'un instant le ton formel de leur relation. Il décèle dans sa voix souci et compassion, qui résonnent au plus profond de son être. Il faut si peu de choses pour dissiper la solitude, pense-t-il avec frayeur, presque effondré. Je suis une mauvaise personne, pourrie jusqu'à la moelle. Il a un goût acide dans la bouche, un sentiment de vanité désespérant monte en lui. Il n'a aucune chance. Depuis le début, il n'a aucune chance. Il n'en a jamais eu. Personne n'a jamais eu aucune chance. Il jette un œil au miroir et y voit leurs reflets à tous deux. La serveuse et le client. Elle est debout, il est avachi dans son fauteuil. Elle se tient droite, il est tout tordu. Elle a encore toute la vie devant elle, son avenir à lui est fermé. La Belle et la Bête, résume-t-il. J'essaie de berner qui exactement ?

« Monsieur, murmure-t-elle d'une voix douce comme pour lui révéler un secret, désirez-vous autre chose ? » Oui. Deux choses. De la gentillesse et de l'amour. Surtout de l'amour. Je vis avec une femme que j'ai cessé d'aimer et j'ai beaucoup de mal à continuer ainsi, d'un autre côté, je n'ai pas la force de la quitter. Elle a cessé de m'aimer, elle aussi, et elle a tout autant de mal à couper les liens avec moi. Nous nous détestons l'un l'autre. Nous nous détestons le matin, l'après-midi et le soir. Et même la nuit, quand nous faisons l'amour,

nous nous détestons l'un l'autre. Et après que nous avons joui, ou que nous avons feint de jouir, nous fermons les yeux et feignons de dormir. Plic, ploc, plic, ploc, nous déversons notre haine goutte à goutte sur la tête de l'autre, comme dans un supplice chinois. Qu'est-ce que cette femme fait dans ta vie ? me demande ma haine. Qu'est-ce que tu fabriques dans le lit de cet homme ? lui demande sa haine à elle. Assidue, notre haine fait des heures supplémentaires toute l'année, hébraïque et civile, mais nous nous haïssons tout particulièrement le shabbat matin, au début de la période de *khamzin*, lorsque tout collants et transpirants malgré la douche et la climatisation, nous sommes coincés l'un en face de l'autre sans avoir à nous hâter de partir au travail. Ces matins-là, nous nous haïssons lentement, profondément, nous n'avons tout simplement nulle part où fuir. Sans vacarme ni cris, nous nous haïssons. On pourrait presque dire que nous nous haïssons poliment. Pourrais-tu me passer le pain, s'il te plaît ? Pourrais-tu me verser encore un peu de café ? Haïr est une occupation harassante, qui ne laisse le temps de rien faire d'autre et pourtant, nous ne nous contentons pas de nous haïr réciproquement, nous nous haïssons également nous-mêmes. Autant que tu le saches d'emblée, pendant que tu es encore jeune, belle et que ton avenir est devant toi, la haine de soi entraîne la haine de l'autre, c'est un fait psychologique démontré par de nombreuses études. Inversement, la haine de l'autre entraîne la haine de soi, c'est un fait biographique démontré depuis bien des années. Ainsi s'autogénère le cercle de la haine.

Il n'est pas difficile de deviner pourquoi nous ne nous séparons pas. Aucun de nous n'a de meilleure option, nous craignons manifestement autant l'un que l'autre la solitude dans laquelle nous sommes déjà enfoncés jusqu'au cou.

Outre la haine, nous avons deux autres points communs. Le temps file pour tous deux et aucun de nous n'est devenu ce qu'il voulait être. Tu ne peux pas t'imaginer comme il est terrible d'être quelqu'un que tu ne voulais pas être quand tu n'as plus assez de temps pour tout changer. Un tel rêve de devenir chirurgien pendant des années, à cause de ses mains merveilleuses qui dans sa

jeunesse disséquaient des ailes de papillons avec une précision extraordinaire, et le voilà qui enseigne la mécanique à des enfants handicapés à l'école Max Fein. Tel autre s'est vu toute son enfance devenir pianiste, y a consacré beaucoup d'énergie, d'argent et des heures et des heures d'entraînement, et il se retrouve employé des finances. Ce n'est pas que je voulais être chirurgien ou pianiste et que je sois devenu enseignant ou employé des finances. Non. Ce sont juste des exemples de vies ratées. Et il y en a autant que d'êtres humains dans le monde. Tu te rêvais millionnaire et tu arrives à peine à boucler les fins de mois, tu comptais sur ta bonne santé et te voilà atteint d'un cancer ou de sclérose en plaque. Tu t'es efforcé d'être un héros et tu n'es qu'un lâche. Tu voulais ne manquer de rien et la faim te ronge les entrailles. Tu ne pourrais même pas dire avec précision quand et où tes plans ont commencé à mal tourner. D'un coup, au beau milieu de la nuit, ou au cours d'un trajet en bus entre Haïfa et Tel-Aviv, tu comprends que tu as complètement raté ta vie et qu'il n'y a plus aucune porte de sortie. Ma femme, par exemple, voulait être peintre, elle est devenue une ratée. Était-ce là son destin depuis le début ? Impossible de le savoir. Je pencherais pour dire que non, ou du moins, je veux croire que nous sommes en partie responsables. Que nous avons le choix. Comme celui que j'ai fait en prenant cet appel téléphonique. Pour elle, les choses se sont peu ou prou passées ainsi : au début, elle était sur la bonne voie, cours de peinture, section artistique au lycée, Betsalel, petite exposition dans une galerie modeste. Mais à un moment de sa vie, elle est devenue amère. Elle a cessé de croire en elle. Elle a cessé de peindre et a commencé à enseigner dans un collège, juste pour un an, disait-elle, elle haïssait ses élèves qui la volaient à elle-même. Elle a fini par tomber malade. On lui a ôté un sein. Moi aussi, je voulais devenir peintre, à la place je me suis retrouvé publicitaire. Un autre genre de raté. Maintenant, quand je te regarde et que je vois la lueur magnifique qui éclaire ton regard, je me sens encore capable de m'extraire de cette existence gâchée. Si tu m'aimais, je pourrais surmonter toutes mes angoisses, je divorcerais de ma femme et je t'épouserais sous ma nouvelle identité. Nous serions Monsieur et Madame

Sapiro et nous ferions plein de petits Sapiro tout mignons. Nous irions en Australie et y ouvririons une agence de production de films pour touristes sur la nature. Nous filmerions des pandas et des kangourous. Nous apprendrions à faire du jet-ski. Nous suivrions ensemble des cours de cuisine. Nous nagerions avec les dauphins. Nous aurions un beau jardin. Tu serais la femme idéale, je le vois à tes yeux brillants. Tu serais un super coup, je le vois à tes cuisses magnifiques. Nous serions un couple parfait, nous nous aimerions pour toujours. Crois-moi, c'est vraiment possible. Je t'en prie. *Please. I won't take no for an answer.*

« Monsieur... »

Il ne lui dit rien de tout cela. Il ne dit jamais ce qu'il voudrait dire. « Merci. L'addition je vous prie. »

Il continue à la regarder tandis qu'elle s'éloigne. Sa minijupe est vraiment très courte et couvre à peine son derrière rond et ferme. Nous pourrions être heureux, pense-t-il, tout en suivant des yeux dans le miroir le balancement de ses fesses, pelotonnées comme deux petits chatons dans le tissu de sa jupe courte.

Lorsqu'elle revient vers lui, le sourire a disparu de son visage, et elle se contente de déposer l'assiette avec le bout de papier sur la table. « L'addition. » Il décèle dans son expression une certaine impatience. Je ne suis qu'un emmerdeur pour elle, pense-t-il avec une tristesse mêlée de colère. Si seulement elle avait conscience de l'événement dont elle vient d'être le témoin, peut-être même l'actrice, ses rapports avec lui changeraient du tout au tout. Mais qu'est-ce que ça peut bien faire maintenant qu'il se trouve au seuil d'une nouvelle vie. Pourquoi s'embêter à faire des calculs mesquins avec ceux qui peuplent son ancienne vie ou qui occupent la zone de transition qui sépare celui qu'il était de celui qu'il s'apprête à devenir. Et elle, la serveuse, appartient à cette zone grise, cet entredeux, bien que son expression actuelle la relègue directement dans le passé.

« Nous n'acceptons pas les chèques », s'empresse-t-elle de lui déclarer en le voyant sortir son chéquier. « Désolée. » Son ton ne laisse pas place au doute. Il ne l'emmènera pas avec lui. En outre, il a déjà Liora, qu'il rencontrera demain pour la première fois, mais dont la voix lui semble très prometteuse. Il sort des billets de son portefeuille, congédie la serveuse d'un mouvement de tête et passe de la promesse qu'elle a déçue à l'enveloppe déposée solennellement sur la table devant lui. Une enveloppe kraft brune, 23 x 35, assez épaisse. Il est tout à la fois ému et effrayé, tendu et plein d'espoir. Il attend, impatient, que la serveuse s'éloigne pour saisir l'enveloppe. Voilà ce que ressentent les pères dans les couloirs des maternités tandis que leurs femmes mettent leurs enfants au monde dans la pièce d'à côté. Mais que sait-il de cela au fond ? Il n'a assisté qu'à deux interruptions de grossesse, et il n'était pas présent à la naissance de son fils qu'il ne connaît même pas. Il chasse cette association d'idées perturbante pour se concentrer de nouveau sur l'enveloppe qui va accoucher de son avenir. Il se penche et la soulève avec précaution. Elle est lourde. Bien plus qu'il ne l'aurait cru. Elle lui tombe presque des mains. Attention. C'est un bébé qui vient de naître. Un fœtus. Il la pose sur ses genoux et passe ses doigts sur le nom inscrit à l'encre en caractères latins : Monsieur Sapiro.

Demain, demain, je vais rencontrer la jeune femme du téléphone. Encore une dernière soirée avec sa femme. Derniers préparatifs. Une dernière nuit. Et bien entendu, un dernier petit déjeuner commun, assis l'un en face de l'autre comme à leur habitude, le mari et la femme, dégoûtés d'eux-mêmes et fatigués l'un de l'autre. « La cène », voilà comment ils nomment, chacun de son côté, ce rituel, sans se douter que l'autre fait de même. Et effectivement, au cours de ce repas, quelqu'un va trahir, quelqu'un va souffrir et quelqu'un va subir une métamorphose impressionnante. Tous deux se trouvent face à des décisions majeures. Elle vient de passer une mammographie dont les résultats l'obligent à se préparer à l'ablation d'un sein. Il vient de téléphoner à Liora et il est sur le point de se rendre au rendez-vous qu'ils se sont fixé. Une enveloppe se trouve sur la table, à côté de son assiette pleine. Il ne l'a pas encore ouverte. Sur la

chaise vide à côté d'elle, un sac élégant portant le logo d'une marque de sous-vêtements féminins. Elle a déjà essayé le soutien-gorge.

Elle est assise face à la lumière qui pénètre dans la pièce par la fenêtre rectangulaire et éclaire son visage d'une blancheur éblouissante. Ses pupilles sont rétrécies. Son dos est dans l'ombre. Sa silhouette se projette sur le mur derrière elle, immense et menaçante. Menaçante pour elle, qui la projette sans la voir et pour lui qui est assis face à elle et qui la voit. Ne te montre pas trop pressée, la met en garde l'ombre triste, en baissant la tête. Se séparer à la fois de son mari et d'un sein entraînerait des souffrances dont je doute que tu sois à même de les supporter. Mieux vaut reporter à plus tard l'une d'elles. Étant donné que le stade de la maladie est critique, il est préférable de subir l'opération en temps et en heure. Si tu quittais ton mari maintenant, où irais-tu à ta sortie de l'hôpital ? Qui s'occuperait de toi ? Quel homme voudra d'une femme amputée d'un sein ? Si tu voyais l'ombre de ton cou sur le mur, brisée, tu serais effrayée. Pour l'heure, elle choisit ses mots avec précaution. Il est exclu de couper les ponts avant d'être passée sur l'autre rive et pour les peureuses dans son genre, il est même interdit de les couper après. Elle distingue difficilement les réactions de l'homme en train d'étaler une généreuse couche de beurre sur une tartine. Il est pourtant très important qu'elle les voie. Ses expressions sont comme un livre ouvert : il fait passer sa langue au-dessus de sa lèvre supérieure ? Il la méprise. Il penche la tête un peu sur la droite et fait rouler ses yeux vers le ciel ? Il est impatient. Il saisit l'arête de son nez entre deux doigts ? Il est ailleurs. Il fronce les sourcils ? Il se sent menacé et se replie sur lui-même. Il lève le sourcil gauche ? Il est dubitatif. Il fait passer le dos de la main le long de son nez, du bas vers le haut ? C'est une mise en garde : ça suffit, arrête, je n'ai pas la force d'en entendre davantage. Il serre les mâchoires jusqu'à faire jouer ses muscles ? Il retient à grand-peine sa colère : attention, il est sur le point d'exploser, et d'envoyer partout autour de lui, comme un volcan, des projections de nourriture à demi mâchées. Elle s'efforce de lutter contre les rayons du soleil, mais ne parvient à voir que le halo de lumière qui

entoure ses boucles, le reste de son visage reste dans l'ombre. Éblouie, elle ne peut lire les signes. Peut-être lui faudrait-il se lever et aller chercher ses lunettes de soleil, se dit-elle, hésitante, elle est sur le point de le faire mais se ravise aussitôt. Si elle se lève de table maintenant pour partir à la recherche de ses lunettes, dans le salon, la salle de bains, son sac à main – d'ailleurs, où est ce sac, où l'a-t-elle posé en rentrant à la maison ? Peut-être que ses lunettes sont dans la voiture ? Où l'a-t-elle garée ? Tous les matins, elle passe un quart d'heure hystérique à chercher la voiture héritée de son père il y a bien des années, terrifiée à l'idée qu'on ait pu la lui voler et elle élargit son périmètre de recherche, sillonnant chaque pâté de maison – Borochoy, Ahad Ha'am, Hashmonaim, Peretz Khayut, elle passe en revue toute l'histoire d'Israël en un clin d'œil – marche dans une crotte de chien qui, jusqu'à la première pluie, restera collée sur le trottoir des rues Borokhov et Ahad Ha'am en longues traces sombres et desséchées. Il fait chaud et la sueur colle le tissu de son chemisier contre son dos, la transpiration coule le long de ses côtes, brûle ses aisselles épilées, il faudrait laisser pousser les poils à cet endroit, la puanteur s'élève de ses chaussures et l'importune même une fois qu'elle s'est arrêtée à côté d'un chantier et a essuyé sa semelle sur le gravier, il est vraiment temps de quitter cette ville dégoûtante, avec ses maisons délabrées et ses rues crevassées et brûlantes, fuir cette lumière pâle qui avale toutes les couleurs pour ne laisser qu'une lueur monochrome, tourner la page et commencer une nouvelle vie ailleurs, dans un endroit propre et pur, avec un ciel d'un bleu aigue-marine très profond et du rouge vermillon saturé et une lumière tamisée qui rend l'air cristallin, beaucoup de ce jaune tendre et gai des tournesols et des chrysanthèmes, beaucoup beaucoup de jaune, mais avant toute chose, il faut retrouver cette vieille Volvo fidèle que son père a achetée en renonçant, le cœur lourd, à l'épargne constituée pour le petit-fils qu'elle finirait bien par lui donner un jour ou l'autre avec l'aide de Dieu.

Après être passée devant sa voiture au moins trois fois, dans sa confusion, elle la reconnaît soudain, surprise de la retrouver exactement là où elle l'avait

laissée la veille, elle s'en souvient tout d'un coup, comment avait-elle pu l'oublier ? Elle s'installe au volant en poussant un soupir de soulagement et se met en route, tout en se promettant de noter dorénavant dans son carnet où elle l'a garée, ce qu'elle ne va bien entendu jamais mettre à exécution, car lorsqu'elle rentre l'après-midi en pleine canicule et qu'elle cherche, accablée de chaleur, une place suffisamment grande pour garer une voiture de cette taille, en tournant dans le quartier avec une lenteur insupportable, s'arrêtant encore et encore au feu très court au croisement de Rothschild et Akhad Ha'am, avec pour seul objectif d'enlever tous ses vêtements, se laver de la puanteur de merde de chien qui s'est déjà attachée à sa peau, d'extraire son corps bouillant de cette caisse brûlante. Après une demi-heure de recherches désespérées et cinq minutes de manœuvres complexes, elle réussit enfin à se garer dans un concert de klaxons d'automobilistes excédés, pare-chocs contre pare-chocs entre une Subaru et une Mitsubishi, plus rien au monde ne la retiendra davantage dans la Volvo et certainement pas la vaine recherche de son carnet qu'elle a déposé Dieu seul sait où. Sans plus attendre, elle se précipite hors de ce lieu de supplice, court à la maison, refermant avec soulagement la porte d'entrée qui l'isole de cette horrible ville, pose machinalement ses lunettes à un endroit dont elle ne se souviendra certainement pas... Pourquoi, mais pourquoi est-elle incapable de faire preuve d'un tant soit peu de discipline ? Organiser sa vie, se souvenir des choses, faire des listes, payer à temps ses factures avant qu'on ne lui coupe le téléphone ou l'électricité, finir son mémoire de maîtrise pompeusement intitulé « De la Madonna del Latte à Madonna : des sous-vêtements dans l'art » et qu'elle traîne depuis si longtemps, systématiquement déposer ses lunettes de soleil, dès qu'elle a fermé les trois verrous de la porte d'entrée, sur le guéridon du téléphone face au tableau représentant un paysage banal qu'elle a peint il y a des années dans un village croate où elle avait passé des vacances avec son premier mari. Ce dernier était empêtré à l'époque dans une sombre histoire d'escroquerie et de faux, grâce à laquelle elle avait rencontré son second mari, assis présentement en face d'elle,

posant encore et encore une main inquiète sur l'enveloppe de kraft brun qui se trouve sur la table.

Si quelqu'un observait sa vie à la loupe, il ne verrait qu'une suite de pointillés, pense-t-elle. Aucun lien, aucune continuité, aucune unité, rien d'indispensable, aucun concept général, pas de style, pas de ligne directrice, tout se dissout en lignes brisées et en points jetés au hasard sur la toile. Si elle se levait maintenant de table et partait à la recherche de ses lunettes, elle aurait déjà perdu toute sa détermination au retour. Car elle est ainsi faite : à peine retrouve-t-elle une chose qu'elle en a déjà perdu une autre. Il lui faudra dix années supplémentaires pour rassembler les lambeaux de sa volonté et se réinstaller face à l'homme corpulent qu'elle pense encore aimer, parfois, et lui dire enfin ce qu'elle aurait dû lui dire il y a dix ans. C'est pour cette raison qu'elle reste assise. Qu'elle choisit ses mots avec prudence, en clignant des yeux à cause du soleil et en se demandant quel sombre secret se cache dans cette enveloppe qu'il hésite à ouvrir depuis qu'il est rentré avant-hier de sa promenade hebdomadaire.

Les pupilles de l'homme assis face à elle, penché au-dessus de son ombre qui tombe sur une tranche de *halla* qu'il saupoudre de sel à l'instant, sont grandes ouvertes. Lorsqu'il se lèvera dans peu de temps pour leur verser du café, il lui faudra se retourner et il sera à son tour ébloui par la lumière du soleil qui pénètre dans la pièce par la fenêtre de la cuisine. Ses pupilles effrayées rétréciront. Il y a trop de lumière dans ce pays, pensera-t-il, et il se protégera les yeux de la main. Il n'y a pas de nuances, pas de dégradés de couleurs, nulle part où s'enfuir. Quand va-t-il trouver le temps de lire le contenu de ce pli, se demande-t-il en jetant un œil à sa montre et en posant une main prudente sur l'enveloppe. Il ne lui reste plus beaucoup de temps, se dit-il nerveusement. Il prend une grande inspiration et laisse ressortir l'air dans un soupir contenu. Il se sent lourd. Il mange trop. S'il ne veut pas mourir très prochainement, il lui faut réduire les quantités. Combien de calories ai-je ingérées ? Il se pose cette question à chaque repas. Deux œufs représentent environ cent soixante

calories, trois tasses de café avec deux cuillerées de sucre et de Sweet'n Low chacune, ce qui correspond environ à cent vingt calories, puisqu'on compte à peu de choses près vingt calories par cuillerées, et quatre ou cinq tranches de *halla*, qui chacune... Attendez, quatre ou cinq tranches ? Quatre ou cinq ?

Cette question s'enfonce dans son esprit comme une vis têtue et délie toutes les autres pensées alentour. Impossible de l'éviter. Shabbat dernier, il a mangé quatre ou cinq tranches épaisses de *halla*, il en certain, car sa femme le lui a fait remarquer. Si tu veux vraiment perdre un peu de poids, tu dois réduire les quantités, avait-elle lâché et il avait protesté en lui demandant pourquoi, qu'est-ce que j'ai mangé, elle lui avait jeté un regard plein de dégoût et s'était mise à faire le calcul, une tartine de fromage, une de charcuterie, une troisième avec du hareng fumé et une mince couche de mayonnaise, une quatrième avec une généreuse couche de confiture de fraises sur du beurre salé – il aime tant finir la première partie du petit déjeuner sur ce mélange sucré-salé qu'il laisse fondre entre la langue et le palais, jusqu'à ce qu'il ne subsiste qu'une pâte épaisse qui l'envahit d'un sentiment de bonheur, cette union entre les goûts opposés lui rappelle celui des tartines que lui faisait sa mère... Et outre ces tranches de pain, poursuit-elle, impitoyable, le tirant de ses souvenirs de plaisirs gustatifs et dénombrant la somme de ses péchés sur ses doigts pour donner plus de poids à son discours, tu as mangé deux œufs coque (pouce), dix olives dégoulinant d'huile (index), deux morceaux de brownies en guise de dessert (majeur), une crème au chocolat en guise de dessert du dessert (annulaire porteur d'une bague, en souvenir de leur mariage à Munich, juste après l'avortement), et si tu continues comme ça (auriculaire), non seulement tu ne vas pas perdre du poids, mais tu vas grossir et grossir et grossir, jusqu'à ce qu'un beau jour, boum ! tu finisses par exploser. La bouche de la femme se tord en une moue de dégoût. Elle sort de la cuisine et part à la plage.

Sa nouvelle vie le contraint à redéfinir sa silhouette, il se mettra donc au régime dans moins d'une heure, juste après avoir endossé sa nouvelle identité. Mais pour l'heure, tant que dure leur petit déjeuner commun, il peut encore

profiter de son ancienne identité pour manger tout son content. C'est la dernière fois qu'il prend part à ce rituel de leur vie conjugale : elle prépare le petit déjeuner, il met la table, elle débarrasse, il fait la vaisselle, elle balaie les miettes par terre, il descend la poubelle, sauf que cette fois-ci, il ne remontera pas à l'appartement pour passer le reste de cette journée oppressante avec sa femme, non, il se rendra sous sa nouvelle identité au rendez-vous à l'hôtel. Il arrivera en avance, pour avoir le temps de prendre connaissance du contenu de l'enveloppe et se préparer comme il se doit. Qu'y a-t-il exactement dans cette enveloppe ? se demande-t-il de nouveau après s'être installé à côté de la petite table qui lui offre un excellent point de vue sur l'entrée du lobby. J'aurai l'avantage de voir Liora en premier et si elle ne me plaît pas, je pourrai toujours me retirer du jeu. Il pose l'enveloppe sur la table, toujours saisi par cette angoisse qui l'avait empêché de l'ouvrir la veille. Je vais l'ouvrir, y jeter un œil et enfin apprendre le fin mot de l'histoire. Ensuite, je me préparerai quelques notes en vue du rendez-vous. Il jette un œil à sa montre. Dix heures moins cinq. Il faut que je me dépêche de lire les documents, sinon on découvrira que j'ai usurpé l'identité de Sapiro. Il se penche sur sa tasse de café et en se redressant, il est surpris de voir son reflet siroter du café dans la même tasse que lui, en faisant les mêmes mouvements. Derrière lui, dans le miroir, il aperçoit la serveuse qui passe entre les fauteuils, en portant un tableau magnétique, annonçant en grandes lettres dorées MONSIEUR SAPIRO.

Ou plutôt, pour être plus précis, puisqu'il est assis face au grand miroir qui occupe tout un pan de mur, *MONSIEUR SAPIRO*.

« Monsieur Sapiro ? » La voix polie de la serveuse le tire de ses pensées.

Il laisse échapper un grognement indistinct et fait un mouvement de la tête qui signifie tout à la fois l'assentiment et la négation.

« Un appel pour vous, Monsieur... »

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

My First Sony, roman, 2008.

Little Big Bang, roman, 2011.

Pour en savoir plus sur **Benny Barbash** ou *Monsieur Sapiro*, n'hésitez pas à
vous rendre sur notre site www.zulma.fr.

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Présentation de *Monsieur Sapiro*

Présentation de Benny Barbash

Page de copyright

Monsieur Sapiro

Du même auteur

OceanofPDF.com